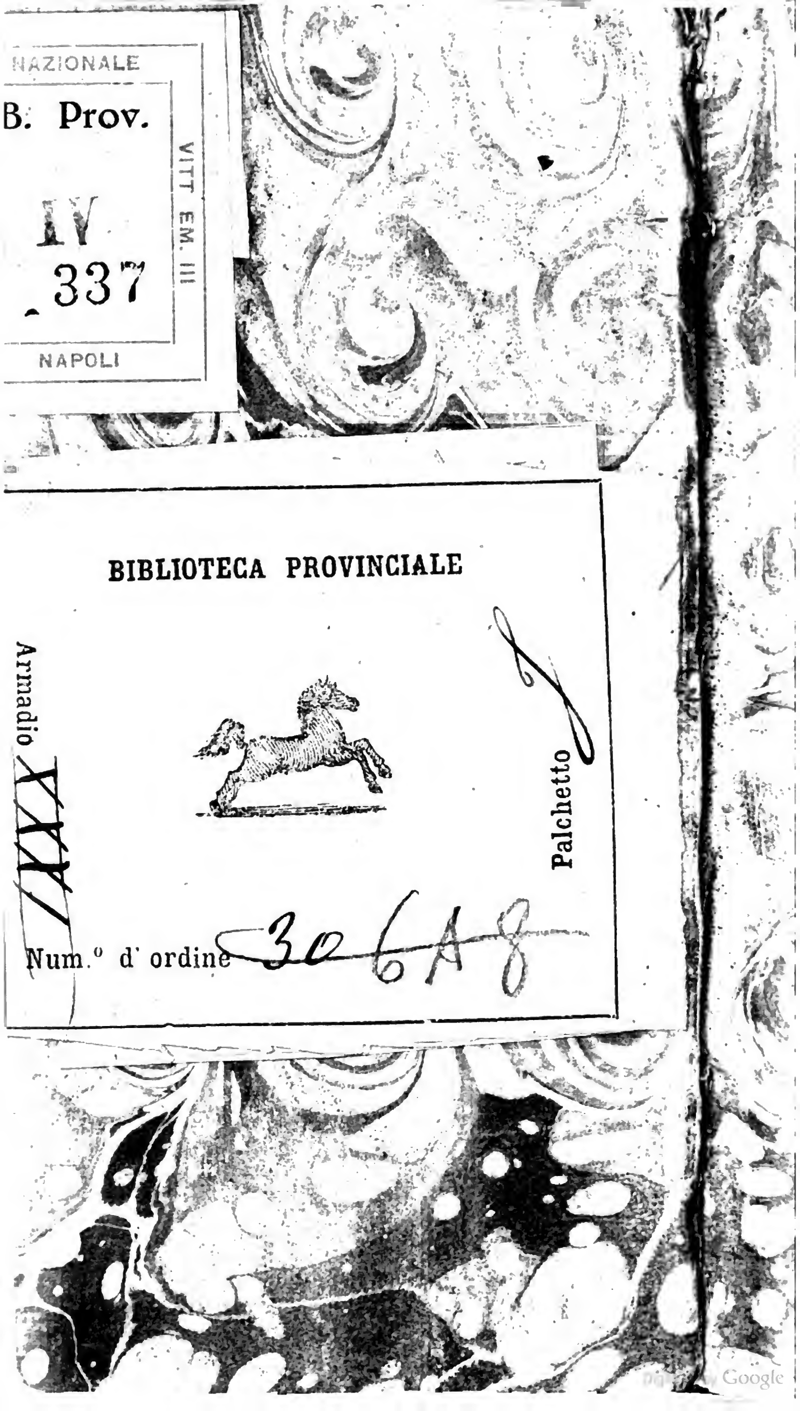
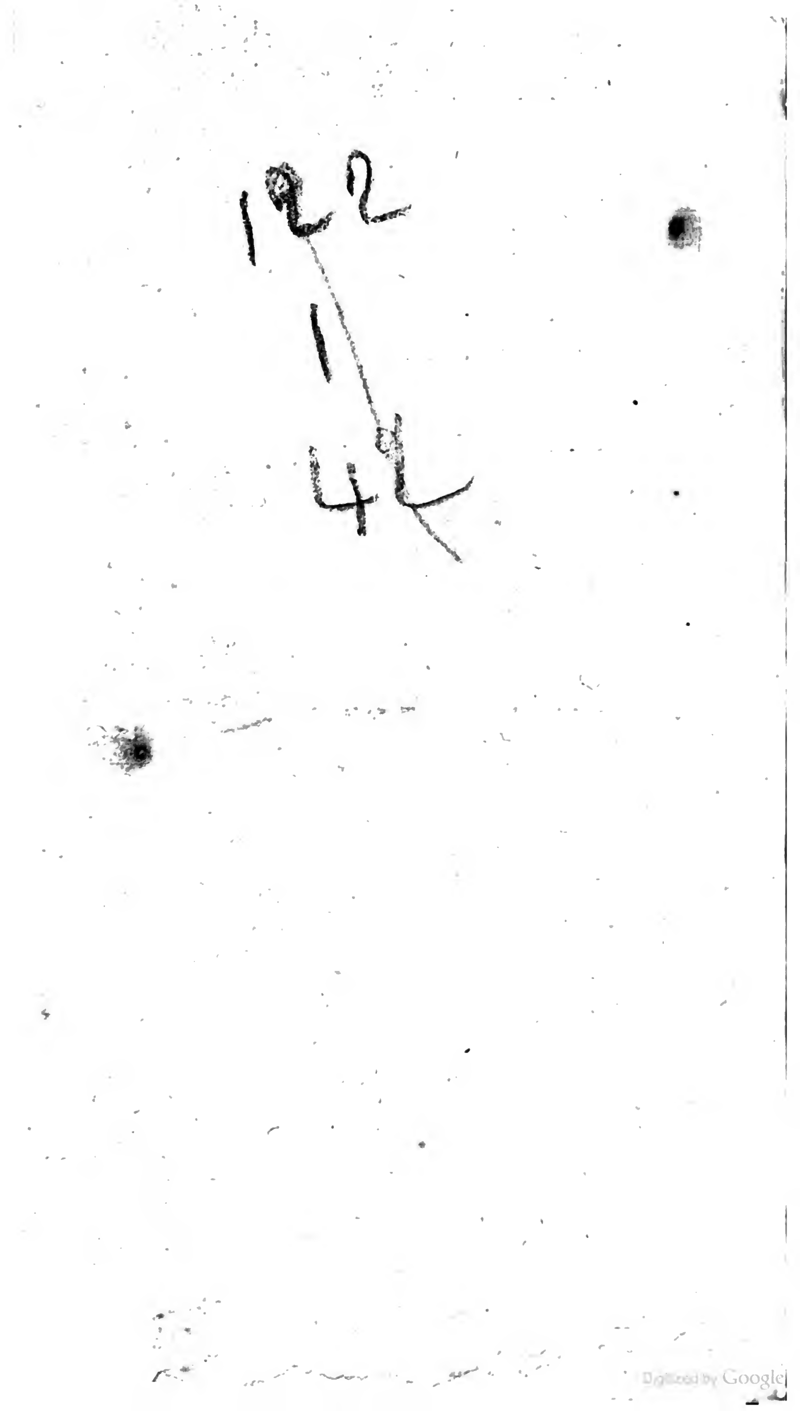
MEMOIRES DE M. LE MARQUIS DE FEUQUIERE, LIEUTENANT GENERAL DES...





NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
IV
337
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXV
Palchetto f
Num.° d' ordine 30 6A8
Digitized by Google




122
1
4

MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT GENERAL
DES ARME'ES DU ROI;

Contenans ses Maximes sur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, & corrigée sur l'Original; augmentée de plusieurs additions considérables; ensemble d'une Vie de l'Auteur donnée par M. le Comte de Feuquiere son frere; & enrichie de Plans & de Cartes.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enseigne d'Erasme, dans le Strand.

Et se trouvent
A PARIS,
Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase.

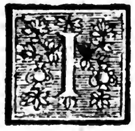
M. DCC. XXXX.



MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLV.

Des différentes espéces de Guerre.

L y a cinq espéces de Guerre, qui se doivent faire différemment les unes des autres; la défensive; l'offensive; celles qui se fait entre Puissances égales; celles du secours, qui se fait hors de l'Etat, pour secourir un Prince allié, ou pour se joindre à un Prince foible, qu'un plus puis-

ſant voudroit attaquer, & la Guerre civile.

CHAPITRE XLVI.

De la Guerre défenſive.

IL ſeroit bien difficile de preſcrire, par des maximes générales, la maniere de ſoûtenir cette guerre. Elle eſt toute dans la prudence & l'eſprit de prévoyance de celui qui la conduit.

On peut dire ſeulement qu'elle a été tout-à-fait imprevûe, ou qu'elle n'a pas été prevûe aſſez-tôt, ou que la perte d'une bataille, ou de quelque Place conſidérable l'a rendue telle, quoiqu'elle eût eu un autre commencement.

Au premier cas, le peu de troupes qu'on a ſur pied, doit être ménagé; l'Infanterie jettée ſelon la quantité des Places qu'on a à garder, dans celle que l'on peut croire qui doit être le plus indiſpenſablement attaquée, abandonnant ainſi à l'Ennemi, celle qui dans la ſuite de la Guerre pourroit être ou plus facilement conquiſe, ou qu'il pourra

le plus difficilement conſerver ; & la Cavalerie miſe en Campagne, pourtant toujours en état d'avoir ſa retraite sûre ; & cela afin d'incommoder les fourages & les convois de l'Ennemi, & d'empêcher que les petits partis ne s'écartent trop de ſon Armée, & ne jettent trop facilement la terreur dans le dedans du pays.

Le plat pays ne doit point être ménagé. Il en faut retirer dans les meilleures Places tout ce que l'on peut en ôter & conſumer, même par le feu, tous les grains & fourages qu'on ne peut mettre en lieu ſûr, afin de diminuer par-là la ſubſiſtance aiſée de l'Armée ennemie. Les beſtiaux doivent être auſſi renvoyez dans les lieux les plus éloignés de l'Ennemi, & autant qu'ils ſe peut, couverts de grandes rivieres, où ils trouveront plus de sûreté, & une ſubſiſtance plus aiſée.

Que ſi cette guerre n'a pas été abſolument imprévue ; & que l'on ait eu au moins quelques mois pour s'y préparer, il faut avoir employé ce tems à lever des troupes, à aſſembler

des munitions de Guerre, à réparer les fortifications des Places, dont la conservation est la plus nécessaire, soit pour donner une occupation sérieuse & de durée aux forces de l'Ennemi, soit pour la conservation des meilleures contrées du pays, soit pour se garder une entrée libre au secours des dehors, ou même une entrée dans le pays ennemi, qui force l'assaillant à former un Corps en arriére, pour empêcher qu'on ne fasse de grandes courses dans son propre pays, & qu'on ne batte ses convois.

Tout ce qui vient d'être dit, regarde les précautions du dedans. Celles du dehors consistent en négociations pour des secours des Puissances voisines, pour des levées étrangeres, & même pour des diversions éloignées. La jalousie que l'on prend ordinairement d'un Conquérant donne assez de facilité pour se lier contre lui : & purvû qu'on ne soit pas accablé d'abord, on peut trouver des moyens de rétablir ses affaires.

J'ai dit que cette nature de Guer-

te dans sa conduite, consistoit entierement dans la capacité du Général qui la soûtient. Son application particuliere doit être à ne se point commettre, à multiplier de petits avantages, à resserrer son Ennemi dans ses fourages, & l'obliger à ne le faire ordinairement qu'avec de grosses escortes, à battre ou écorner ses convois, à lui rendre le passage des rivieres & des défilés difficiles, à le tenir ensemble; s'il veut attaquer quelque Place, y jetter quelques petits secours avant qu'il l'ait investie, pour ranimer le peuple & la Garnison; enfin à ne chercher dans ce commencement qu'à se faire respecter de son Ennemi, par son activité & sa vigilance, à le rendre circonspect dans ses marches, & même dans son Camp, & qu'à gagner du tems, & lui en faire perdre.

Avec tous ces soins, un Général habile ranimera les cœurs de ses Troupes & du pays, & donnera à son Prince le tems de rétablir ses affaires, pour balancer dans la suite le succès, & changer la nature de

cette Guerre toujours trifte à celui qui eft forcé de la foûtenir.

La troifiéme efpéce de Guerre défenfive dont nous avons parlé au commencemeut de ce Chapitre, qui eft celle qui eft venue par des malheurs, eft la plus difficile à foutenir, parce qu'elle peut l'être devenue par plufieurs raifons, dont les plus dangéreufes, par les conféquences & les fuites, font celles d'avoir des fautes à réprocher au Général dans les tems qui ont précedé l'action, & qui regardent la prudence & la prévoyance, ou celles qui regardent fon courage. Ces deux cas faifant également un mauvais effet fur l'efprit des Peuples & des Troupes, le Prince en doit une fatisfaction entiere aux Troupes & à fon Etat, en éloignant de la tête de fon Armée, un homme qui a perdu la confiance des Troupes, foit par les marques d'incapacité qu'il aura données, foit par manque de courage.

La préfence d'un Général á qui il eft arrivé un malheur, par le caprice feul de la fortune, ne fait point de

peine aux Troupes ; au contraire, elles ſe joignent d'interêt à leur Général, & concourent avec émulation & plaiſir au recouvrement de ſa gloire, parce qu'elle leur eſt commune.

Mais pour celui à qui on peut imputer la perte d'une Bataille, ſoit pour s'être mal poſté, ſoit pour avoir fait une mauvaiſe diſpoſition, ſoit pour s'être mal conduit pendant l'action, ſoit pour avoir donné des marques de peu de courage, il ne doit en aucune maniére être ménagé perſonnellement de ſon Prince, QUI NE DOIT POINT EXIGER DE SES TROUPES de recevoir à leur tête un homme qui a perdu leur confiance. Les conſéquences en ſont trop dangéreuſes.

En ce cas, le Prince doit faire choix d'un nouveau Général, de qui la réputation ſe ſoit trouvée entiére dans l'occaſion malheureuſe, s'il s'y eſt trouvé ; ou même d'un Général qu'on aura négligé de faire ſervir, & auquel on aura préféré ce Général ſans courage & mal-habile ; ou d'un Prince de ſon ſang, s'il en eſt

besoin ; ou même se porter en personne à la tête de son Armée, si son âge ou ses autres affaires le permettent ; sinon il doit s'approcher au moins de son Armée battue, pour la ranimer, & la faire plus promptement pourvoir des choses qui lui sont nécessaires pour la remettre en état, ou de se présenter à l'Ennemi, ou de s'opposer à ses progrès.

La discussion des moyens pour réussir à ce dernier parti mérite une attention bien sérieuse, sur laquelle il est difficile de rien dire qui soit une régle certaine, la conduite à tenir dépendant absolument de la constitution du pays.

Où il est ouvert, ou dégarni de Places fortes, où il y en a quelques-unes, ou c'est un pays serré ou coupé de riviéres. S'il est ouvert & dégarni de Places fortes, il faut l'abandonner à l'Ennemi, & se retirer loin de lui à couvert des bonnes Places ou des riviéres, parce que ce pays abandonné ne fournira que des subsistances abondantes, sans établissement solide pour la continuation de la Guerre.

Si l'ennemi les consomme pendant la Campagne, il n'y pourra subsister pendant l'hyver; s'il travaille à fortifier quelques-unes des Villes qu'il aura occupés, il donnera le tems de rétablir l'Armée; & comme dans la suite, cette Ville qu'il aura fortifiée à la hâte lui deviendra importante, à cause qu'il aura pensé à en faire le dépôt de ses vivres & munitions de guerre, il sera obligé d'y tenir une forte Garnison, ce qu'il ne pourra faire qu'en s'affoiblissant, ou de la couvrir continuellement de son Armée, ce qui lui ôtera le moyen de s'en éloigner.

Si dans ce pays il se trouve quelque Place qu'on puisse soûtenir, & qui ne puisse être enlevée que par un Siége dans les formes, il ne faut pas manquer d'y jetter un Corps d'Infanterie, & de faire consumer à ce Siége tout le plus de tems qu'il se pourra, afin de trouver par-là celui du rétablissement de l'Armée battue.

Que si ce pays est serré & coupé de riviéres, il faut disputer à l'Ennemi tous les défilés & passages desdites riviéres; mais cela doit être fait

avec circonſpection, & de maniére qu'on n'engage point une affaire générale, juſqu'à ce que par pluſieurs petits avantages, on ait remis le cœur aux Troupes battues, & regagné un peu d'égalité de forces, ſoit par les hommes qu'on aura fait perdre à l'Ennemi dans ces petites affaires, ſoit par des ſecours qu'on aura fait joindre à l'Armée.

Comme il arrive ſouvent qu'un Prince a la Guerre à ſoutenir de plus d'un côté de ſon Etat, & qu'il ne ſe trouve pourtant pas triſtement réduit à la néceſſité de la défenſive par tout; il me paroît utile de dire ici un mot de cette nature de guerre défenſive, qui l'eſt par choix d'un côté, pendant que dans les autres pays le Prince ſoûtient une autre eſpéce de guerre.

Celle-ci ſe doit faire avec bien des circonſpections. Le deſſein de la défenſive doit être caché à l'Ennemi, autant qu'il eſt poſſible. Il ne faut pas lui laiſſer pénétrer ce projet aſſez-tôt, pour qui il ait le tems de ſe préparer à une guerre offenſive qu'il ſeroit le maître de ne commencer

que lorſqu'il le jugeroit convenable, pour troubler le projet de la Campagne du côté que l'on auroit projetté l'offenſive. Et cela, parce qu'il rendroit aiſément la Campagne deſagréable par tout, par la néceſſité où l'on ſe trouveroit de ſe dégarnir de Troupes dans le pays où l'on auroit réſolu d'être le plus en force; & que le tems qu'il faudroit que les Troupes employaſſent en marches, pour ſoûtenir le pays fortement attaqué, étant pris ſur celui de l'action de la Campagne, il ſe trouveroit qu'on auroit perdu celui d'agir offenſivement du côté où l'on avoit réſolu de faire, & que les Troupes arriveroient trop tard & fatiguées dans le pays où l'on auroit réſolu de reſter ſur la défenſive.

Ainſi donc je tiens que le projet de cette eſpéce de Guerre mérite autant de réflexions & de capacité qu'aucune autre, par l'attention qu'il faut avoir à bien examiner tout ce que l'Ennemi peut entreprendre, & de quelle conſéquence pour la ſuite de la Guerre peuvent être ſes entrepriſes, avant que de ſe porter par

choix à cette nature de défensive, que tout au moins peut troubler tout le projet formé pour la Campagne.

Cette espéce de Guerre défensive par choix ne se doit jamais faire, que du côté où l'on est sûr de réduire l'Ennemi à passer une riviére difficile, ou un pays serré & coupé de défilées, pour pouvoir pénétrer dans le pays ; & lorsque l'on a sur cette riviére une Place forte & bien munie, que l'on sçaura être un objet indispensable, par l'attaque de laquelle il faudra que l'Ennemi commence, & devant laquelle on pourra présumer qu'il perdra un tems assez considérable, pour avoir celui de la secourir ou de le combattre.

Car quand le pays ne sera pas ainsi constitué, qu'il sera dégarni de Places fortes & ouvert, & que l'Ennemi y pourra entrer par où il lui plaira, il est certain que cette Guerre défensive par choix sera toujours fort périlleuse pour le Prince, & fort difficile à soutenir au Général, qui en sera chargé avec un Corps inférieur à celui de l'Ennemi.

CHAPITRE XLVII.

De la Guerre offensive.

LA Guerre offensive doit être méditée long-tems. Le secret avant qu'elle éclate, le projet & l'ordre dans les entreprises, dès qu'elle aura éclaté, sont les deux parties qui en rendent le succès heureux. Elle doit avoir été méditée long-tems, parce que, quelque habile que soit le Prince & son Conseil, il est toujours fort à craindre, qu'il ne lui soit échapé quelques-unes des précautions qu'il faut prendre. Elles sont infinies tant à l'égard du dehors que du dedans.

Les précautions au dehors sont les alliances & les sûretés pour n'être point troublé dans l'expédition méditée ; les levées étrangeres, soit d'hommes ou de chevaux, & les achats de munitions de Guerre, si on ne les a pas dans son pays, soit pour augmenter celles qu'on a, soit pour les ôter à l'ennemi.

Les précautions au dedans sont la sûreté des frontieres éloignées, la

levée ſecrette des Troupes nouvelles, ou l'augmentation des vieilles, la fourniture des magaſins de guerre & de bouche, la conſtruction des chariots de l'Artillerie & de Vivres, la levée de leurs chevaux, qu'il faut faire faire autant qu'il eſt poſſible chez les voiſins, tant pour leur ôter leſdits chevaux, que pour garder ceux de votre propre pays, pour l'uſage de votre Cavalerie, & pour les équipages particuliers des Officiers.

Le ſecret avant que l'entrepriſe éclate, eſt abſolument néceſſaire, non ſeulement pour n'être point troublé du côté des frontieres éloignées, mais auſſi avant que l'Ennemi qu'on veut attaquer, ne puiſſe pas démêler par où on veut commencer la Guerre. Il eſt néceſſaire pour cela, que les dépôts de Vivres & d'Artillerie ſoient à une portée qui donne également jalouſie à pluſieurs Places de vos Ennemis, afin de les obliger, en partageant leurs forces, de n'avoir leſdites Places qu'à demi-garnies.

L'ordre dans les entrepriſes eſt encore néceſſaire à ſuivre, pour plus

ſieurs raiſons principales, qui dépendent de l'arrangement qu'on ſe ſera fait pour l'adminiſtration des vivres & munitions de guerre ſuivant la nature du pays que l'on veut attaquer. Ce pays ſera ou bordé de Places fortes, ou ouvert à vos Armées, ou coupé de riviéres, ou chargé de montagnes ou de bois, & coupé de défilés; ou pays de plaines, ou mêlé de toutes ces différentes choſes. Toutes ces différences emportent après elles de différens projets, & un ordre différent dans l'exécution.

Si le pays eſt bordé de Places fortes, il faut attaquer le quartier qui y donne une entrée libre, & qui porte avec plus de facilité vers la Capitale, à qui il faut, autant qu'il eſt poſſible, être en état au commencement de la Guerre, de faire voir l'Armée, afin d'y jetter la terreur, & tâcher par là d'obliger l'Ennemi de dégarnir quelques-unes des Places de la frontiére, pour raſſurer le cœur du pays.

Il faut enſuite retomber ſur les Places qui auront été dégarnies, pour ouvrir davantage le pays atta-

qué ; faire apporter dans ces Places, après leur priſe, tous les dépôts qui étoient dans les vôtres, & faire ainſi la Guerre avec plus de commodité.

En ce cas l'Armée doit être beaucoup plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie. On doit avoir pris des meſures pour avoir fait lever de l'Infanterie nouvelle, dès que le deſſein aura éclaté, qui jettée d'abord dans les Places conquiſes, & mêlée avec une partie de la vieille, qu'on aura tirée de l'Armée, ſe formera & ſe mettra en état de ſervir en Campane l'année ſuivante ; l'expérience nous apprennant que les nouvelles levées doivent être fort ménagées dans les commencemens, & expoſées tout le moins qu'il ſe peut, aux grandes fatigues de la guerre de Campagne, où la conſommation des hommes nouvellement ſortis du repos & de leurs maiſons eſt trop grande.

Que ſi le pays eſt ouvert, il faut être fort en Cavalerie, afin de pénétrer avec plus de diligence juſques dans ſon centre, & de pouvoir faire des détachemens pour conduire les convois

convois en sûreté ; suffisant en ce cas de mettre seulement de l'Infanterie dans les Châteaux ou petites Villes, qui assûre les chemins des convois.

Lorsqu'on aura pénétré le plus avant qu'on l'aura pû faire commodément, il faut camper l'Armée en lieu sain & commode pour les fourages, & même en lieu avantageux par son assiette, afin de pouvoir de-là faire des détachemens considérables, pour réduire par la terreur des Armes les extrémités du pays, où l'on ne pourroit pas, avec sûreté & commodité pour les vivres, se porter avec l'Armée entiére.

C'est au Général à se conduire avec douceur ou rigueur, pour l'entiére conquête du pays attaqué, suivant la connoissance qu'il aura de l'esprit des peuples ausquels il aura à faire, y en ayant que la douceur du Conquérant gagne, & fait demeurer en repos, y en ayant aussi en qui la rigueur fait le même effet. Il est de sa prudence de bien examiner ces deux moyens ; mais pourtant de n'avoir recours à celui de la

rigueur, que lorſque celui de la douceur & de la clémence paroît abſolument inutile.

Si ce Pays eſt coupé de riviéres, on doit obſerver ſi elles entrent dans votre pays, ou ſi elles en ſortent; ſi elles traverſent le pays qu'on veut conquérir; ſi elles ſont profondes, navigables & larges.

Si elles entrent dans votre pays, & que près de votre frontiére, l'Ennemi ait une place forte & grande, & qu'à lentrée de votre pays ſur cette même riviére, on n'y en ait point; c'eſt par cette place qu'il faut commencer, afin que, ſi dans la ſuite la conſtitution de la Guerre venoit à changer, vous ne laiſſiez pas à votre Ennemi une Place où il peut aſſembler de grands magaſins, & les faire entrer chez vous avec commodité pour la ſubſiſtance de ſes Armées, & pour le tranſport de ſes munitions de guerre.

Si au contraire, les riviéres ſortent de votre pays, & que l'Ennemi y ait auſſi une Place, ou grande par ſon habitation, ou forte; il eſt d'une conſéquence infinie de s'en rendre

le maître pour en faire une Place d'Armes, ou un dépôt commode pour porter la guerre bien avant dans le pays ennemi.

Si les riviéres raversent le pays ennemi, & qu'elles soient grandes, il faut compter que la conquête n'en peut pas être si rapide ; & en ce cas ma pensée est, que l'on doit s'appliquer, avant la déclaration de la Guerre, à faire écrire des gens sçavans pour avoir des Manifestes prêts contenans des raisons véritables, s'il se peut, ou au moins apparentes de prétendus droits sur quelques parties, ou sur la totalité du pays que l'on veut conquérir.

Ces Manifestes doivent être publiés à propos. Ils ne font pas un effet solide sur les esprits des Princes, qui doivent prendre jalousie de votre aggrandissement ; mais il arrive souvent qu'ils font effet sur les Peuples qu'on attaque, & que cela peut disposer leurs esprits à conserver une fidélité moins entiere à leurs Princes, & leur servir de raisons & de prétexte pour ne pas souffrir avec fermeté la ruine du plat-pays,

& même celle des Villes.

Dans cette constitution de pays ; il ne faut rien laisser derriere soi, & étendre d'abord sa conquête jusqu'à cette riviere qui traverse le pays, des bords de laquelle il faut se rendre maître, en cas qu'il y ait quelque Ville qui soit de votre côté. Que si elle n'est pas forte, elle doit être fortifiée avec diligence, afin de pouvoir s'y établir si solidement, qu'on ne puisse pas vous en chasser, & en ce cas aussi, il est très important de traiter avec une extrême douceur ces nouveaux sujets, & ne leur donner aucune raison de se plaindre, soit du manquement de discipline, soit par aucun changement dans leurs privileges, soit par des levées d'argent. Il faut qu'ils trouvent du calme, & même de l'avantage à s'être soumis avec facilité.

De cette nouvelle barriére qu'on se sera faite, si les conjonctures le permettent, on se portera dans la suite en avant ; sinon il doit être de la sage politique d'affecter de la modération, & de cacher son esprit

de Conquérant, de couvrir ſon ambition de toutes les raiſons dont on ſe ſera ſervi dans ſon Manifeſte, & en traînant la Guerre en longueur & en négociations, faire en ſorte par un Traité de garder la conquête, ou au moins une partie, auquel cas, il faut faire tous ſes efforts pour que les bornes en ſoient portées juſqu'à cette riviere, où il faut avoir de toute néceſſité une Ville, d'où par les ſuites, on ſe redonne une nouvelle entrée dans le pays.

Je ne ſuis point d'avis qu'à l'imitation de ces derniers tems, après la Paix concluë; on s'applique à conſtruire de nouvelles Places. Cela reveille trop la jalouſie des voiſins, & les met dans une continuelle attention à ſe parer de nouveaux projets qu'on pourroit former. * Cette politique engage même le Prince à une trop grande dépenſe, tant pour la conſtruction de ces Places, que pour l'Artillerie dont ils les faut garnir, l'entretien de leurs Garniſons & Etats-Majors. *

Il me paroît qu'il doit ſuffire d'en avoir une, dont l'habitation ſoit

grande, afin qu'elle puiſſe contenir une nombreuſe Garniſon, & de grands magaſins de toute eſpéce.

Il faut ſe contenter, ſi le hazard vous donne la poſſeſſion d'une Ville ſituée ſur la riviére, de la forrifier, & même de l'agrandir avec application, & y garder toujours une forte Garniſon, qui paroiſſe plutôt une ſage précaution pour conſerver ce que l'on a acquis de nouveau, qu'un deſſein d'entreprendre plus avant.

Si le pays eſt chargé de montagnes & de bois, il eſt par conſéquent rempli de défilés. En ce cas l'Armée avec laquelle on veut conquérir, doit être ſans comparaiſon plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie, & ſuivie d'un plus grand nombre de Pionniers qu'on prendra d'abord parmi ſes propres ſujets, par le moyen deſquels on ouvrira les défilés autant qu'il ſera poſſible; on rendra les chemins de communication bons & larges; on fortifiera d'eſpace en eſpace des poſtes pour aſſurer les convois; on fera de grands abatis dans les bois pour élargir les chemins, & on s'appliquera à conduire tous les

travaux vers quelques Villes ou Places qui ſoient dans une ſituation plus ouverte, où on puiſſe faire les dépôts qu'il convient avancer.

Que ſi c'eſt un pays de plaines, on n'y ſçauroit avoir trop de Cavalerie. C'eſt elle qui ſoumettra le pays, & qui empêchera l'Ennemi de ſe communiquer. Il ne faut, en ce cas-là, d'Infanterie, que pour conſerver les grandes Villes qu'on ſoumettra. Mais comme il arrive rarement que les pays ne ſoient pas mêlés, ce ſera la connoiſſance précédente qu'en aura le Prince qui veut conquérir, qui lui fera prendre des meſures juſtes pour conduire ſon entrepriſe à une fin heureuſe, en compoſant ſon Armée, comme il lui conviendra.

Toutes les conſidérations ci-deſſus ſont du nombre de celles qui doivent avoir été faites d'avance. Il reſte preſentement à examiner l'entrepriſe, par rapport aux forces de l'Ennemi qu'on attaque, au prompt ſecours qu'il peut avoir de ſes voiſins, & à ſes finances.

S'il a été ſurpris par l'entrée de vos Troupes dans ſon pays, il faut uſer

d'une grande diligence pour se placer le plus avant qu'il sera possible; de maniere qu'on empêche qu'il ne rassemble les Troupes qu'il aura en divers endroits de son Etat; & en cas que l'Ennemi puisse se rassembler, à la faveur de quelque riviere, il faut, autant que la prudence le permettra, passer cette riviere, & combattre l'Ennemi avant qu'il ait rassemblé ses Troupes, dans la présomption où je suis que l'Armée qui veut conquérir, est de beaucoup supérieure à celle qu'on attaque.

Une bataille dans un commencement de guerre donnée à propos en décide presque toujours le succès. Ainsi il ne faut point hésiter à la donner, si l'Ennemi, par quelque mouvement pour mettre ses forces ensemble, se met à portée de risquer un événement.

Si au contraire il sépare ses forces, & ne songe qu'à gagner du tems, soit pour lever des Troupes chez lui, soit pour tirer des secours étrangers, il faut s'attacher à une entreprise aisée à garder, après sa conquête, s'y renfermer dans de bonnes lignes de circon-

circonvallation ; & dès qu'elle seront faites, n'y laisser que ce qu'il faut d'Infanterie pour prendre commodément la Place, & s'avancer avec le reste de l'Armée dans le pays, à portée pourtant de protéger le Siége, autant que la prudence le peut permettre, par rapport au lieu où seront les forces de l'Ennemi, qu'il faut toujours avoir devant soi, afin de n'avoir aucune inquiétude pour le Siége.

Il seroit infini d'étendre cette matiére jusqu'à dire tout ce qui se peut faire. Les avantages de cette disposition résident tous dans les fautes, que dans un commencement d'une Guerre imprévûë, un Ennemi peut faire; dans la capacité d'un Général qui sçait en profiter ; & dans celle des Officiers Généraux, à qui il commet l'exécution de ses desseins particuliers.

Si l'Ennemi peut être promptement secouru, il faut avoir examiné d'avance par quel nombre, & par quelle nature de Troupes il peut l'être, afin qu'après le secours arrivé, on ne cesse pas d'être tou-

jours ſupérieur, ſans quoi l'entrepriſe de cette Guerre paſſeroit toujours avec raiſon pour témeraire & imprudente.

L'état des affaires du Prince qu'on veut attaquer, par rapport aux Finances, mérite encore de la conſidération. S'il eſt pauvre, tout eſt aiſé à entreprendre contre lui. En ce cas, il faut ménager ſes Sujets, les corrompre, les lui débaucher, autant qu'il eſt poſſible de le faire, par douceur, ou les mettre hors d'état de pouvoir aſſiſter leur Prince.

S'il eſt riche, il le peut être de deux maniéres, ou par les tréſors qu'il aura amaſſés, ou par les facultés de ſes Sujets, qui pourront le mettre en état d'aſſembler promptement des forces conſidérables.

S'il eſt riche par les tréſors qu'il aura amaſſés, il ne le peut êrre que de deux maniéres, ou pour avoir vêcu d'épargne dans la ſuite d'une longue Paix, ou par des levées extraordinaires & nouvelles, qu'il aura faites ſur ſes Peuples dans des tems où elles n'étoient pas abſolument néceſſaires à faire.

Si ſes tréſors viennent du premier de ces deux moyens, il ne les aura acquis qu'en négligeant de ſoudoyer un Corps conſiderable de Troupes, de réparer les fortifications de ſes Places, & d'entretenir ſes magazins de guerre & de bouche. En ce cas il faut l'attaquer vivement, & former pluſieurs entrepriſes à la fois, parce qu'on le trouvera également dépourvû par tout.

S'il s'eſt ſervi du ſecond moyen pour amaſſer de l'argent, il aura joint aux négligences qu'on vient de dire, la haine & l'éloignement du cœur de ſes ſujets; auquel cas, les principaux en doivent être corrompus, ſoit par l'argent qu'on leur donnera, ſoit par les établiſſemens qu'on leur procurera; & le Peuple doit être traité avec douceur, déchargé des impoſitions qui lui avoient été les plus odieuſes, & ménagé par des eſprits doux, qui s'appliqueront à lui faire gouter la tranquillité & l'aiſance du nouveau gouvernement.

Si la richeſſe du Prince réſide en celle de ſes Sujets, elle ne ſera ve-

nuë, ou que par la douceur de son gouvernement, ou que par la facilité que la situation du pays leur aura procurée, à faire avec leurs voisins un commerce lucratif.

Si leurs facultés viennent de la douceur du gouvernement, elle les aura plongés dans la molesse, & l'oisiveté; auquel cas ils peuvent bien aider leur Prince de leur argent, mais non pas de leurs corps, peu accoûtumés aux travaux de la Guerre. En ce cas-là, il faudra laisser en repos ceux qui ne fourniront point d'argent à leur Prince; mais traiter avec rigeur ceux qui lui ouvriront leurs bourses, & qui prendront les armes.

Si c'est des fruits de leur commerce qu'ils soient devenus pécunieux, ils auront sûrement l'esprit porté à conserver ce qu'ils auront amassé, & difficilement le Prince en pourra tirer des secours d'argent aussi prompts, qu'il sera nécessaire dans une occasion pressante. En ce cas, il ne faut point dans les capitulations, refuser aux nouveaux sujets qu'on aura conquis, aucune assûrance

qui regarde la sûreté & la facilité dans leur commerce ; mais s'appliquer au contraire à empêcher qu'ils y puissent remarquer aucune diminution.

Il est presque sûr parmi les hommes, que leur intérêt particulier est celui qui les fait agir ; & il est bien rare que dans le fond, ce soit l'amour pour la Personne du Prince, qui les attache à son service, principalement lorsque les mœurs & les coûtumes de vos Peuples ne sont pas entiérement dissemblables de celles de ces nouveaux sujets, ou qu'au moins si elles le sont, vous ne les contraignez pas de prendre vos usages, & de quitter les leurs.

Voilà en général ce qui se peut dire sur les maximes de la Guerre offensive. Le particulier se trouvera dans la suite de ce discours, où l'on entrera dans le détail de toutes les différentes opérations de la Guerre.



CHAPITRE XLVIII.

De la Guerre entte Puiſſances égales.

CEtte eſpéce de Gúerre, qui eſt celle à laquelle les voiſins ne prennent point d'intérêt, tant que les Parties n'ont point de trop grands avantages les unes ſur les autres, ne doit jamais être de durée pour en retirer quelque avantage.

Il faut toujours être prêt a écouter les Propoſitions d'accommodement, pour peu qu'on y profite, de crainte que quelque puiſſant voiſin ne s'en veuille mêler. Du reſte l'on ne peut rien preſcrire de juſte ſur la conduite d'une pareille Guerre, Elle eſt, pour les régles, conforme à toutes les autres.

On peut ſeulement poſer pour maxime conſtante dans la préſente eſpéce, que le Général le plus vif & le plus pénétrant l'emporte toûjours à la longue, ſur celui qui ne poſſéde pas ces qualités au même degré, parce qu'il multiplie tellement les petits avantages par ſon

activité & sa pénétration, qu'à la fin ces succès legers lui en procurent un grand & décisif.

On n'entrera donc dans aucun détail sur cette espéce de Guerre, qu'en disant que pourvû que le Général soit contiuuellement attentif à se procurer la supériorité par de petits avantages, il arrivera toujours à son but, qui est celui de la ruine de l'Armée Ennemie; auquel cas il changera la nature de cette Guerre, & en fera une offensive; ce qui doit être le grand objet de son Prince.

CHAPITRE XLIX.

De la Guerre de secours.

UN Prince secourt ses voisins à cause des Alliances & des engagemens qu'il a avec eux, ou pour les empêcher de succomber sous la puissance d'un Conquérant.

Si c'est en vertu des Traités précédens, il les doit religieusement observer, en fournissant le nombre des Troupes prescrites, & même en offrant de l'augmenter, s'il en est

requis, ou en attaquant lui-même l'Ennemi commun, s'il eſt en état de le pouvoir faire. Si c'eſt pour les empêcher de ſuccomber ſous une Puiſſance qui, après ſa conquête, pourroit lui donner de l'ombrage, il a en ce cas, pluſieurs meſures à garder pour ſes intérêts particuliers.

Les principales ſont à l'égard des voiſins qu'il ſecourt. Il doit exiger d'eux quelques Places de ſûreté, de peur qu'il ne faſſent leur Paix à ſon inſçû, ou à ſon prejudice, ſuppoſé que ſon Etat ſoit contigu à celui qui eſt attaqué.

Que ſi, comme il arrive fort ſouvent, la jalouſie que l'on aura ſujet de prendre d'un Prince inquiet & ambitieux, a formé les Alliances dans leſquelles on eſt entré, & qu'on ſe trouve hors de portée de joindre ſes Troupes à celles de l'Etat attaqué, il faut, en ce cas-là, le ſecourir; ou par argent qu'on lui fournira, ſoit pour faire des Troupes, ſoit pour acheter des munitions de Guerre & de bouche; ou en fourniſſant même ces munitions en nature; ou par des diverſions dans le pays de

l'Attaquant, qui le forcent à diviser ses Armées, & l'empêchent de pousser ses conquêtes avec trop de rapidité.

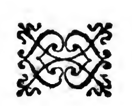
Voici la maxime général dans cette espéce de Guerre. Ou votre Allié attaqué est plus puissant que vous, ou il l'est moins.

S'il est plus puissant, il faut observer dans les Traités que l'on fait avec lui une proportion dans le nombre de Troupes que l'on s'engage de lui fournir, avec la supériorité de sa puissance sur la vôtre, & un engagement réciproque pour les secours mutuels; de maniére, par exemple, que si l'on s'engage à lui fournir un nombre de Troupes en cas qu'il soit attaqué, en cas que vous le soyez vous-même, le nombre de celles qu'il s'engagera de vous fournir soit plus considérable, que celui auquel votre Traité avec lui vous engage.

Que si au contraire votre Allié étoit moins puissant que vous, il faut tâcher dans le Traité d'obtenir quelque Place de sûreté, afin d'éviter qu'il ne fasse avec l'Ennemi commun un Traité à votre insçû, & ne

facrifie à fon intérêt particulier le Corps de Troupes qu'on lui auroit envoyé. On peut auffi, en ce cas, ftipuler dans le Traité des fecours d'autre nature que ceux d'hommes, comme d'argent, de vivres & de munitions de Guerre.

Le Général que le Prince choifit pour le commandement d'un Corps auxiliaire, doit être fage & prévoyant. Sage, pour maintenir la difcipline dans fon Corps, & que le Prince Allié ne faffe point de plaintes contre lui : & prévoyant, pour que fes Troupes ne tombent point dans aucun befoin pour leur fubfiftance, qu'elles ne foient expofées au péril de la Guerre, qu'avec proportion de fes forces avec celle du Prince Allié ; & enfin, pour qu'il ne fe paffe rien à fon infçû dans le cabinet du Prince Allié, qui puiffe être préjudiciable à fon Maître.



CHAPITRE L.

De la Guerre Civile.

LA Guerre civile eſt toûjours malheureuſe pour le Prince qui la ſoûtient. Elle peut avoir différentes origines ; la dureté du gouvernement, tant Politique qu'Eccleſiaſtique, les factions & l'ambition des Grands dans une minorité, ou ſous un regne foible, & les intelligences d'un Ennemi attentif à ſuſciter des affaires au dedans, à un voiſin qui le veut attaquer, ou contre lequel il eſt en Guerre.

Celle qui a pour origine la dureté du gouvernement, eſt la plus dangereuſe, parce que tout le Corps de l'Etat eſt également aliéné, & que l'émotion eſt ſouvent générale.

Le Prince qui ne devroit en accuſer que lui-même, n'a de reſſource pour calmer les eſprits irrités, que d'abandonner ceux à qui il commettoit le ſoin du détail des affaires.

Il doit ſouffrir qu'ils ſoient accuſés des fautes qu'il leur aura peut-

être ordonné de faire, les éloigner de ſes Conſeils, & les punir même ſévérement, de peur que les ſéditieux ne ſe chargent de ce ſoin, ce qu'il doit prévenir avec application & diligence. Par-là il détourne la haine perſonnelle que l'on pourroit avoir conçûë contre lui, & donne à ceux qui lui ſont reſtés fidéles, un moyen ſûr d'agir par des diſcours ſur les eſprits des révoltés, & de faire tomber toute la haine ſur ceux qui ne la méritent peut-être, que pour avoir obéï trop réguliérement aux ordres de leur Maître.

Celle qui a la Religion pour origine, eſt plus impétueuſe que la premiere, parce que les cervaux ſont gâtés, & la révolte ſoûtenuë par une eſpéce de gens à qui il n'en coûte que des diſcours; mais auſſi elle eſt moins général, parce que le Prince y peut toujours oppoſer le parti contraire pour les ſentimens de Religion. * En cas même que ce reméde ne pût être aſſez efficace, celui d'accorder une liberté de conſcience lui eſt ſûr. *

Il faut appaiſer cette eſpéce de

guerre avec toute la douceur & la
dextérité possible, sans y employer
les Ministres Ecclésiastiques du parti contraire à celui des révoltés, au
moins tant que la révolte dure.

Il ne faut se servir de la force & des supplices qu'à l'extrémité, parce que le Prince s'affoiblit lui-même en se privant du nombre de ses Sujets, & qu'en un mot, il lui est plus politiquement essentiel d'avoir des Sujets fidéles, que des Sujets opposés sur des sentimens de Réligion, tant qu'ils vivent paisiblement entr'eux, & fidélement envers lui.

Dans une minorité, ou sous un régne foible, il est fort ordinaire que l'ambition & l'intérêt particulier cause des factions parmi les Grands. Celles qui naissent dans une minorité peuvent être prévûës par les sages dispositions du Prince prédécesseur, qui se sentant près de mourir, peut donner une forme de Gouvernement, qui satisfasse au moins la plus grande partie de son Etat, lequel, en ce cas-là, se trouvera exempt de troubles, pourvû que le choix qu'il aura fait des personnes

qui devront composer le Conseil de son successeur mineur, soit de gens équitables & expérimentés au Gouvernement, & exempts d'avarice & d'ambition, qui seules peuvent causer la désunion entre les Membres de ce Conseil. En ce cas, la foiblesse du Gouvernement ne dure qu'autant que la minorité du Prince, pourvû qu'à sa majorité il sçache marquer qu'il veut gouverner par lui-même.

Les Guerres civiles qui se forment sous un régne foible, sont sans nombre, & renaissent à mésure qu'elles finissent, parce que c'est le Prince même qui en est l'origine. Il éleve mal-à-propos les Sujets indignes; cela éloigne de lui les gens de mérite: il accable mal-à-propos les Grands; cela les irrite, les unit entr'eux, & les force à prendre des mésures contre l'oppression. Il surcharge les peuples avec excès & sans raison plausibles; ils en murmurent d'abord, & deviennent succeptibles de sédition dès qu'il se montre un Chef. Tous ces malheurs durent autant que la vie d'un Prince foible.

La troisiéme espéce de Guerre civile est la plus aisée à calmer, parce que cette émotion n'est jamais générale.

Si elle est suscitée par les intelligences des Ennemis avec quelqu'un des Grands de l'Etat, il faut à la premiere fumée de ce feu, porter toutes ses forces contre le séditieux, & l'accabler par toutes sortes de moyens, avant qu'il ait eu le tems de se mettre en état de résister.

Si les intelligences de l'Ennemi ne sont point soûtenuës par un chef puissant, cette émotion populaire, sans ordre & sans conduite, se doit appaiser par le châtiment sévére des plus mutins qu'on observera de faire en différens lieux, afin de partager les exemples du châtiment, ausquels il faut faire succéder ceux de la clémence, & se contenter à l'égard du reste des séditieux, d'une levée extraordinaire d'argent qui sera employée, ou à fortifier quelques postes, qui tiennent à l'avenir en respect ceux qui voudront remuer, * ou à d'autres besoins de l'Etat, mais toûjours à quelque usage utile, & qui paroisse. *

En un mot, cette derniere eſpéce de Guerre ſe prévient aiſément, quand le Prince & les gens dont il ſe ſert, tant dans ſon Conſeil, que dans les Provinces de ſon Etat, ſont attentifs ſur la conduite des particuliers, principalement de ceux qui peuvent avoir de juſtes ſujets de mécontentement, ou qui ont des intérêt ou des alliances avec les voiſins de l'Etat.

REMARQUES SUR LES Chapitres précédens.

JE renfermerai toutes mes réfléxions ſur les ſixiémes Chapitres précédens dans une même Remarque, parce qu'en faiſant obſerver les fautes qui ont été faites dans le cours des Guerres que j'ai vûës, ou de notre part, ou de celle de nos Ennemis, je ferai ſentir que ces fautes ont été les véritables raiſons qui ont changé les eſpéces de Guerres, & les ont dans la ſuite renduës différentes de ce qu'elles étoient dans leur origine.

Ma premiere réfléxion tombera ſur la Guerre offenſive commencée en

en 1667. Lorſque le Roi déclara la Guerre à l'Eſpagne pour les droits de la Reine ſur le Brabant, Sa Majeſté fit publier des Manifeſtes, pour établir la juſtice des prétentions de cette Princeſſe.

Cela étoit bien penſé, & pouvoit faire un bon effet ſur les eſprits des Peuples que l'on vouloit conquérir par la force des armes; mais il auroit été des maximes de la politique d'un Prince qui veut entreprendre une Guerre, d'avoir fait précéder la publication de ſes Manifeſtes & la déclaration de la Guerre par une levée conſidérable d'Infanterie, puiſqu'il étoit raiſonnable de penſer qu'il en faudroit beaucoup, pour garder les grandes Villes que l'on vouloit conquérir.

Cette levée étoit d'autant plus facile à faire ſans éclat, que les hommes étoient fort communs en France dans ce tems-là, & que le Roi n'avoit qu'à faire payer les Soldats effectifs qu'un Capitaine avoit levés d'une revûe de Commiſſaire à l'autre, pour avoir les Compagnies auſſi fortes qu'il l'auroit voulu; après

quoi, à l'ouverture de la Guerre ; on auroit facilement dédoublé les Compagnies pour la bonté du service, & pour avoir un plus grand nombre d'Officiers.

Il falloit auſſi faire agir les Armées plus efficacement. Les Eſpagnols avoient fort peu de Troupes, leurs Places étoient en fort mauvais état & dégarnies de munitions de Guerre. Le Roi étoit maître de la Campagne. Il falloit donc porter l'Armée devant Bruxelles. Cette Capitale hors d'état de ſoutenir un ſiége, auroit ouvert ſes portes. Les autres groſſes Villes ſans défenſe en auroient fait de même. La réduction de Bruxelles & des Villes qui l'environnent, emportoit celle des Tribunaux & des Bourſes. Qu'eſt-ce qu'auroient pû faire les Troupes qui ſe ſeroient enfermées dans les places de Guerre, que de les rendre toutes les unes après les autres ? Ainſi la conquête de tous les Pays-Bas n'auroit pas plus couté de tems au Roi, que ce dont il ſe rendit le maître.

Je ſçais qu'on me peut objecter

la difficulté des vivres pendant cette marche de la frontiere du Royaume à ce centre des Pays-Bas. Mais pourvû qu'on en eût eu pour l'Armée pendant sa marche, & pour un séjour de cinq ou six jours, pouvoit-on croire qu'on en pût manquer dans les grosses Villes sans défense qui sont autour de Bruxelles.

Je sçai encore que l'on me dira, qu'il étoit impossible de conduire si loin la grosse Artillerie & les Munitions de Guerre, qui auroient été nécessaires pour prendre Bruxelles, si la Place avoit voulu se défendre; mais je répondrai à cela que dans la saison où l'on ouvrit cette Campagne, les chevaux ne sont point occupés au labourage ni à aucune recolte, & qu'ainsi l'on pouvoit aisément prendre toutes les voitures de la Picardie & de la Champagne, pour les employer à ce transport. Ainsi ce n'a point été l'mpossibilité de faire ce grand mouvement en avant, qui a été la véritable raison qui a empêché qu'il n'ait été fait, comme je l'ai fait remarquer ailleurs.

Au lieu de prendre ce parti décisif pour la conquête entiére des Bays-Bas Espagnols, l'Armée du Roi perdit trois semaines de tems à réparer les bréches que les Espagnols avoient faites à Charleroi en l'abandonnant, & dans le reste de la Campagne on prit des Villes, qui, comme on l'a vû, ne décidoient de rien pour la conquête des Pays-Bas.

Toutes ces entreprises furent même interrompues par deux absences que le Roi fit pour aller voir Madame de Montespan, qu'il avoit fait approcher de la frontiére avec la Reine, sous le prétexte de montrer cette Princesse à ces Peuples qu'on prétendoit être devenus ses sujets.

Dans la suite les Espagnols furent secourus par les Hollandois, & la triple-Alliance se forma contre nous; de sorte que nous fûmes forcés par le Traité d'Aix-la-Chapelle de nous contenter de ce que nous avions occupé en Flandres, & de rendre à l'Espagne la Franche-Comté, que le Roi avoit conquise pendant

l'hyver en 1667. à 1668. parce qu'il s'étoit obligé de rendre ce qu'il conquéreroit depuis les paroles données aux Médiateurs de la paix, en cas que par le Traité qui interviendroit, on lui cédât la possession de ce qu'il avoit conquis en Flandres, & où il avoit tenu des Garnisons.

Par ce que je viens de dire, il est aisé de connoître, que la France s'est fort mal conduite dans cette Guerre purement offensive de sa part; & que les Espagnols dont la la négligence dans le gouvernement avoit fatalement exposé les Pays-Bas & la Franche-Comté, s'en sont tirés à bon marché, après la faute qu'ils avoient faite, d'être aussi dépourvûs qu'ils l'étoient dans des Etats éloignés, & sur lesquels ils avoient dû voir depuis plus de six mois que l'orage alloit tomber.

Ainsi par rapport aux préceptes que j'ai donnés sur la maniére de faire ou de soutenir les différentes espéces de Guerre, je puis dire que la France dans cette occasion a failli contre nos maximes, pour se

bien conduire dans une Guerre offenſive, & que l'Eſpagne n'a pas auſſi eu la conduite ſage & prévoyante qu'un Etat doit avoir, ſoit pour éviter une Guerre offenſive qu'on ſe prépare à lui faire, ſoit pour en ſoutenir une défenſive, & trouver dans la maniére de la ſoutenir, les moyens de faire changer la conſtitution de cette Guerre en la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, qui eſt la moins dangereuſe de toutes les eſpéces de Guerre.

La Guerre offenſive que la France a faite aux Hollandois en 1672. n'a pas été mieux conduite que celle dont je viens de parler, par rapport à mes maximes ſur cette eſpéce de Guerre, qui ne doit jamais être entrepriſe que pour en tirer un profit, & la faire finir, avant que d'être forcé à voir dégénérer cette Guerre offenſive en celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Les Rois de France & d'Angleterre étoient choqués de l'orgueil, & des mauvais diſcours des Hollandois. Voilà ce que portoit no-

tre Déclaration de Guerre. Un Etat orgueilleux eſt puni par ſon abaiſſement, qui ne peut ſe trouver ou qu'en lui diminuant l'étenduë de ce qu'il poſſéde, ou en lui ôtant tout le plus qu'il eſt poſſible de ſes richeſſes en argent, ou enfin en le contraignant de faire des ſoûmiſſions.

Si c'étoient là les objets des deux Rois Alliés, & en particulier les vûës du Roi dans cette expédition, il pouvoit ſe contenter d'avoir ôté d'abord aux Hollandois les Places du Rhin qu'ils occupoient ſur les Princes à qui elles appartenoient : c'étoit avoir diminué les poſſeſſions des Hollandois.

Il ne devoit pas auſſi refuſer les ſoûmiſſions que leurs Députés vinrent offrir de lui faire, & les dédommagemens des frais de la Guerre qu'ils s'offroient de rembourſer. Par la premiere de ces offres, il rabaiſſoit leur orgueil ; par la ſeconde, il les auroit châtiés à leurs dépens.

Ainſi trois mois après la Déclaration de cette Guerre offenſive,

la raiſon vouloit qu'elle finît par une ſatisfaction entiére ſur tous les points qui en avoient paru être les motifs. Cependant contre les maximes de la Guerre offenſive, qu'il eſt avantageux de terminer avant qu'elle ait eu le tems de dégénerer en Guerre entre Puiſſances égales, les offres des Hollandois ne furent pas trouvées ſuffiſantes ; & ſans agir enſuite avec capacité & application, pour conſerver ce que l'on avoit conquis ſur eux, on leur donna le tems de faire avancer de puiſſans ſecours, que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg leur envoyerent juſques ſur le Rhin, de ſe faire joindre par toutes les Troupes Eſpagnoles des Pays-Bas, & de faire leur paix particuliere avec l'Angleterre. De ſorte que dès la fin de 1673. la France fut obligée d'abandonner ſes conquêtes de Hollande, & de ramener ſon Armée en France, parce que celle de l'Empereur s'étoit renduë maîtreſſe de Bonn, qu'elle occupoit l'Electorat de Cologne, & avoit en ſa diſpoſition les Places Eſpagno-
les

les de la basse-Meuse, & qu'ainsi l'Armée de France dans les conquêtes de Hollande, ne pouvoit plus avoir de communication avec ce Royaume, que par Grave ou Masstrick, ce qui auroit été impraticable à la longue.

Si donc le Roi avoit accepté les propositions avantageuses que les Hollandois lui étoient venus faire à Utreck, il auroit terminé glorieusement cette Guerre; après quoi ramenant ses Armées, & se couvrant du prétexte que les Espagnols avoient rompu avec lui, par l'envoi de leurs Troupes aux Hollandois, il pouvoit tomber sur les Pays-Bas Catholiques, les conquérir en fort peu de tems, & conserver cette conquête, malgré les efforts de la Maison d'Autriche & de ses Alliés, parce que le parti puissant que la France avoit en ce temslà en Allemagne, joint aux forces de cette Couronne, auroit été plus que suffisant, pour empêcher l'Armée de l'Empereur de venir jusqu'à la Meuse.

Le Roi auroit ainsi presque dans

la même année, commencé & fini glorieusement, & avec un grand profit, deux Guerres offensives, qui dans la suite se sont tournées en Guerres entre Puissances égales, sans beaucoup davantage pour la France, & qui ont été terminées par le Traité de Nimégue, dans lequel les Hollandois, qui étoient les Parties principales à la Déclaration de la Guerre en 1672. n'étoient presque plus regardés que comme auxiliaires de la Maison d'Autriche.

Ce second exemple de Guerre offensive, fera encore aisément connoître, que nous nous sommes très-mal conduits par rapport aux maximes de cette espéce de Guerre, & que les Hollandois, nos premiers Ennemis, ont habilement profité de toutes nos fautes, ont fait sortir la Guerre de chez eux, ont sçû la transporter chez leurs Alliés ; dont ils n'ont plus été que les auxiliaires, & se sont relevés d'une ruine totale, à laquelle ils s'étoient trop orguilleusement exposés.

La Guerre offensive que la France a commencée contre l'Empereur

au mois de Septembre 1688. a eu l'origine que j'ai dit ci-dessus, lorsque j'ai réfléchi sur le caractere des Princes paisibles & ambitieux.

Le prétexte qu'on en a donné, a été la nécessité en bonne politique de prendre des sûretés contre l'Empereur, pour qu'il ne pût pas approcher facilement de nos nouvelles frontieres, & nous faire la Guerre, après qu'il auroit terminé celle qu'il avoit contre les Turcs.

L'on pouvoit donc penser que ce Prince n'attendroit pas l'expiration de sa Tréve de vingt ans, faite après la prise de Luxembourg sur les Espagnols; & il étoit sûr que l'Empire irrité par nos réunions, suivroit les mouvemens de l'Empereur, dès que ses Troupes s'approcheroient du Rhin.

Il n'étoit pas même raisonnable de croire, que toute l'Europe vît paisiblement l'accroissement du Roi, pendant qu'il se disoit en pleine paix avec tous ses voisins désarmés, & que toutes les Puissances ne se joignissent pas à l Empereur, dès qu'il auroit terminé la Guerre con-

Maison auroit voulu se rendre l'Empire héréditaire : cela seul lui auroit donné une puissance sans bornes, & l'auroit mise en état dès ce tems-là de faire revivre les prétendus droits de l'Empire Romain, que l'Empereur Joseph affecte de faire valoir avec tant de hauteur.

Le Roi devoit donc en bonne politique empêcher la ruine totale des Turcs en Europe ; & nous ne pouvions les garantir de tomber, que par une puissante diversion ; par-là nous prévenions les suites fâcheuses de leur chûte, & nous prenions des mesures contre l'établissement d'une Puissance supérieure à toutes les autres, qui auroit été celle de la Maison d'Autriche notre ennemie.

Toutes ces raisons de politique, qui étoient d'autant meilleures qu'elles étoient vrayes, après tout ce que la France avoit fait irriter l'Empire, l'Empereur & les Espagnols, furent si vivement représentés au Roi par son Ministre irrité en secret, comme je l'ai dit, qu'elles firent leur effet sur l'esprit de ce Prince,

& le déterminerent à attaquer Philisbourg qu'il avoit cedé à l'Empereur par le Traité de Nimégue, pendant que l'Empereur par le même Traité lui avoit cedé Fribourg, ancien Domaine de la Maiſon d'Autriche.

Comme le Domaine de Philisbourg eſt une dépendance de l'Evêché de Spire, l'Empereur n'étoit le maître que de la fortification, de même que le Roi l'avoit été pendant que la place étoit à lui.

Si après ſa priſe on l'avoit raſée, & qu'en cet état on en eût remis l'habitation à l'Evêque de Spire, l'Empereur n'auroit pas eu le crédit à la Diéte d'engager l'Empire à déclarer la Guerre à la France pour cette entrepriſe, qui dans le fond n'auroit offenſé que l'Empereur; mais pour convaincre la Diéte que nous n'avions pas eu intention d'offenſer l'Empire, en prenant cette sûreté contre les deſſeins avenir de l'Empereur, il auroit été prudent de faire repaſſer le Rhin à l'Armée, après avoir raſé Philisbourg.

Loin de cette conduite ſage, & propre à s'aſſûrer dans la ſuite de ce que nous avions occupé ſur tous nos voiſins pendant la paix, l'on dépouilla M. l'Electeur Palatin, beau-frere de l'Empereur, on prit ſes Places, on les raſa, & on en brûla les habitations.

On en uſa de même avec les Evêques de Spire & de Wormes, quoique ces deux Villes fuſſent Imperiales; on s'empara de Mayence & de preſque tout ſon Electorat : on en fit de même de Tréves & de ſon Electorat, à la réſerve de Coblentz que l'on bombarda.

Le Cardinal de Furſtemberg nous livra tout l'Electorat de Cologne. On s'empara de tout le Nekre & du Duché de Wirtemberg, des Etats de la Maiſon de Baden, & l'on fit payer des contributions à tous les Etats de l'Empire, ſitués entre le Mein & le haut Palatinat de Baviere, le Danube, & même juſqu'à Ausbourg. Le prétexte de ces contributions, étoit pour ſe rembourſer des frais du Siége de Philisbourg, qu'il n'étoit pas raiſon-

déclaration de Guerre formelle contre la France.

L'on pouvoit bien s'attendre, que les Espagnols & les Hollandois ne verroient pas paisiblement allumer une aussi grande Guerre sans y prendre part; & il eût été de la politique d'un Prince, qui veut entreprendre & soûtenir avec avantage une Guerre offensive, de s'assûrer contre les occasions, qui auroient pû en faire naître une autre, éloignée du pays dans lequel il a entrepris de porter une Guerre offensive.

On ne prit pourtant en France aucunes mesures, pour traverser les Hollandois dans l'entreprise qu'on les voyoit prêts à executer sur l'Angleterre, pour les intérêts du Prince d'Orange, qui, avec une Flotte puissante & des Troupes des Hollandois, aborda dans ce Royaume, y fut reçû par ses Partisans, chassa le Roi Jacques son beau-pere, s'établit sur son Trône, & fut proclamé Roi par le Parlement d'Angleterre.

L'arrivée de la Famille Royale d'Angleterre en France, engagea le Roi à lui accorder sa protection.

L'Ecosse & l'Irlande étoient restées fidelles à ce Prince malheureux ; mais l'Ecosse fut promptement réduite ; & l'Irlande à la faveur de quelque secours de la France, se soûtint encore l'année suivante dans les interêts de son Roi légitime. Mais après sa réduction, les Anglois engagés à soûtenir le nouveau Roi qu'ils venoient de se donner, s'unirent facilement avec les Espagnols & les Hollandois pour faire la Guerre à la France, qui se trouva ces trois Puissances pour ennemis, pendant qu'elle avoit encore la Guerre contre l'Empereur & l'Empire.

Pendant la minorité du Duc de Savoye, & depuis qu'il avoit pris le gouvernement de ses Etats, nous eûmes avec ce Prince des manieres fort dures : il n'est point de mon sujet d'en dire les raisons.

Comme on connoissoit le caractere ambitieux, vindicatif & interessé de ce Prince, on crut avec raison qu'il pourroit prendre des liaisons avec nos Ennemis, & nous troubler à contre-tems pour Cazal, Pignerol & le Dauphiné. On voulut

de lui des assûrances trop fortes, qu'il ne prendroit aucun engagement contre nous, puisque l'on exigeoit qu'il nous livrât sa Citadelle de Turin pour gage de sa parole. On faisoit pendant cette négociation avancer une Armée sur la frontiere de ses Etats, sous prétexte de porter la Guerre aux Espagnols dans le Milanès.

Comme ce Prince adroit ne se trouvoit pas en état de soûtenir nos premiers efforts contre lui, il tira la négociation en longueur, autant de tems qui lui en fallut pour conclure des Traités secrets avec l'Empereur, l'Angleterre, l'Espagne & la Hollande, après quoi il nous déclara lui-même la Guerre au commencement de Mai 1690.

Il n'y avoit que du côté de l'Italie où la France fût en repos. Par la Déclaration de M. le Duc de Savoye cette Couronne se vit en Guerre de tous les côtés.

Je ne me suis engagé dans cette longue disgression, que pour faire connoître combien la France s'est éloignée des régles de la bonne po-

litique, ſur les maximes à ſuivre pour entreprendre une Guerre offenſive, & la terminer avec avantage.

L'événement n'a que trop juſtifié la vérité de ce que je dis ſur ce ſujet; puiſque la France après avoir gagné autant de Bataille qu'elle en a donné, pris même par tout des Places d'une grande importance, & ſoûtenu cette Guerre pendant dix années, s'eſt trouvé forcée, pour déſunir ce grand nombre d'Ennemis, de rendre à M. de Savoye tout ce qu'on avoit conquis de ſes Etats; & même l'importante Place de Pignerol avec ſon Territoire; & par le Traité de Paix de Riſwick, de rendre aux Eſpagnols preſque toutes les Places que nous avions priſes ſur eux; à l'Empereur les Villes de Philisbourg, Fribourg & Briſack. Strasbourg ſeul nous eſt reſté, ſans fortifications au-delà du Rhin.

Après avoir fait voir quels ſont les dangers que court un Prince, lorſqu'il s'écarte des véritables maximes qu'il doit ſuivre, quand il veut entreprendre une Guerre offenſive, il

me paroît ici utile de parler des fautes qui ont été faites dans la seule Guerre défensive, que la France a soûtenue de mon tems, & qui dure encore.

La révolution de la Monarchie d'Espagne, tombée entierement sur la tête d'un Prince de la Maison de France, sembloit devoir mettre le comble à la grandeur du Roi. Il ne paroissoit pas qu'il pût y avoir dans l'Europe une Puissance, en état de réunir toutes les autres Puissances pour s'opposer à son bonheur. Cependant la Ligue formidable qu'on a laissée former, a eu jusqu'à present des succès heureux, que je suis même persuadé avoir surpassé son attente.

Pour traiter cette matiere, par rapport au sujet seul de la Guerre défensive soûtenue avec prudence, je crois nécessaire de dire quel étoit l'Etat de l'Europe dans le tems de ce grand événement; parce que je rendrai par ce portrait les fautes faites contre les maximes de la Guerre défensive, beaucoup plus sensibles & plus aisées à comprendre.

La mort de Charles II. Roi d'Espagne, avoit été précedée d'un Traité de partage de la succession future de la Monarchie d'Espagne, conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande, pour le maintien d'un équilibre convenable au reste de l'Europe, entre les deux Maisons de France & d'Autriche.

Ce Traité conclu sans la participation de l'Empereur, lui fut proposé par les Anglois & les Hollandois, pour le maintien de cet équilibre souhaité par toute l'Europe, & même déja signé par la France. Mais l'Empereur refusa de l'approuver, & de le signer, comme contraire à ses intérêts, & au prétendu droit de sa Maison Allemande, au défaut des mâles dans la branche Espagnole.

Les autres Puissances de l'Europe furent conviées d'entrer dans ce Traité pour sa garantie, contre celles des Parties qui ne voudroit pas se soumettre à son exécution dans le tems.

Voilà la situation où étoit toute l'Europe, lorsque le Roi Charles II. mourut après avoir fait un Testa-

ment, par lequel en reconnoissant les justes droits de la Maison de Bourbon, il appelloit à la succession de tous ses Etats M. le Duc d'Anjou, second de M. le Dauphin.

Ce Testament fut apporté en France par des Seigneurs députés du Conseil de la Monarchie d'Espagne, & accepté de M. le Duc d'Anjou après la rénonciation du Roi & de M. le Dauphin, & de M. le Duc de Bourgogne en sa faveur.

Le Roi d'Angleterre Guillaume, & les Hollandois se plaignirent d'abord de ce que le Roi avoit fait accepter ce Testament de Charles II. par le Duc d'Anjou, son petit-fils, sans leur avoir offert de s'en tenir au Traité de partage, dont ces deux Puissances lui avoient garanti l'exécution.

Mais dans le fond comment l'exécution de ce Traité auroit-elle été possible dans la circonstance présente? Ce Testament ne vouloit en aucune maniere que la Monarchie fût démembrée; le Conseil d'Espagne vouloit l'exécution formelle & précise du Testament, & protestoit de

ſe donner à l'Empereur, en cas que le Roi refusât d'accepter le Teſtament pour le Duc d'Anjou, ſon petit-fils.

L'Empereur même avoit refuſé de ſigner ce Traité de partage, quelqu'inſtance que lui eût été faite par les Anglois & les Hollandois; ainſi il n'y avoit plus aucun moyen de nouvelle négociation avec l'Empereur pour ce partage. Comment & en quelle main mettre en ſequeſtre une Monarchie comme celle-là? Il n'y a perſonne de bon ſens qui puiſſe penſer, qu'il pût y avoir de la poſſibilité dans l'exécution du Traité de partage après la mort de Charles II. & le refus que l'Empereur avoit fait de le ſigner, en cas qu'il eût perſiſté dans ce refus.

Le Teſtament accepté, le Roi devoit s'attendre à deux choſes; l'une que la Maiſon d'Autriche Allemande, qui pendant tout le Regne de Charles II. avoit paru conduire le Conſeil d'Eſpagne, s'y feroit fait des créatures, & auroit des Partiſans ſecrets; l'autre que l'Empereur trouveroit dans la Perſonne du Roi

Guillaume,

Guillaume, dans la Nation Angloiſe & dans les Hollandois dévoués au Roi Guillaume, tous les eſprits diſpoſés en ſa faveur.

L'Empereur tout ſeul n'étoit pas en état de ſoûtenir par les Armes les droits qu'il prétendoit avoir ſur la ſucceſſion d'Eſpagne. Auſſi ne s'appliqua-t-il d'abord qu'à former un puiſſant parti contre la Maiſon de France. Le Roi d'Angleterre Guillaume de Naſſaw, quoique mourant, craignoit deux inconveniens de la nouvelle grandeur de la France.

Le premier lui étoit perſonnel. Il pouvoit appréhender, que la France ne lui ſuſcitât des affaires en Angleterre en faveur du Roi Jacques.

Le ſecond inconvénient regardoit la nation Angloiſe, qui l'aſſuroit du concours de ſon Parlement contre la France & l'Eſpagne, parce qu'elle craignoit que ces deux nations de concert ne vouluſſent faire à ſon préjudice le commerce, que les Anglois faiſoient avec les Eſpagnols en Eſpagne pour leurs laines, dans le nouveau monde pour les autres marchandiſes de l'Europe, & que

celui que les Anglois faiſoient de leurs Manufactures de laines dans les Echelles du Levant, ne leur devînt trop difficile par la privation des Ports des Etats de la Monarchie Eſpagnole.

Les Hollandois, outre toutes les craintes raiſonnables qu'ils pouvoient avoir pour leurs differens commerces, furent encore ſuſceptibles de celle de leur propre Etat, formé par leur révolte d'une partie de la Monarchie d'Eſpagne dans les Pays-Bas.

Des Princes d'Allemagne qui entrerent dans cette Ligue, les uns y furent portés par leur inclination patticuliere pour l'Empereur, les autres par le gain qu'ils font du commerce de leurs hommes, qu'ils vendent bien cher aux Hollandois, dont ils tirent même des ſubſides conſidérables.

Les deux Princes conſidérables, qui ſont entrés les derniers dans la Ligue contre les deux Couronnes, ont été le Roi de Portugal & le Duc de Savoye.

Le premier, qui avoit d'abord pa-

rû vouloir demeurer neutre, & conserver même une liaison particuliere avec la France, a couvert son manque de parole, du prétexte de la crainte des Flottes Angloises & Hollandoises qui menaçoient ses Etats hors du Portugal, de ruiner son commerce dans les deux Indes, & d'entrer même de force dans la riviere de Lisbonne & dans ses autres Ports.

Il est assez vrai-semblable, que la Ligue lui a promis quelques accroissemens de Domaine aux dépens du continent de l'Espagne, & que les subsides que l'Angleterre & la Hollande lui donnent, lui rendent la Guerre moins onéreuse. D'ailleurs ce Prince peut avoir appréhendé que la France qui avoit soutenu le Portugal dans sa révolte contre l'Espagne, n'aidât dans la suite à le dépouiller, & à rejoindre son petit Royaume aux autres Couronnes de cette Monarchie.

Toutes ces raisons de crainte & d'intérêt peuvent avoir porté le Roi de Portugal à prendre des liaisons avec les Ennemis des deux Cou-

ronnes, qui les engageassent dans la suite à le proteger contre l'Espagne, & qui le fissent comprendre dans un Traité de Paix génerale pour la sûreté & la garantie de son Etat, comme il est à present.

M. le Duc de Savoye sembloit avoir des raisons puissantes de demeurer attaché aux intérêts des deux Couronnes, par le mariage des deux Princesses ses filles. Mais un Prince d'un caractere dont je l'ai représenté, ne le change pas facilement.

Il chercha donc des avantages nouveaux dans le parti contraire, & prit des liaisons secrettes avec les Ennemis des deux Couronnes.

A la tête des Armées de France & d'Espagne, il étoit en correspondance avec M. le Prince Eugene qui comandoit celle de l'Empereur.

Le Roi fut long-tems certain de sa trahison, avant que de faire éclater son ressentiment : & ce ne fut qu'alors que l'on eut de justes craintes des effets de cette trahison, que sa Majesté ordonna à M. le Duc de Vandôme de faire arrêter les troupes

de ce Prince, dont une partie étoit jointe à l'Armée des deux Couronnes, & de lui déclarer la Guerre.

Du récit ſuccint que je viens de faire des motifs particuliers des Puiſſances qui ſe ſont liguées contre les deux Couronnes, je paſſerai au ſujet de la matiere que je traite, qui eſt celle de la Guerre défenſive, & ferai voir quelles ont été les principales fautes contre les régles de cette eſpéce de Guerre, qui ne doit jamais être choiſie par un Prince par préférence à l'offenſive.

C'eſt un principe certain de politique & de guerre, qu'une Puiſſance doit toujours faire tous ſes efforts par la négociation & par les armes, pour déſunir ceux qui ſe veulent liguer contr'elle, ou pour empêcher que les forces des Princes ligués ſe puiſſent unir pour agir de concert. Examinons à préſent ſi la conduite des deux Couronnes a été reglée ſur ce principe.

Quoique l'Empereur ſoit la ſeule véritable partie dans la conjoncture préſente, il eſt pourtant certain que par ſes ſeules forces il ne pouvoit

agir contre les deux Couronnes, que du côté du haut Rhin & de l'Italie.

Tant que les Hollandois n'auroient pas voulu la Guerre, ce Prince ne pouvoit pas faire agir ses Armées du côté du bas Rhin, pour s'approcher des Pays-Bas Catholiques, & pourvû que de gré ou de force nous eussions empêché les Vénitiens de laisser le débouché du Tirol libre à l'Armée de l'Empereur, il est certain qu'elle ne seroit pas entrée en Italie, & n'auroit pû porter la Guerre dans le Milanès. Les Hollandois ne prenant donc point de liaison avec l'Empereur contre les deux Couronnes, il est certain qu'elles évitoient la Guerre dans les Pays-Bas, & dans le continent de l'Espagne, où il auroit été impossible à l'Empereur de porter des Troupes, & de faire agir avec efficace les Partisans secrets de sa Maison.

Il falloit donc aussi-tôt après l'acceptation du Testament, donner des sûretés aux Hollandois pour leur Commerce, telles qu'elles leur parussent raisonnables, & engager

la Couronne d'Espagne à leur céder en proprieté quelques Places, qui leur servissent de barriere pour la conservation de leurs Etats, & qui leur ôtassent l'idée de crainte qu'on leur donnoit de la nouvelle grandeur de la Maison de France.

Je n'entre point en politique dans les moyens de procurer toutes ces sûretés aux Hollandois; cela n'est pas de mon sujet. Il me paroît pourtant que ce Traité, qu'il ne falloit pas hésiter de faire avantageusement pour cette République, produisoit infailliblement deux bons effets pour les deux Couronnes.

Le premier, que les Hollandois désinteressés dans cette affaire, n'auroient pas pris d'engagemens avec l'Empereur pour un interêt qui ne regardoit que sa Maison.

Le second, que ces mêmes Hollandois, rassurés pour leur propre Etat & leur commerce, auroient avec plaisir concouru avec nous à la ruine de celui des Anglois, & cela avec d'autant plus de certitude, que la mort prochaine du Roi d'Angleterre Guillaume, que l'on voyoit

comme sûre, & qui arriva presque dans ce tems-là, auroit vrai-semblablement désuni ces deux Puissances maritimes, dont les jalousies pour le commerce & la puissance de la mer, seront éternelles.

Loin de prendre toutes ces mesures avec les Hollandois, il leur parut avec de la vrai-semblance, que nous en prenions contr'eux. Voici quelle fut la conduite des deux Couronnes à leur égard.

Par un article du Traité de Riswick, les Hollandois, sous le nom d'une Barriere pour la tranquillité de leur propre Etats, étoient en possession de la garde des Places Espagnoles les plus voisines des frontieres de la France. Ils avoient vingt-deux ou vingt-trois Bataillons dans ces Places & quelque Cavalerie. On leur manda au nom du Roi Philippe V. de retirer leurs Troupes de ces Places, comme ne craignant plus qu'elles fussent trop facilement conquises par les Armes de France. Ainsi on leur ôtoit cette Barriere, stipulée par le Traité de Riswick pour leur sûreté, sans leur en offrir une

une plus voisine de leur Etat, pour leur ôter tout prétexte de crainte.

Il me paroît qu'il auroit été d'une politique circonspecte, de s'assurer de ces Troupes après leur sortie des Places Espagnoles, au moins jusqu'à ce que par un Traité avec les Hollandois, on eût pû être sûr de les avoir rassurés pour leur Etat & leur commerce.

Les deux Electeurs de la Maison de Baviere & le Duc de Volfembutel étoient dans les intérêts des deux Couronnes. On les fit armer, & on introduisit dans toutes les Places de l'Electeur de Cologne, des Troupes sous le nom de Troupes du Cercle de Bourgogne, qui depuis longtems ne fournissoit plus de contingent à l'Empire.

Cette nouvelle démarche, avant que d'avoir pris aucune mesure avec les Hollandois, ne leur fit que trop sentir que nous les entourions du côté du Rhin, comme ils l'étoient du côté du Brabant & de la Meuse, ce qui les engagea à se lier abolument avec l'Empereur & les Anglois.

A l'égard de la conduite des deux Couronnes envers les Anglois, je n'y ferai pas la même attention que celle que je viens de faire. Cette nation eſt ennemie de la France par une inclination naturelle, & par ſes anciennes & chimériques prétentions.

Dans cette conjoncture il ne paroiſſoit pas ſi indiſpenſablement néceſſaire de prendre des meſures avec les Anglois. Il auroit pû ſuffire de traiter avec les Hollandois, même à leur excluſion, quoique le Roi Guillaume tint ces deux Puiſſances étroitement unies.

Pourvû que les Hollandois fuſſent déſintéreſſés dans cette affaire, il n'y avoit rien à craindre des Anglois. Quelque Traité qu'ils euſſent pû faire avec l'Empereur, ils ne pouvoient ſans les Ports des Hollandois & ſans leur conſentement, débarquer des Troupes de ce côté du continent, pour aider l'Empereur à faire la conquête des Pays-Bas Eſpagnols.

Ils ne pouvoient non plus malgré la France & la Hollande, tenir la

Mer contre nous, ni porter des Troupes en Eſpagne en aſſez grand nombre, pour mettre le parti Autrichien en état d'éclater. Ils ne pouvoient faire paſſer des Flottes dans la Méditerranée, pour agir contre les Etats de la Monarchie d'Eſpagne en Italie, pour les intérêts de l'Empereur, parce qu'ils n'auroient eu aucun Port ſur la côte de l'Europe.

Ainſi il ſuffiſoit aux deux Couronnes d'être ſûres que les Hollandois ſeroient tranquilles, parce qu'ils auroient eu ſujet de l'être, pour n'avoir rien à craindre de l'Angleterre, malgré ſes mauvaiſes intentions, ſon chagrin ſur l'affaire du Traité de partage, & ſes craintes pour ſon commerce.

Toutes les fautes que je viens de remarquer, ont été faites par les deux Couronnes avant l'union des forces des Puiſſances liguées, & leurs actions pour l'offenſive.

Ces fautes furent faites contre les régles d'une politique prévoyante, qui va à empêcher une Ligue trop puiſſante de commencer à entrer en action par l'offenſive.

Il restoit encore un moyen sûr pour se parer des effets de cette Guerre offensive qu'on se préparoit à leur faire, en ne se réduisant pas d'abord soi-même à la défensive, & en agissant offensivement, & avec vivacité, contre les Puissances, qu'on auroit vûes se préparer les premieres à la Guerre, & lever des Troupes.

Je passe donc à présent aux fautes qui furent faites en Italie, à l'ouverture de la Guerre, contre les maximes qui sont le sujet de mes réflexions.

L'Empereur prétendoit avoir deux droits sur les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie : le premier étoit son droit général sur la succession entiére d'Espagne, comme Prince de la Maison d'Autriche : le second, son droit comme Empereur de pouvoir investir le Duché de Milan comme Fief de l'Empire.

Il falloit donc pour empêcher ce Prince de faire valoir ses droits, empêcher que son Armée n'entrât en Italie. Il en assembloit une sous le commandement de M. le Prince

Eugene. On ne voulut pas dans ce tems, que ce Général fût troublé par M. l'Electeur de Baviere, qui étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & qui avoit déja un corps considérable de Troupes, & l'on voulut que cet Electeur laissât paisiblement assembler l'Armée de l'Empereur dans le Tirol.

Pour que cette Armée pût porter la guerre dans le Milanès, il falloit qu'après avoir débouché des montagnes dans le Trentin, elle traversât une grande partie de l'Etat de la République de Venise.

Les deux Couronnes se contenterent d'un Traité de neutralité avec cette République, qui ne vouloit pas s'opposer à aucune des deux Puissances; mais les effets de cette neutralité n'étoient qu'apparens pour les deux Couronnes, & les assistances réelles étoient pour l'Empereur, avec qui les Vénitiens, par rapport aux intérêts commun contre les Turcs, garderont toujours de grandes mesures.

L'on voulut donc que M. le Maréchal de Catinat, qui commandoit

l'Armée des deux Couronnes, la fit vivre ſur un petit coin de l'Etat de Veniſe, en payant juſqu'au bois & à la paille, pendant que ces mêmes Vénitiens, ſeulement pour la forme, ſe contentoient des billets des Commiſſaires de l'Empereur pour ce que ſes Troupes prenoient dans leur Etat, au lieu qu'ils vouloient de l'argent comptant des deux Couronnes; & notre Général vit entrer l'Armée de l'Empereur dans les plaines de Véronne ſans s'y oppoſer, & lui laiſſa commencer les premieres hoſtilités.

Il eſt certain que ſi dans cette conjoncture eſſentielle pour prévenir la Guerre d'Italie, les deux Rois avoient de gré ou de force obtenu Véronne de la République, ou au moins des lieux ſûrs pour placer les Magaſins ſur l'Adige, & au-delà de cette riviére, & que l'Armée portée au-delà de l'Adige, ſe fût oppoſée à celle de l'Empereur au débouché des Montagnes du Tirol, il auroit été impoſſible à l'Empereur de faire entrer ſon Armée en Italie.

On négligea cette précaution, &

celle de s'assurer des communications avec M. l'Electeur de Baviere & M. le Duc de Volfembutel ; ce qui auroit été facile pendant que nous étions les maîtres des Places du bas-Rhin de l'Electorat de Cologne, & que nous le pouvions faire sur le haut-Rhin par Huningue & Strasbourg. De sorte que M. l'Electeur de Brandebourg & la Maison d'Hanover accablérent M. le Duc de Volfembutel, qui avoit levé à nos dépens un corps de plus de douze mille hommes, lesquels même pour la plus grande partie passérent au service des Alliés ; après quoi ces deux Princes s'approchérent vers le bas-Rhin, où l'on fit encore la faute de ne point assez soutenir les Places de l'Electorat de Cologne.

On laissa aussi M. l'Electeur de Baviere dans l'inaction, pendant que l'Empereur par son crédit à la Diéte & dans l'Empire, travailloit paisiblement à la ruine de ce Prince. Après avoir fait paroître notre Armée aux portes de Nimégue, on s'en éloigna sans raison ; on perdit Kaizervert, & les autres Places de

l'Electorat de Cologne, & ensuite la Gueldre, les Places Espagnoles de la Meuse, Limbourg & Liége.

Je ne parle ici de ces pertes que parce qu'elles ont été les suites indispensables de nos fautes, faites contre les régles à observer, quand on veut par choix soutenir une Guerre défensive. Tous les autres malheurs qui ont suivi ceux-ci, & qui ont plus de rapport à la disposition particuliére, qu'à la générale, trouveront leur place dans mes réflexions sur les différentes opérations de la Guerre.

Je passerai à présent à la troisiéme espéce de Guerre, qui est celle qui se fait entre Puissances égales.

Je dis qu'elle réside entiérement dans la capacité du Général qui en est chargé, & dans la supériorité de son génie sur celui du Général qui lui est opposé, afin de se pocurer les occasions de changer la constitution de cette Guerre, & d'en faire dans la suite une offensive. Pour prouver la vérité de cette maxime, je rapporterai ici quelques exemples de faits arrivés de mon tems, mê-

me entre des Généraux habiles, qui ont changé la constitution d'une Guerre sans action décisive.

En l'année 1673. le Maréchal de Turenne étoit sur le Tauber avec l'Armée du Roi, pour empêcher que M. de Montecuculli avec l'Armée de l'Empereur ne pût s'approcher du bas-Rhin, & se joindre aux Espagnols & aux Hollandois.

L'Armée du Roi tiroit son pain de Wirtzbourg par un Traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui portoit que ce Prince laisseroit cuire librement le pain dans sa Ville, & ne souffriroit pas que M. de Montecuculli y fit entrer des Troupes pour troubler nos Convois. Sur la foi de ce Traité le Maréchal de Turenne négligea d'envoyer des escortes assez fortes, pour recevoir nos Caissons à la sortie de la Ville, & les conduire sûrement à l'Armée.

M. de Montecuculli, qui n'osoit s'avancer vers le bas-Rhin, tant que M. de Turenne seroit au milieu de la Franconie, agit si efficacement auprès de M. de Wirtzbourg, que ce Prince manquant à son Traité

avec M. de Turenne, laissa passer des Troupes de l'Empereur au travers de sa Ville, immédiatement après la sortie de nos Caissons, dont la foible escorte fut battue, & le convoi de pain enlevé.

L'Armée du Roi se trouvant donc tout-à-coup sans pain & sans farines, plus proches que celles qui étoient dans Philisbourg, M. de Turenne fut contraint de la ramener sur le champ à portée de tirer son pain de cette Place; & M. de Montecuculli débarassé de M. de Turenne, sans crainte qu'il pût se maintenir dans le fond de la Franconie, ni le suivre de près faute de subsistance, marcha au bas-Rhin, & fit faire le Siége de Bonn à M. le Prince d'Orange.

Cet événement seul qui changea la constitution de la Guerre en Allemagne, obligea dans la suite le Roi d'abandonner les Places de Hollande, & donna le moyen à l'Armée de l'Empereur de prendre ses quartiers d'Hyver entre le Rhin & la Meuse, & de se joindre la Campagne suivante de 1674. aux

Armées d'Eſpagne & de Hollande, qui, par ce renfort conſidérable, crurent avoir changé la conſtitution de la Guerre, & être en état de la faire offenſive de leur part contre la France.

En effet, quoiqu'au commencement de l'année 1674. le Roi ſe fût rendu maître de la Franche-Comté, la Guerre en Flandres auroit été défenſive de notre part, par la jonction des Troupes de l'Empereur à celles des Eſpagnols & des Hollandois, ſi M. le Prince n'avoit fait changer la nature de cette Guerre, en battant l'Armée ennemie à Seneff.

Le bon ſuccès de cet événement fut abſolument dû à la préſomption des Ennemis, qui crurent par leur ſupériorité pouvoir impunément prêter le flanc à l'Armée de M. le Prince, en décampant de Seneff, & à la capacité de M. le Prince, qui ſçut ſe mettre en diſpoſition de profiter de la témérité de ce mouvement.

Au commencement de cette même année, M. de Turenne avoit

battu un Corps de Troupes à Sintzheim. * Dans la ſuite il avoit donné la Bataille d'Einsheim, * dont le ſuccès quoiqu'il n'eût pas été tout-à-fait déciſif, n'avoit pas laiſſé d'être avantageux.

Cependant malgré ces avantages, la Guerre d'Allemagne, qui pendant le cours de cette Campagne avoit toujours été de l'eſpéce de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, alloit devenir entiérement défenſive de notre part, par la jonction aux Ennemis d'un grand nombre de Troupes, qui leur étoient venues de l'Allemagne, & par la néceſſité où s'étoit trouvé M. le Maréchal de Turenne, de leur abandonner tout le plat Pays d'Alſace, & de ſe retirer dans la Lorraine Allemande, ſi ce grand Général, après avoir pendant quelque tems laiſſé rétablir ſon Armée dans de bons quartiers, & avoir donné le tems d'arriver au ſecours qui lui fut envoyé de Flandres, après la fin de la Campagne en ce Pays-là, ne s'étoit, par une marche qu'il

ſçut cacher aux Ennemis, porté dans les premiers jours de Janvier de l'année 1675. au milieu des quartiers d'Hyver que l'Armée ennemie avoit pris dans la haute-Alſace. Il en enleva pluſieurs, battit ceux qui s'étoient raſſemblés auprès de Mulhauſen & de Colmar ; & par ces heureux événemens, força l'Armée ennemie encore fort ſupérieure à la ſienne, à repaſſer le Rhin pour ſe mettre en ſûreté dans des quartiers d'Hyver fort éloignés de nous.

En l'année 1675. la Guerre en Allemagne avoit commencé par l'offenſive de notre part. * Au-moins nos mouvemens répondoient-ils à cette eſpéce de Guerre. * La mort ſeule de M. de Turenne alloit faire changer l'offenſive en défenſive, ſi M. de Montecuculli avoit pû battre l'Armée du Roi à Altenheim ; mais cette journée n'ayant rien décidé, & l'Armée du Roi ayant repaſſé paiſiblement le Rhin, pendant que Monſieur de Montecuculli étoit allé repaſſer ce Fleuve ſur le Pont de Straſ-

bourg, M. le Maréchal de Duras, qui étoit venu prendre le commandement de l'Armée, la porta avec diligence à la hauteur de Schleſtat, où il campa la droite à cette Ville, & la gauche, à la Montagne au Bourg de Chaſtenai, pour prévenir M. de Montecuculli qui y marchoit, après avoir paſſé à Strasbourg. De ſorte que M. le Prince étant arrivé de Flandres, & s'étant maintenu dans ce poſte, la Guerre pour le reſte de la Campagne, reprit la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, & même avec tant d'égalité, que M. de Montecuculli ayant formé le ſiége de Haguenau, fut obligé de le lever, parce que M. le Prince marcha à lui pour le combattre.

Pendant cette année & les autres ſuivantes juſqu'à la paix de Nimégue, la Guerre commençoit toujours en Flandres par l'offenſive, & la priſe de quelques-unes des Places des Eſpagnols; après quoi elle ſe tournoit en Guerre entre Puiſſances égales. On ne s'appliquoit qu'à conſerver ce que l'on

avoit acquis, & l'on ne se commettoit à aucun événement capable de faire changer la constitution de la Guerre, de l'espéce dont elle avoit été projettée, sans se laisser réduire à la défensive ; ce qui est capital à éviter.

Dans cette même année 1675. le mépris que M. le Maréchal de Créqui eut pour une Armée composée des Troupes de la Maison d'Hanover, & de celles de quelques autres Princes, le fit battre à Conzarbrick, & causa ensuite la perte de Tréves.

Les Ennemis n'avoient pas projetté de faire contre la France de ce côté-là une Guerre offensive, qui eût des succès considérables, quoiqu'ils fussent supérieures en nombre de Troupes. Ils ne songeoient qu'à éloigner M. le Maréchal de Créqui de Tréves, & se seroient crûs bien-heureux d'en pouvoir former le Siége, sans crainte d'y être troublés.

M. le Maréchal de Créqui se négligea sur les atentions raisonnables à prendre, lorsqu'on se trou-

ve près d'une Armée ennemie supérieure. Il crut que la bonté de ses Troupes suppléroit à leur nombre; il fut battu, & par sa faute changea la constitution de cette Guerre, qui étoit & devoit être de la troisiéme espéce, & la rendit toute offensive de la part des Ennemis, qui ne s'en prévalurent pourtant, que pour reprendre Tréves, où M. le Maréchal de Créqui s'étoit jetté après la perte de la Bataille.

Ce fut cet événement, qui en l'année 1677. donna occasion à M. le Duc de Lorraine de former le projet de sa Campagne, come je le dirai dans la suite.

En l'année 1676. les Ennemis fort supérieurs en Allemagne, commencerent la Campagne par l'offensive, & chercherent les moyens de faire abandonner l'Alsace à M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi.

Ce Général en se plaçant à Saint Jean des Choux près de Saverne, se procura la facilité d'être joint par un secours que le Roi lui envoyoit de Flandres, après la prise de Condé & de

de Bouchain. Il auroit même pû dans la suite empêcher M. le Duc de Lorraine, qui commandoit l'Armée de l'Empereur, de prendre Philisbourg dont il formma le Siége, après avoir inutilement tenté de combattre M. de Luxembourg avant la jonction du secours qui lui venoit de Flandres. M. de Luxembourg même auroit pû prendre Strasbourg pendant que M. de Lorraine étoit attaché à Philisbourg, on auroit pû le forcer d'abandonner son Siége pour venir au secours de Strasbourg.

Mais la politique du Cabinet l'emporta sur tous les moyens, que ce Général proposa pour éviter la perte de Philisbourg; de sorte que dans cette année la guerre d'Allemagne n'y fut point maintenue, dans cette troisiéme espéce dont je parle à présent, & fut offensive de la part de nos Ennemis: en quoi M. du Luxembourg ne peut être blâmé, puisqu'il fut continuellement gêné par les ordres de la Cour différens de ses vûes.

La prise de Tréve en 1675. & celle de Philisbourg en 1676. firent

concevoir à M. le Duc de Lorraine le projet d'une forte offensive contre la France.

Il projetta donc de se servir de Tréves & de Luxembourg, pour rentrer dans ses Etats par le côté de la Saare ou de la Meuse. Il vouloit se servir de Philisbourg & de Lauterbourg, pour entrer dans la Haute-Alsace. Il avoit destiné pour cela un Corps de Troupes sous le commandement de M. le Duc de Saxe-Eisenac, & il comptoit que le pont de Strasbourg lui seroit livré par la Régence de cette Ville Impériale, quand il en auroit besoin.

A tous ces grands moyens pour faciliter le projet d'une Guerre offensive, se joignit celui d'une puissante Armée. M. le Duc de Lorraine assembla donc son Armée principale auprès de Tréves, & fit passer presque en même tems le Rhin au Corps avec lequel M. d'Eisenac devoit entrer en Alsace.

M. le Maréchal de Créqui, qui commandoit l'Armée du Roi en Allemagne, devenu plus circonspect par son malheur de Conzarbrick, se

trouva opposé à M. le Duc de Lorraine, & ce fut M. de Montclar, qui fut destiné pour s'opposer en Alsace à M. d'Eisenac.

On doit croire que M. le Duc de Lorraine espéroit une révolution en sa faveur des Lorrains ses Sujets, lorsqu'ils verroient leur Prince si près de la Frontiére à la tête d'une puissante Armée ; mais cela n'arriva pas, soit parce que l'on fut fort attentif à prévenir un soulevement, soit que ces Peuples attendissent que leur Prince eû au moins campé sur ses terres, pour lui faire paroître leur affection.

M. le Duc de Lorraine ayant passé la Saare avec toute son Armée, vint camper jusqu'auprès de Metz ; mais M. le Maréchal de Créqui sçut lui rendre ses subsistances si difficiles par l'usage qu'il fit de Thionville, le serra tellement dans ses fourages, par celui que de petits Partis faisoient des avantages du Pays couvert de bois, & se campa toujours si avantageusement près de M. de Lorraine, que ce Prince après avoir inutilement tenté le côté de la Saa-

re, fut forcé d'abandonner cette premiere partie de ſon projet, pour aller tâcher à entrer en France par le côté de la Meuſe. Il y marcha juſques vis-à-vis de Mouſon, toujours ſi ſagement côtoyé par M. le Maréchal de Créqui, qu'il ne lui fut jamais poſſible d'entreprendre ni ſur notre Frontiére, ni ſur l'Armée.

La Campagne s'écoula preſque toute entiére dans ces mouvemens, qui ne produiſirent à nos Ennemis qu'une grande perte d'hommes; & un grand dépériſſement des chevaux de leur Cavalerie, & de leurs équipages.

L'Armée ennemie dans cet état ſongea à marcher en Alſace pour y finir la Campagne: mais comme elle avoit un chemin beaucoup plus long à faire pour rentrer dans cette Province, que celui qu'il falloit à celle du Roi, celle-ci y arriva plutôt que celle de M. le Duc de Lorraine, qui eut le chagrin en y entrant, d'apprendre que le Corps de Troupes de M. d'Eiſenac s'étant tenu un peu trop de tems ſur la Kintze, avoit été obligé pour éviter ſa

perte entiére, de se sauver dans une Isle du Rhin par le Fort de Kell, d'où cette Armée n'étoit sortie que par un Passeport, que M. le Maréchal de Créqui lui donna pour se retirer en Allemagne par Philisbourg.

Par tout le récit que je viens de faire, l'on voit que cette Campagne a commencé par l'offensive de la part de nos Ennemis, & que la capacité & la bonne conduite de M. le Maréchal de Crequi ont bien promptement fait changer cette offensive en Guerre entre Puissances égales ; & qu'enfin l'attention continuelle du Maréchal à se procurer la supériorité sur son Ennemi, la lui acquit si pleinement à la fin de cette Campagne, que M. le Duc de Lorraine par le mauvais état de son Armée ayant été obligé de la séparer avant que celle du Roi le fût, notre Général, qui fort secretement s'étoit préparé au Siége de Fribourg, eut le tems de prendre cette Place, avant que M. de Lorraine pût seulement rassembler une partie de sa Cavalerie, pour marcher au secours de cette Ville.

Au commencement de 1678. la Guerre de Flandres avoit à son ordinaire commencé par des Siéges d'avant saison.

Après la prise de Gand & d'Ypres le Roi avoit laissé à M. le Maréchal de Luxembourg le commandement de son Armée, avec ordre d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne fit lever le blocus de Mons, dont M. de Montal étoit chargé, & d'observer seulement l'Armée ennemie sans se commettre; ce que ce Général exécuta jusqu'à ce que M. le Prince d'Orange de concert avec les Espagnols chagrins de ce que la paix venoit d'être signée à Nimégue entre la France & la Hollande, vint attaquer l'Armée du Roi, qui étoit campée sur la bruyer de Casteau, voulant bien ignorer que cette paix fût signée.

Le ruisseau de Saint Denys séparoit les deux Armées; ainsi il étoit impossible qu'elles en vinssent à une action décisive. Cependant ce Prince fit attaquer les Troupes du Roi par l'Abbaye de Saint Denys, & par Casteau.

Le combat fut ſanglant & ſi long que M. le Prince d'Orange voyant que cette action entrepriſe ſans apparence d'y réuſſir, & ſeulement pour plaire aux Eſpagnols, ne pouvoit troubler une Paix ſignée, ſe détermina ſur le minuit d'envoyer dire à M. de Luxembourg, qu'il venoit de recevoir l'avis de la ſignature de la Paix.

*Je ne rapporte ici ce fait, dont le détail trouvera ſa place ailleurs, que pour faire voir en quel danger un Prince ſe met, quand il confie le commandement de ſon Armée à un Général ſuſceptible de ſes intérêts particuliers par préférence à ceux de ſon Maître. Mon deſſein eſt de faire connoître, que lorſque l'on veut ſe procurer un évenement qui change la conſtitution d'une Guerre, il faut que ce ſoit avec aſſez de prudence & de capacité, pour pouvoir s'aſſurer de réuſſir dans ce projet; ſans cela la condition du Général, qui n'a pas eu un ſuccès heureux, devient beaucoup plus mauvaiſe & difficile dans la ſuite de la Guerre, tant par la perte qu'il a faite dans

cette action trop peu judicieusement entreprise, que par la superiorité entiére qu'il donne au Général, qui lui est opposé, & qui a connu qu'il agit avec imprudence dans les occasions, qui peuvent porter à une décision. *

Au commencement de 1689. le Roi se trouvoit le Maître du cours du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Rhimberg, à la réserve de Coblentz & de Cologne.

M. le Maréchal de Duras commandoit en Allemagne, & M. le Maréchal d'Humieres en Flandres. M. le Duc de Lorraine étoit opposé à M. de Duras, & M. de Waldec à M. d'Humieres.

Les Troupes des Ennemis étoient fort supérieures à celles du Roi en qualité de Troupes, parce que presque toute notre Cavalerie étoit nouvelle. Ainsi le Roi résolut de se tenir pour cette Campagne sur la défensive par tout, afin de donner le tems aux nouvelles Levées de se former, & de s'accoutumer à être ensemble.

Le Roi n'avoit point de Corps d'Armée

d'Armée de ses Troupes dans l'Electorat de Cologne, où il n'y avoit que celles qui avoient été levées par le Cardinal de Furstemberg, qui furent aisément dissipées, tant par les Lettres évocatoires de l'Empereur, que par leur mauvaise disposition.

Nous avions seulement une bonne garnison dans Bonn, où M. d'Asfeld commandoit. M. l'Electeur de Brandebourg qui avoit dissipé les Troupes de M. le Cardinal de Furstemberg, qui étoient dans la Westphalie & dans l'Electorat de Cologne de l'autre côté du Rhin, forma une puissante Armée, tant de ses Troupes, que de celles des Princes de la basse-Allemagne, & assembla tout ce qui lui étoit nécessaire pour un grand Siége, qui ne pouvoit être que celui de Bonn, qu'on se contenta de pourvoir d'une bonne garnison avec trop peu de munitions de guerre & de bouche.

Voilà quel étoit de la part du Roi le projet de défensive pour cette Campagne. Dans les régles d'une Guerre défensive judicieusement

exécutée par le Général qui en est chargé, il sembloit que le Rhin étoit une assez bonne barriere, pour empêcher M. de Lorraine de passer ce fleuve devant notre Armée commandée par M. de Duras, & l'empêcher de faire le Siége de Mayence, seule entreprise raisonnable à former par M. de Lorraine, pour pouvoir porter la Guerre en deçà du Rhin, & faire subsister l'Armée de l'Empereur.

Cependant M. de Duras éloigna trop son Armée, pour pouvoir empêcher M. de Lorraine de passer le Rhin sans opposition, & lui laissa paisiblement former le Siége de Mayence, Place plutôt mauvaise que bonne, que le Marquis d'Uxelles qui y commandoit, ne laissa pas de défendre avec beaucoup de capacité, jusqu'à ce qu'il fut forcé de la rendre manque de munition de Guerre.

Après cette expédition, M. de Lorraine avec une grande partie de son Infanterie descendit le Rhin, & vint aider M. de Brandebourg à prendre Bonn. Ainsi cette Campa-

gne d'une défenſive mal exécutée, coûta au Roi tout le Rhin, depuis Philisbourg juſqu'à Rhimberg, & établit la Guerre dans le Palatinat.

L'on me dira peut-être, pour excuſer M. de Duras, que l'Armée de l'Empereur étoit compoſée d'un puiſſant Corps de Cavalerie vieille & fort aguerrie, puiſqu'elle venoit pour la plupart de Hongrie, & que preſque toute la Cavalerie du Roi étoit nouvelle, qu'ainſi il n'eût pas été prudent à M. de Duras de la commettre contre cette bonne Cavalerie.

Cela eſt vrai, & je ne blâmerois pas M. de Duras, ſi M. de Lorraine n'avoit pas eu le Rhin à paſſer pour s'attacher à Mayence, qui eſt en deçà de ce fleuve.

Mais ce n'eſt pas la ſupériorité en Cavalerie, qui met un Général en état de faire un pont ſur une riviere comme le Rhin, & qui facilite le débouché d'une Armée.

Ainſi ſi M. de Duras, qui n'avoit aucune autre entrepriſe à craindre que celle du Siége de Mayence, s'étoit placé plus près du Rhin

qu'il ne fit, n'eſt-il pas aiſé de penſer qu'il auroit pû facilement forcer M. de Lorraine à aller paſſer le Rhin à Coblentz, s'il s'étoit fait un capital de paſſer ce fleuve; auquel cas la Guerre n'auroit pû être portée dès cette année juſqu'aux portes de Landau, ni être ſoutenue par M. de Lorraine ſans Mayence, parce qu'il auroit toujours été loin de ſes Vivres.

M. le Maréchal d'Humieres ne ſe conduiſit pas mieux en Flandres, où il reçut aſſez mal à propos un échec à Walcourt,

De maniere qu'après la perte de Mayence, le Roi donna à M. le Maréchal de Lorges le commandement de ſon Armée d'Allemagne, & au commencement de l'année 1690. celui de l'Armée de Flandres à M. de Luxembourg.

Dans cette année 1690. M. le Maréchal de Luxembourg fit bien voir, qu'un habile Général peut trouver les moyens de changer la conſtitution d'une Guerre.

Celle qu'on s'étoit propoſé de faire cette Campagne en Flandres

étoit de la troisiéme espéce d'entre Puissances égales, dans laquelle les Généraux doivent s'appliquer à se procurer des avantages qui changent la nature de cette Guerre. Ce fut à quoi M. de Luxembourg pensa avec application.

M. de Waldeck lui étoit supérieur, parce que la Cour vouloit que M. de Bouflers avec un Corps de Troupes veillât avec attention aux entreprises de nos Ennemis contre les Places de la basse Meuse. Ainsi quoique M. de Bouflers fût aux ordres de M. de Luxembourg, ce Général ne pouvoit pourtant se servir du Corps que commandoit M. de Bouflers, qu'autant qu'il ne perdroit pas de vûe la protection des Places de la basse Meuse.

M. de Waldeck après plusieurs mouvemens au-delà de la Sambre, dans lesquels M. de Luxembourg l'observoit toujours de près en-deçà de cette riviere, vint enfin se camper à Fleurus.

Ce fut ce tems que M. de Luxembourg, toujours attentif à se procurer un avantage qui changeât la con-

ſtitution de la Guerre, ſçût ſi bien prendre, qu'il parvint à ce qu'il ſouhaitoit. Il ſe plaça pour cela vis-à-vis de l'Armée de M. de Waldeck, en un lieu où la Sambre avoit des gués pour la Cavalerie, & fit faire aux Troupes de M. de Bouflers une marche aſſez vive, pour en être joint avant que M. de Waldeck ſçût qu'elles euſſent marché.

Pour couvrir mieux à l'Ennemi la jonction de ce Corps, la veille de la Bataille il fit paſſer un Corps de Cavalerie au-delà de la Sambre, pour amuſer M. de Waldeck par un petit combat, & lui cacher le paſſage de toute ſon armée; après quoi il le combattit avec un ſuccès ſi heureux, que la ſupériorité de l'Armée du Roi ſe trouva établie pour tout le reſte de la Campagne, ſur celle de ſes Ennemis.

Exemple remarquable, qui prouve que dans une Guerre entre Puiſſances égales, un Général habile & d'un génie ſupérieur à celui de ſon Ennemi, peut ſans ſe commettre au caprice de la fortune, & par ſa capacité ſeule, trouver les moyens de

changer la constitution embarrassante de cette Guerre offensive de sa part.

Dans cette même année 1690. je trouve en Piémont un exemple tout contraire à celui que je viens de rapporter, puisque je ferai voir que la Guerre qui commença cette année contre M. le Duc de Savoye, devoit d'abord être offensive de notre part : que cependant dès son commencement elle se tourna en Guerre entre Puissances égales ; que l'événement de la Bataille de Staffarde lui fit reprendre sa premiere nature, qui devoit être celle de l'offensive ; qu'ensuite sans aucune raison elle revint à se faire entre Puissances égales ; & qu'enfin la Campagne se termina par l'offensive de notre part. Ainsi l'on voit que la Guerre en Piémont y a changé quatre fois d'espéce. Voici comment la Guerre a été conduite dans ce pays-là dans l'année 1690.

J'ai dit ailleurs que dans le tems que M. de Savoye paroissoit agir de concert avec les Généraux de l'Armée du Roi dans la Guerre contre les Barbets, ce Prince prenoit des

mesures avec les Ennemis du Roi ; & que ce fut lui qui déclara le premier la Guerre.

Cependant il n'étoit pas prêt à la soutenir ; ses Troupes n'étoient pas ensemble ; les Espagnols n'osoient quitter le Milanès pour entrer en Piémont, en laissant Cazal derriere eux, & les Allemans n'y pouvoient arriver de trois mois.

Presque toute l'Infanterie, dont le Roi voulut composer son Armée de Piémont, avoit passé les Alpes ; une partie de la Cavalerie avoit aussi passé les monts ; le reste avec les équipages d'Artillerie & de Vivres étoit à portée de passer.

Dans cette situation, il est certain que si ce qui étoit déja passé au-delà des Alpes, s'étoit campé près de Turin, rien ne pouvoit empêcher que le reste ne joignit ; & il auroit été impossible à M. de Savoye de se faire joindre près de sa Capitale pour sa conservation, par les Troupes séparées qui étoient en Savoye, dans le Comté de Nice, & dans les autres extremités de ses Etats.

Par ce récit il est aisé de compren-

dre que si M. de Catinat, dont une partie de l'Armée s'étoit assemblée à Veillane dans la Vallée de Suze, avoit marché sur la plaine de Millefleurs, & que l'autre partie qui étoit près de Pignerol l'y eût joint le même jour, il auroit été impossible à M. de Savoye, qui étoit alors dans Turin seulement avec deux Bataillons de ses Gardes, d'y être joint par le reste de ses Troupes séparées, comme je l'ai dit.

Ainsi l'on auroit pû commencer la Guerre en Piémont par le Siége de Turin, & même dès ce premier tems, forcer M. le Duc de Savoye d'accepter des conditions de Paix, telles que l'on auroit voulu les lui imposer.

Au lieu de prendre ce parti, M. de Catinat en sortant de la vallée de Suze avec la partie de son Armée qui y étoit, parut seulement une nuit sur la plaine de Millefleurs, & dès le lendemain vint près de Pignerol joindre le reste de son Armée qui y étoit.

Par ce mouvement en arriere, il donna à M. de Savoye le tems de

mettre ensemble son Infanterie séparée, & aux Troupes Espagnoles la facilité de sortir du Milanès, & de venir au-devant de l'orage qu'ils avoient cru destiné à fondre sur eux.

Ainsi cette premiere faute faite dans la maniere de s'assembler à l'ouverture d'une Guerre, en détermina absolument l'espéce. Elle devoit être offensive de notre part; elle se trouva de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales.

La Guerre continua ainsi pendant trois mois, & l'Armée du Roi se seroit vûe forcée à sortir de la plaine de Piémont, par l'arrivée des Troupes que la Ligue envoyoit à M. de Savoye, si par un événement heureux, M. de Catinat ne s'étoit pas conservé l'égalité des forces, même après la jonction des secours d'Allemagne.

Pour bien comprendre cette vérité, il suffira de dire que M. de Catinat étoit campé à Brillant, & M. de Savoye à Carignan, & qu'ainsi M. de Catinat ne pouvoit pas empêcher que les Allemands ne joignissent M. de Savoye. Il étoit même

impossible d'attaquer ce Prince dans le poste de Carignan, où il avoit retranché tout le front de son Camp.

Dans la nécessité où l'Armée du Roi se trouvoit de combattre & de vaincre, pour se conserver dans la suite de la Campagne au moins l'égalité avec l'Armée ennemie, après l'arrivée des secours qu'elle attendoit d'Allemagne, M. de Catinat résolut de faire marcher l'Armée du Roi à Salusses, qui est de l'autre côté du Pô, pour attirer M. de Savoye à sa suite. Cette marche ne pouvoit se faire qu'en prêtant le flanc à l'Ennemi.

On ne laissa pas de hazarder ce mouvement, afin de tenter M. de Savoye, & de l'engager à quitter son poste de Carignan. Ce qu'il fit, comptant qu'en marchant de front, dans le flanc de l'Armée du Roi, il la combattroit avec avantage à son passage du Pô, ou battroit son arriere-garde, ou tout au moins se camperoit avec avantage entre l'Armée du Roi & Pignerol, d'où l'on tiroit le pain.

Dès que l'avant-garde de l'Ar-

mée du Roi fut près de Saluſſes, M. de Catinat fit attaquer les hauteurs qui ſont autour de cette Ville, & qui étoient couvertes d'un grand nombre de Milices de ce Pays ; il fit même tirer quelques volées de canon contre Saluſſes, afin d'engager par ce bruit M. de Savoye à marcher pour tomber ſur notre arriere-garde.

Sur la fin du jour l'on ſçut que le Corps de Cavelerie, qui couvroit notre arriere-garde, étoit à vûe de l'Ennemi. On ſçut même par deux Déſerteurs que toute l'Armée Ennemie ſuivoit ; mais comme le jour étoit trop avancé pour pouvoir engager une affaire générale, M. de Catinat ſe ſervit du reſte du jour & de la nuit, pour faire revenir les Troupes qui avoient attaqué les hauteurs de Saluſſes, & mettre l'Armée en diſpoſition de combattre. Le lendemain à la pointe du jour, il apprit que l'Armée ennemie avoit paſſé la nuit dans la plaine de Staffarde. Il marcha à elle, la combattit, & remporta ſur elle une victoire complette.

Cet exemple fera connoître, qu'il

eſt bien dangéreux de précipiter le tems d'une action, quand avec un peu de patience on peut raiſonnablement s'aſſurer de faire changer avec avantage la conſtitution de la Guerre, dans laquelle on ſe trouve engagé.

J'ai remarqué ci-deſſus que M. de Catinat; par la faute qu'il avoit faite dans la maniere d'aſſembler ſon Armée, avoit à l'ouverture de cette Guerre perdu l'avantage de la faire offenſive, & qu'elle étoit devenue de l'eſpéce de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Auſſi par l'impatience que M. de Savoye eut de combattre avant l'arrivée de ſes ſecours d'Allemagne, parce qu'il crut le pouvoir faire avec quelque avantage, dans la perſuaſion que nous ne nous ſerions pas ſervi du tems de la nuit pour nous mettre en diſpoſition de combattre le lendemain, ce Prince perdit tout l'avantage d'avoir tourné cette Guerre de défenſive de ſa part, en Guerre entre Puiſſances égales dès ſon commencement, & celui de nous faire une Guerre offenſive après

l'arrivée de ses secours.

Les avantages de cette victoire furent même si grands, que M. de Catinat auroit pû en profiter pour l'offensive beaucoup plus qu'il ne fit. Mais au moins l'arrivée des secours d'Allemagne ne peut pas ôter à M. de Catinat la jouissance paisible de la plaine de Piémont au-delà du Pô, entre cette riviere & le Tanaro, où l'Armée du Roi subsista jusqu'à ce qu'elle jugea à propos de se retirer, pour finir cette Campagne par la prise de la Ville & du Château de Suze.

Je remarquerai ici que M. de Louvignies, qui commandoit les Troupes Espagnoles du Milanès qui avoient joint M. de Savoye, fit tout ce qui lui fut possible pour détourner ce Prince de combattre, par les mêmes raisons que j'ai dites; mais que M. de Savoye, faute d'expérience à la Guerre, ne voulut pas écouter ce sage Capitaine, & s'opiniâtra à combattre.

* Je passe à present aux réflexions à faire sur la quatriéme espéce de Guerre, que j'ai dit être celle dans

laquelle un Prince s'engage pour secourir son Allié.

J'ai dit que cette espéce de Guerre se faisoit de différentes manieres, & sous de différens prétextes ; ou en exécution d'un Traité précédemment fait ; ou en vertu d'un Traité qu'un Prince aura été forcé de faire par des motifs de jalousie ou d'intérêt, contre une Puissance ambitieuse ; ou par les secours que l'on fournit à son Allié, & dont l'espéce aura été stipulée par le Traité, soit en Troupes, en argent, ou en munitions de Guerre ou de bouche ; ou enfin par des diversions contre la Puissance qui attaque, ou contre les Alliés de l'agresseur.

Pour examiner quelles ont été les Guerres de secours que j'ai vûes faire de mon tems, quelles en ont été les raisons, & comment elles ont été terminées : je dirai que la premiere que j'ai vûe faire a été, lorsque le Roi envoya aux Hollandois un corps de Troupes auxiliaires, pour les servir contre l'Evêque de Munster, qui les inquiétoit du côté de l'Owerissel.

On ne vouloit pas donner le tems à la maiſon d'Autriche, ancienne ennemie de la France & des Hollandois, de prendre part à cette querelle. Ce fut là le motif du ſecours envoyé aux Hollandois nos Alliés, qui fit ſon effet en fort peu de tems, & obligea l'Evêque de Munſter à conclure promptement la Paix avec la Hollande.

Cette Guerre s'eſt donc faite en vertu des Traités d'Alliance précédens entre la France & la Hollande, & pour ôter promptement à l'Empereur l'occaſion d'y prendre part, ce qu'il auroit ſans doute voulu faire, afin d'avoir un prétexte ſpécieux d'approcher ſes Troupes des Pays-Bas Catholiques, ſans donner atteinte au Traité de Munſter.

Le ſecond envoi de Troupes auxiliaires que le Roi a fait a été lorſqu'il en prêta à M. l'Electeur de Mayence de Schonborn, pour réduire la Ville d'Erfort en Thuringe, qui eſt de l'Electorat de Mayence. La ſeule préſence de ces Troupes termina cette affaire à la ſatisfaction de cet Electeur. Ainſi cet envoi de Troupes

Troupes qui ne produisit pourtant point de Guerre, eut tout l'effet que ce Prince notre Allié en pouvoit desirer.

La troisiéme Guerre de secours qui suivit celle-ci, fut lorsque le Roi gratuitement, & à ses dépens, envoya un Corps de Troupes considérable jusqu'en Hongrie pour secourir l'Empereur Leopold puissamment attaqué par les Turcs.

Quoique le gain de la bataille de Saint Godard, qui força les Turcs à faire la Paix peu de jours après, fut dûe à la valeur des Troupes du Roi, l'Empereur ne laissa pas de payer de beaucoup d'ingratitude ce service rendu dans une conjoncture aussi décisive pour lui, & ne voulut avoir aucune attention, ni à la simple subsistance de nos Troupes, pendant qu'elles agissoient pour son service, ni même pendant leur retour en France.

Cet exemple justifie ce que j'ai dit, qu'il falloit qu'un Prince lorsqu'il secourt son Ami & son Allié, prît avec lui des mesures sûres, soit pour la conservation raisonnable,

la ſûreté, & la ſubſiſtance de ſes Troupes, ſoit pour les dédommagemens, ou les remplacemens en nature des autres eſpéces de ſecours qu'il fournit à ſon Allié.

L'empereur même affecta de regarder ce ſecours plutôt comme un devoir à l'égard de l'Empire, à cauſe de l'Alſace occupée par le Roi, quoique détachée de l'Empire par le Traité de Munſter, que comme un ſecours purement gratuit.

Je puis même dire que ce ſecours fut donné trop généreuſement, & contre les maximes judicieuſes à ſuivre en pareil cas, à cauſe que l'on pouvoit en France s'attendre, que l'Empereur toujours attaché à ſes grandes vûes donneront à ce ſecours la raiſon d'un devoir dû à l'Empire, & non celle d'un ſecours gratuit.

La quatriéme Guerre de ſecours à été, lorſque le Roi envoya encore gratuitement des Troupes en Candie aſſiégée par les Turcs ſur les Vénitiens.

Ce ſecours purement gratuit de

la part du Roi, avoit pour objet le maintien d'un Etat Chrétien, contre une Puiſſance ennemie du nom Chrétien ; ce Prince n'avoit aucun intérêt particulier dans cette Guerre, que celui de ſa gloire, & de ſecourir gratuitement les Vénitiens que le Turc opprimoit.

Les grands ſecours que l'Empereur, les Eſpagnols, & l'Electeur de Brandebourg donnerent aux Hollandois en l'année 1672. ont eu pour objet la jalouſie de la grande puiſſance de la France, & dans la perſonne de l'Empereur l'intérêt de ne point laiſſer accabler la Hollande, parce qu'il jugeoit que ſa ruine feroit ſuivie de celle des Pays-Bas Catholiques, appartenans à la Maiſon d'Autriche Eſpagnole. Ainſi cette Guerre de ſecours a eu pour objet les juſtes jalouſies qui ſe prennent contre un Prince Conquérant, & a été entrepriſe avec raiſon, ſuivant les maximes de cette quatriéme eſpéce de Guerre.

Dans la Guerre préſente qui eſt celle qui a commencé en 1701. les Puiſſances qui ſe ſont liguées contre

les deux Couronnes, ont presque toutes eu des vûes différentes.

L'Empereur y a eu un intérêt personnel de sa Maison Allemande, dépouillée de la succession qu'elle prétend des Etats de la branche Espagnole.

L'Empire & ses Princes, les Anglois, les Hollandois, & le Portugal, sont auxiliaires de l'Empereur, & n'ont de véritable prétention sur aucune des parties de la Monarchie d'Espagne.

Ainsi il est évident que cette Guerre auxiliaire de la part de toutes ces Puissances, n'a pour objet que la jalousie qu'elles ont conçue de la grandeur de la Maison de France, si on la laissoit réunir paisiblement en la Personne de Philippe V. tous les Etats de la Monarchie d'Espagne.

Je finirai mes Réfléxions sur les différentes espéces de Guerres par les Civiles, qui en font la cinquiéme espéce.

Il y en a eu deux grandes en France dans le siécle passé, dont je ne parlerai point, parce qu'elles ont

été terminées, l'une avant ma naiſſance, l'autre dans mon enfance.

Celle que l'on a nommé la Guerre de la Rochelle, avoit pour origine l'ambition des Grands, fomentée par les Ennemis de l'Etat, & la foibleſſe du Gouvernement, & pour prétexte apparent, l'infraction de quelques articles du Traité de Paix pour la Religion, que l'on a nommé l'Edit de Nantes.

La ſeconde qu'on a appellé la Guerre des Princes, n'a point eu la Religion pour prétexte; mais les mécontentemens des Princes, qui ſe ſont cru maltraités dans un tems de Minorité par une Reine Régente, gouvernée par un Miniſtre qui étoit étranger.

Les autres mouvemens intérieurs que j'ai vûs de mon tems dans le Royaume, ont plûtôt été des émeutes populaires, que des Guerres civiles, puiſqu'il ne s'eſt point montré de Chef accrédité. Elles ont été calmées en peu de tems, ou par la diligence qu'on y a apportée, avant qu'il ſe ſoit montré un Chef, ou par le châtiment des Peuples qui s'é-

toient mutinés, ou par la juſte modération, ou ſuppreſſion des impôts, qui avoient cauſé ces mouvemens.

Il faut pourtant excepter du nombre de ces mouvemens populaires, celui des Cevennes, qui avoit la Religion pour prétexte. Il a duré longtems, quoique ſans Chef, au moins apparent, parce qu'il a été fomenté par les Emiſſaires ſecrets de nos Ennemis, leur argent, & celui même qui a été ſecretement levé dans le Royaume ſur les gens de même croyance.

Ce mouvement n'a été appaiſé que par des ſupplices, & la ruine de ce pays. Je puis même dire qu'il n'auroit pas été ni ſi conſidérable, ni d'une ſi longue durée, ſi ceux qui devoient travailler à le calmer par l'autorité qu'ils avoient dans cette Province, avoient préferé l'intérêt du Roi au leur particulier.

La Guerre civile en Angleterre, qui ſe termina par le parricide du Roi Charles I. décapité par une Sentence des Commiſſaires nommés par le Parlement de ce Royaume, ſous

prétexte des infractions des Loix faites par ce Prince, est un exemple quoique d'une dureté criante, qui fait connoître, combien l'amour de la conservation des Loix, est puissant dans le cœur des Anglois.

La Guerre que les mécontens de Hongrie soutiennent depuis près de quarante ans contre l'Empereur, qui est le Roi, a pour origine le maintien des Privileges de la Nation, ausquels l'Empereur a donné des atteintes continuelles.

Ce Prince qui est de la Maison d'Autriche, après avoir rendu la Couronne de Bohéme héréditaire dans sa Maison, au lieu qu'elle étoit élective, en a voulu faire autant de celle de Hongrie. Les Grands de ce Royaume situé entre l'Allemagne & les Etats du Turc, qui même en possédoit plus de la moitié, se sont opposés à ce changement. L'Empereur en a gagné plusieurs par des bienfaits, & a cru pouvoir impunément accabler les autres. Ceux qui ont échappé au poison, aux meurtres & aux supplices ont pris les armes; ont eu recours à la protection

du Turc. Ils ont même contracté des Alliances avec les Puiſſances, qui étoient en guerre contre l'Empereur, & ont nommé entr'eux un Chef pour les commander, qui a été le Comte de Tekely.

Le Chef avec des ſuccès différens a cependant ſoutenu la Guerre contre l'Empereur, ou ſeul, ou joint aux Turcs, juſqu'à ce qu'enfin il fut par eux abandonné par le Traité de Paix de Carlowitz, & contraint de chercher une retraite dans les Etats du Turc.

Depuis quelques années l'Empereur ſous prétexte de ſes conquêtes ſur les Turcs en Hongrie, a voulu faire reconnoître par une Diéte générale des Etats de ce Royaume ſon droit héréditaire ſur la Couronne de Hongrie dans ſa Maiſon. La préſence des Troupes Allemandes, & l'attachement de pluſieurs Seigneurs Hongrois à l'Empereur, lui rendirent le ſuccès de la Diéte favorable; enſuite dequoi ce Prince reprit ſes maximes ſévéres contre les Grands, qu'il crut n'être pas attachés aux intérêts de ſa Maiſon.

Du

Du nombre de ces Seigneurs étoit le Prince Ragotzy, fils de la femme du Comte Tekely. Ce Prince fut bientôt emprisonné sous de légers prétextes ; mais ayant trouvé le moyen de s'évader de la prison, il se retira en Hongrie, où il a sçu soulever presque tout le Royaume, irrité de l'infraction de ses privileges, & de la dureté du gouvernement Allemand. Et depuis sept ans sans le secours des Turcs, & seulement par son crédit personnel, & l'argent qui lui a été fourni par les Puissances, qui sont en Guerre contre l'Empereur ; il sçait se maintenir, & a même enlevé à l'Empereur plusieurs Places fortes ; s'est fait reconnoître Prince de Transylvanie, & a eu le crédit de faire publier un interrégne en Hongrie dans une Diéte de ses Partisans, & Conféderés. Voilà quel est l'état de la Hongrie dans le tems que j'écris.

Cet exemple justifie suffisamment ce que j'ai avancé dans mes Maximes, en parlant des Guerres civiles, qu'un Prince se doit soigneusement observer sur la maniére de

mouvement y auroit été bien moins général.

Il falloit donc que l'Empereur dans les régles d'une politique circonspecte, pour éviter une Guerre civile en Hongrie, ne donnât atteinte que successivement aux Priviléges de cette Nation ; & après avoir achevé de gagner par la douceur, les bienfaits, & les établissemens en Allemagne, les Seigneurs qu'il croyoit les moins attachés à sa Maison. Il ne devoit pas même supprimer la Dignité de Palatin, qu'il avoit plusieurs fois fait exercer par un Allemand, contre les Loix du Royaume de Hongrie, qui excluent tout Etranger de cette dignité ; & il en devoit revêtir un Seigneur Hongrois, dont il connût l'attachement aux interêts de sa Maison.

Par cette conduite circonspecte, & cachée, il auroit insensiblement conduit les Grands au joug, sans qu'ils s'en fussent apperçus, qu'après qu'il leur auroit été absolument impossible de le secouer.

Je ne parlerai ici de la révolte de Messine arrivée en l'année 1676.

que pour prouver encore quels ſont les dangers d'un gouvernement dur & ſévére à contre-tems ſur un Peuple naturellement leger, & qui veut conſerver les priviléges , ſous leſquels il s'eſt ſoumis à un Prince.

Cette révolte auroit été ſuivie de la perte entiere de ce Royaume pour les Eſpagnols, ſi le commandement de l'Armée du Roi en ce pays-là avoit été commis à un autre homme que M. le Maréchal de Vivonne, dont la peſanteur & la pareſſe naturelle donna le tems aux Eſpagnols, & à leurs Alliés, de pourvoir à la conſervation du reſte de l'Iſle.

Cet exemple fera ſentir, que ſi un Prince doit être circonſpect pour éviter la révolte de ſes Sujets, il faut auſſi que le Prince que les Sujets révoltés appellent, ſoit vif à ſoûtenir la révolte , & circonſpect dans ſes manieres, pour ne point aliener les cœurs des révoltés, & ne les point faire reſſouvenir de la domination qu'ils ont abandonnée.

Quoique la révolte préſente des Catalans doive être miſe au nombre des Guerres civiles, puiſqu'elle

a été suscitée par des Sujets puissans, & des Peuples qui avoient reconnu & prêté serment de fidélité au Roi Philippe V. cependant ce soulevement n'a pas eu pour origine la dureté du gouvernement, ni l'infraction des Priviléges de ces Peuples; mais bien le changement de l'autorité Royale d'une Maison dans une autre.

Quelques Grands de l'Espagne affectionnés à la Maison d'Autriche, & mécontens du changement, auquel ils n'avoient point eu de part, ont pris secrettement des liaisons avec les Ennemis de leur nouveau Roi. Ils n'auroient pas pû faire éclater leurs mauvais desseins, si les Peuples ne leur avoient pas été favorables. Ils se sont servis des suggestions des Moines, espéce dont la Maison d'Autriche est en possession de se servir beaucoup plus utilement pour ses intérêts, qu'aucune autre Puissance de l'Europe, & d'autant plus dangereuse dans un Etat, que tous ses mouvemens pour l'ébranler sont secrets & impénétrables.

Voilà donc une origine d'une

Guerre civile toute différente des autres dont j'ai parlé. Peut-être auroit-elle pû être prévenûe par un peu plus d'application sur la conduite des premiers Grands mécontens ; mais il auroit été bien difficile de pénétrer ce Tribunal secret, dont les Moines se sont trouvés les Maîtres. Cependant il est aisé de croire que ce venin caché porté par les Moines n'auroit pas eu un grand effet, s'il n'avoit été soûtenu par des Chefs, qui se sont montrés, & par les secours étrangers, que les Puissances liguées avec l'Empereur ont porté en Espagne.

CHAPITRE LI.

Des dispositions & projets de Guerre.

IL y a deux sortes de dispositions qui regardent la Guerre. La premiere est le plan géneral qui la doit précéder. Il doit être formé par le Prince & son Conseil, dans lequel seront agitées les raisons & les moyens de faire cette Guerre. Les déliberations en doivent être sages

& lentes, afin de bien peser toutes les conséquences de l'entreprise, & de n'oublier aucun des moyens pour la conduire à une fin heureuse.

La seconde disposition se peut appeller particuliere, puisqu'elle ne regarde que l'exécution du dessein formé. Quoiqu'il en ait été parlé dans le Chapitre des différentes espéces de Guerres, cependant il me paroît nécessaire de dire ici un mot en général sur les différentes espéces de dispositions particulieres, qui doivent succéder au plan général.

Les unes regardent la disposition des Troupes, par rapport à la nature des entreprises, & la maniere de les employer; les autres la disposition des munitions de guerre & de bouche, par rapport à l'exécution.

Toutes ces matieres trouveront leur place dans la suite de ce discours, lorsqu'il sera parlé en particulier des différentes opérations de Guerre. On posera seulement pour maxime certaine, qu'aucune entreprise ne peut réussir sans une bonne disposition précédente, & qu'ainsi le projet & la bonne disposition sont

l'ame de l'entreprise, l'exécution n'étant qu'un corps sans ame, si elle n'a pas été précédée de tout ce qui est absolument nécessaire à la réussite.

REMARQUES.

Je parlerai ici des dispositions générales, & des projets qui se doivent former pour faire avec avantage une Guerre, qui n'est point encore déclarée.

Je n'examinerai que les fautes qui ont été faites de mon tems, par rapport aux dispositions & projets généraux, que j'ai vû faire dans les tems qui ont précédé les Guerres, laissant ce que j'aurai à dire sur le sujet des dispositions particulieres, lorsque la matiere des Chapitres m'en donnera l'occasion.

Il est certain qu'il y a eu un tems considérable où l'on a pû prévoir que la mort du Roi d'Espagne Philippe IV. étoit prochaine.

Si le Roi, qui dans la conjoncture de cette mort vouloit faire valoir les droits de dévolution à la Reine sur le Brabant, avoit fait lever quelque

tems auparavant un nombre ſuffiſant d'Infanterie, ce qu'il pouvoit faire aiſément par la grande quantité d'hommes qui étoit dans le Royaume; ſi par des achats ſecrets de chevaux pour le ſervice de ſon artillerie & de ſes vivres, il s'en étoit pourvû d'un nombre ſuffiſant, s'il avoit fait faire dans des Pays éloignés de la frontiere de la Flandre des Corps de charettes, & des achats de bled, ſon invaſion en Flandres auroit été plus prompte & plus efficace qu'elle ne le fut.

Il lui auroit été facile de conquerir tous les Pays Bas Catholiques dans la Campagne de 1667. & ce qu'il auroit conquis, il auroit auſſi aiſément gardé par le Traité d'Aix-la-Chapelle, que la petite partie de ce pays qu'il occupa; parce qu'il n'y avoit dans ce tems-là aucune Puiſſance en état de le forcer à abandonner ſa nouvelle conquête.

Mais toutes ces attentions utiles à un Prince qui veut conquerir, furent négligées, au moins pour la plus grande partie, puiſque les levées d'Infanterie, & même de Cavale-

rie, ſuccederent à l'entrée de l'Armée en Flandres; de ſorte que ce ne fut que faute de Troupes pour garder les Villes, que l'on auroit pû prendre, qu'on n'en prit pas un plus grand nombre.

Il eſt certain encore que ſi le Roi avoit eu des équipages pour ſes vivres & ſon artillerie, il auroit pû à l'ouverture de la Campagne, porter toute ſon Armée devant Bruxelles, dont la priſe auroit entraîné la perte entiere des Pays-Bas Catholiques, dans un tems qu'ils étoient dépourvûs de tout pour leur défenſe.

Ainſi je puis dire que la diſpoſition générale, & le projet de cette Guerre, a manqué contre les maximes & les régles qui doivent être obſervés par un Prince, qui médite une conquête avec réflexion, & qui a eu le tems de les faire toutes.

Lorſqu'en l'année 1672. le Roi fit la Guerre aux Hollandois, après les conquêtes rapides qu'il fit ſur eux, s'il avoit écouté les propoſitions de paix qu'ils lui firent & qui étoient avantageuſes, il auroit terminé glorieuſement cette Guerre qu'il ne

paroiſſoit avoir entrepriſe que pour humilier, & non pas pour détruire entierement cette République trop fiére, & dont il étoit mal content, à cauſe du Traité de la triple-Alliance, dont elle avoit été la Promotrice.

Si donc le Roi après avoir donné la paix aux Hollandois, s'étoit ſervi du prétexte que les Eſpagnols lui avoient fourni eux-mêmes de rompre avec eux, à cauſe des ſecours qu'ils avoient donnés aux Hollandois au delà des conventions de leur Traité de défenſe mutuelle, il eſt d'une vérité conſtante, que le Roi en ramenant toutes ſes Armées vers la France auroit pû conquérir tout le reſte de la Flandre & du Brabant en ſix ſemaines de tems, ſans craindre que l'Empereur eût pû avoir le tems de le venir troubler dans ſes conquêtes, ni lui faire la Guerre dans la ſuite en faveur de l'Eſpagne.

Les Etats de cette Monarchie après la conquête des Pays-Bas Catholiques auroient été trop ſéparés de l'Allemagne, & des Pays hérédi-

taires de la Maiſon d'Autriche Allemande, pour craindre qu'elle eût pû troubler le Roi dans la poſſeſſion de ce nouveau Domaine, dont il auroit accru ſes Etats.

Ainſi donc dans ce projet de Guerre contre la Hollande, l'on n'a eu que des vûes fort bornées, & qui n'ont pas été plus loin que ſur ce qui regardoit la Guerre à faire contre cette République, ſans penſer que ſi les Eſpagnols y prenoient part, il falloit ſe mettre en état d'en profiter par la conquête du reſte des Pays-bas Catholiques.

Lorſqu'en l'année 1688. le Roi déclara la Guerre à l'Empereur, en lui enlevant Philisbourg, ſi l'on avoit raſé cette Place après l'avoir priſe, & qu'on en eût remis l'habitation à M. l'Evêque de Spire, à qui le fond & le Domaine en appartenoit, & que l'on n'eût pas voulu faire payer les frais de ce Siége aux Etats de l'Empire, ſitués dans les Cercles de Suabe & de Franconie, ni ruiner le Palatinat, & en chaſſer M. l'Electeur Palatin, il eſt certain que l'Empire n'auroit pas déclaré la

Guerre au Roi par un Décret de la Diéte, pour épouser les interêts personnels de l'Empereur, dans un tems que ce Prince étoit entierement occupé à la Guerre contre les Turcs.

Si l'on avoit même eu dans ce tems-là plus de Troupes sur pied, & que l'on n'eût pas fait succéder les levées à la déclaration de la Guerre, au lieu qu'en bonne politique elles devoient l'avoir précédée, au moins autant qu'elles auroient pû être faites secrettement, il paroît encore vrai-semblable que l'Empire dans la crainte d'être accablé, avant que d'avoir eu le tems d'armer, ne se seroit pas déclaré contre la France; au lieu que le tems qui fut employé pour les levées, lui donna celui de faire les siennes.

Ainsi donc encore la rupture avec l'Empereur par la prise de Philisbourg, ne devoit être en bonne politique qu'une sage précaution contre ce Prince; qu'on prévoyoit bien qu'il nous feroit la Guerre quand il seroit débarrassé de celle des Turcs, pour nous obliger à rendre Strasbourg à l'Empire, & à abandonner nos réunions.

Il n'étoit pas prudent d'irriter l'Empire par la demande des contributions ſans raiſon. Il ne falloit pas forcer tout l'Empire à faire ſa querelle générale de la particuliere que nous faiſions à l'Empereur, ſeul offenſé dans la priſe de Philisbourg. Si le Roi avoit retiré ſes Troupes après avoir raſé cette Place, il eſt preſque certain que cette expédition pour s'aſſurer dans la ſuite contre les vûes de l'Empereur, n'auroit pas attiré la rupture de l'Empire avec la France.

Après la paix de Riſwick en l'année 1697. la politique vouloit que le Roi ſe tint puiſſamment armé, & ſe conſervât tout le plus de Troupes qu'il lui auroit été poſſible d'entretenir par préférence à toute autre dépenſe.

Le dépériſſement de la ſanté des Rois d'Eſpagne & d'Angleterre, que l'on voioit viſiblement près de leur mort, qui devoit apporter un grand changement dans la conſtitution générale des affaires de l'Europe, le devoit porter à reſter armé par préférence à tout.

Cependant malgré cette bonne raiſon de politique, on caſſa à contre tems un grand nombre de Troupes, dont la plus grande partie des vieux ſoldats paſſa en Allemagne, où ils ont péri au ſervice de l'Empereur & des autres Princes de l'Empire ; parce qu'au lieu de les licentier dans le dedans du Royaume, la réforme ſe fit dans les Places frontieres.

Voilà quelles ſont les fautes que j'ai vû faire en France par rapport aux diſpoſitions générales, & aux projets de Guerre, qui en devoient précéder la déclaration & l'ouverture.

CHAPITRE LII.

Du Secret.

C'Eſt une maxime inconteſtablement vraie, que du Secret & de la diligence dépend la réuſſite & le bonheur de toutes les entrepriſes.

Le Prince ne doit commettre ſon ſecret qu'à ſon Conſeil, & au ſeul Général ; & le Général ne le doit commettre qu'à ceux qui doivent

être indiſpenſablement chargés de la diligente expédition du projet arrêté, & ſeulement quant à ce qui les regarde.

Ceci ſe doit entendre des opérations de Guerre, qui ſe trouvent dans le cas de demander un ſecret inviolable, & qui doit reſter entre très-peu de perſonnes, juſqu'au moment que doit commencer l'exécution du deſſein formé : car il ſe préſente ſouvent à la Guerre des cas, dans leſquels, quoiqu'il faille un grand ſecret, cependant il eſt d'abord entre pluſieurs perſonnes, comme les Officiers Généraux, l'Intendant de l'Armée, le Commandant de l'Artillerie, & le Munitionnaire Général.

Ces cas ſont de différente nature; comme lorſqu'il faut déliberer ſur le choix d'une entrepriſe, quand on ſe trouve en état d'en avoir en main pluſieurs à exécuter; s'il eſt néceſſaire de combattre, & où il faut conduire un Ennemi pour l'y combattre avec avantage, ou pour recevoir la bataille de lui dans un poſte avantageux; ſi lorſqu'on eſt obligé

obligé de marcher, & qu'on le peut faire de différentes manieres, on le doit faire d'une telle ou d'une telle.

Dans tous ces cas, j'ose dire que tous les avis sont bons à prendre, pour de tous les différens sentimens en composer le meilleur; parce qu'il arrive souvent que plusieurs aiant fait attention, les uns à une chose, les autres à une autre, on évite, par l'entiere connoissance que l'on acquiert, de tomber en faisant ces mouvemens, dans les inconvéniens qui n'auroient point été prévûs, & qui pourroient avoir des suites fâcheuses.

J'admets l'Intendant & le Munitionnaire Général dans ces délibérations, parce que toujours il faut vivre, & être sûr de la subsistance.

REMARQUES.

JE n'ai de réflexions à faire sur le sujet de ce Chapitre, que pour la différence & la comparaison des Ministéres de Guerre que j'ai vûs.

Sous celui de M. de Louvois, Ministre habile & d'une grande

capacité, & qui avoit une attention ſoigneuſe à ne propoſer au Roi que des gens qu'il croyoit habiles, & qui effectivement étoient les plus capables d'exécuter les entrepriſes concertées avec un grand ſecret, elles ont preſque toutes réuſſi.

Sous le Miniſtére de M. de Barbezieux, qui à cauſe de ſa jeuneſſe ne s'eſt pas trouvé ſi fort le maître du choix de ceux qui ont été employés, ou qui peut-être même s'abandonnoit à ſes préventions plus que ne faiſoit M. de Louvois ſon pere, plus accrédité que lui dans l'eſprit du Roi, les entrepriſes n'ont pas toujours été exécutées avec un auſſi grand ſecret, & par conſéquent n'ont pas été ſi heureuſes.

Sous le Miniſtére de M. de Chamillard, homme que le goût ſeul du Roi a élevé à une Charge principale, dont il n'avoit pas la plus petite teinture, nous avons vû, & nous voions encore les affaires de la Guerre manquer preſque toutes, parce qu'il n'y a plus de ſecret, & que tout ſe trouve pénétré & ſçû

long-tems même avant l'exécution, de maniere que rien n'eſt inconnu à nos Ennemis.

Le Miniſtre incapable de former par lui-même des projets de Guerre & des plans de Campagne, s'en eſt remis à ceux qui n'auroient dû être tout au plus que les copiſtes de ce qu'il auroit dû penſer lui-même. Ainſi trop de gens ſe ſont trouvés emploïés, pour arranger l'exécution d'un projet, dont le ſecret devoit aſſurer la réuſſite.

Les exemples de ce que je dis ſeroient auſſi nombreux à rapporter, que les occaſions où le ſecret auroit été néceſſaire ſe ſont préſentées. Ceux mêmes que M. Chamillard a choiſis pour travailler ſous lui, ſe ſont trouvés pour la plûpart incapables des emplois dans ſes Bureaux infiniment au-deſſus de leur portée. Ainſi le ſecret n'a point été gardé par des gens qui ne ſçavoient pas penſer.

Voilà en gros quelles ont été les véritables raiſons du dépériſſement des affaires du Roi par le manque de ſecret.

CHAPITRE LIII.

De la connoiſſance des Pays.

LA connoiſſance des Pays s'acquiert par les cartes, par les converſations qu'on a avec ceux qui les connoiſſent, ou qui en ſont, & encore infiniment mieux par la vûe & le ſéjour qu'on y fait. Elle eſt le fondement des entrepriſes à former ſur les places, des marches, der campemens, des ſubſiſtances, de la ſûreté des convois & des batailles.

Ainſi on peut dire, que non ſeulement le Prince & ſon Conſeil, mais même tous ceux qui ſont chargés d'exécuter ſes projets, doivent avoir une connoiſſance parfaite du pays.

REMARQUES.

Mes réfléxions ſur ce ſujet ne tomberont que ſur les fautes que j'ai vû faire, ou dont j'ai eu une connoiſſance entiere.

Il eſt certain qu'en l'année 1667. ſi le Roi lorſqu'il déclara la Guerre

à l'Eſpagne, avoit d'abord porté ſon Armée devant Bruxelles, Capitale des Pays-Bas Catholiques, il ſe ſeroit facilement rendu maître de cette Ville, dont la perte pour les Eſpagnols auroit entraîné celle de tout le Pays, par les raiſons que j'ai dites ailleurs.

Cette faute a été faite par le manque de la connoiſſance exacte de la conſtitution des Pays-Bas, par rapport au plan général de la Guerre qu'on y vouloit faire, & qui en devoit précéder la déclaration, & les opérations particulieres.

Dans cette occaſion, la crainte que l'Armée ne manquât de pain pendant ſa marche, n'étoit pas d'un poids aſſez conſidérable. L'on ſçait qu'il eſt facile d'en faire porter au ſoldat pour ſix jours, & l'on pouvoit faire ſuivre l'Armée d'un aſſez puiſſant convoi de farine, pour avoir dequoi la faire vivre quinze jours. Ce tems étoit plus que ſuffiſant, pour ſoûmettre les groſſes Villes ſans défenſe qui ſont auprès de Bruxelles, & qui dans cette ſaiſon auroient fa-

cilement fourni du pain à l'Armée.

La crainte de ne pouvoir pas conduire avec l'Armée la grosse Artillerie, & suffisamment de munitions de guerre pour exécuter l'entreprise sur Bruxelles, n'étoit pas plus raisonnable. On y pouvoit aisément pourvoir par l'assemblée des chevaux & des voitures de la Picardie & de la Champagne, dans une saison où ils n'étoient pas occupés à la culture ou à la récolte.

D'ailleurs Bruxelles étoit si dépourvûe, que sa défense n'auroit pas été longue. On auroit même trouvé de la poudre en détail dans les grosses Villes voisines de Bruxelles, qui auroit suffi pour le feu de l'Infanterie. Il est même raisonnable de croire, que plusieurs places, même de Guerre, auroient suivi le mouvement de cette Capitale, en qui la force & les finances du pays résidoient, parce qu'elle est le séjour des Grands, & la résidence des Tribunaux.

Ainsi l'on comprendra aisément, que si l'on avoit eu une connoissance exacte de la Flandre que l'on

vouloit attaquer, & des ressources que le Roi pouvoit trouver dans les Provinces de ses Etats, voisines de la Flandre, il auroit été facile de porter d'abord la Guerre dans le centre du pays, & de le conquérir dans une seule Campagne.

En l'année 1672. le manque de la connoissance exacte des niveaux des eaux des canaux de la Hollande, & de leurs effets, fut cause que l'on perdit le tems de s'approcher d'Amsterdam dès que le Roi fut maître d'Utrecht, & que l'on n'occupa pas assez tôt Muyden, d'où cette grande Ville tire la plus grande partie de ses eaux douces.

Ce même manque de connoissance des niveaux des eaux, nous engagea dans la suite à couper des digues, qui firent des effets contraires à ceux qu'on attendoit.

En 1691. le Roi se détermina à ne faire qu'une Guerre défensive en Piémont pour l'année 1692. sur ce qu'il fut répréfenté qu'elle étoit soûtenable, pourvû que ses forces en Infanterie fussent supérieures à celles des Ennemis.

Les événemens de la Campagne de la même année 1692. justifierent la fausseté de ce projet. Quoique Pignerol fut une Place formidable pour les ennemis, que nous fussions maîtres de Nice & de Suze, & que M. de Catinat eût pour la défensive le double plus d'Infanterie que M. le Duc de Savoye, ce Prince ne laissa pas de prendre Ambrun derriere M. de Catinat, & de-là auroit pénétré en Dauphiné, sans la petite vérole dont il fut surpris, comme je l'ai dit ailleurs.

L'on n'a pas mieux connu les Alpes dans la Guerre qui a commencé en Piémont en 1705. Nous n'étions plus maîtres de Pignerol ; nous avions rasé Nice après l'avoir prise ; nous possédions seulement Suze ; nous voulions la protéger, garder Exiles & Fenestrelles, & empêcher que M. de Savoye n'entrât en Provence. On sçait qu'il en a pensé couter Toulon, & quarante-cinq gros Vaisseaux que le Roi avoit dans ce Port, & qu'il en a ensuite couté Suze.

Quoique la perte de cette place

ne

ne doive être attribuée qu'à l'ignorante présomption du Maréchal de Tessé & au manque de la connoissance exacte du pays, je ne laisserai pourtant pas de faire voir ici en quoi réside la fausseté du projet de défensive pour le Dauphiné, que la connoissance du pays ne put jamais redresser.

Le Piémont est un bassin, autour de la moitié duquel s'élévent les Alpes. Par conséquent celui qui est dans ce bassin n'a pas plus de chemin à faire pour en sortir, & passer en-deçà d'un côté du bassin que de l'autre. Il faut donc que les attentions du Général chargé de cette défensive, soient égales sur tout ce demi rond; ce qui fait qu'il est inférieur par tout où l'assaillant fait un premier effort, qui sera toûjours général de sa part, & couvert par de fausses démonstrations, éloignées de son véritable objet.

Il est même comme impossible que cette infériorité ne dure longtems, parce que par la constitution du pays en-deçà des Alpes, il faut bien des jours pour rassembler des

Troupes placées autour du bassin. D'ailleurs la prodigieuse quantité de cols & de passages dans les Montagnes après la fonte des neiges, en rend toujours l'entrée facile à celui qui veut pénétrer par le côté du Piémont, & la difficulté pour s'y opposer presque insurmontable.

Ces passages partent presque tous du même centre, qui est la plaine du Piémont, & ont pourtant des sorties en-deçà fort éloignées les unes des autres. C'est ce qui fait que les différens Corps de Troupes, qu'on est obligé de séparer pour s'opposer au moins au plus aisé de ces passages, sont trop éloignés les uns des autres, & ne peuvent que très-difficilement avoir quelque communication ensemble.

En l'année 1708. le projet de défensive sans Suze, a été celui que l'on a suivi de ce côté-là. On y a même employé un Général qui n'avoit aucune connoissance du pays. Outre ses attentions pour la Provence & le Bas-Dauphiné, il a été obligé d'en avoir pour la Savoye, dégarnie de Places, & même pour le haut-

Rhône, jusqu'où l'on a crû durant quelque tems que M. de Savoye vouloit pénétrer, parce qu'il avoit un fort gros Corps de Cavalerie, qui auroit parû inutile pour des entreprises dans les Montagnes.

Ces attentions raisonnables ainsi multipliées, ont donné le moyen à M. le Duc de Savoye, qui avoit passé un Corps de Troupes considérable jusqu'à S. Jean de Maurienne, de repasser tout à coup par les dessus de Modane, & de prendre Exiles, avant que notre Armée campée près du Fort de Barrault pût secourir cette Place. Ensutie dequoi nous avons encore perdu Fenestrelles dans le Pragelas.

Voilà quelles ont été les principales fautes qu'on a faites de mon tems, par le manque de la connoissance exacte du pays, par rapport à la constitution général de la Guerre de Piémont: d'où je conclus qu'il n'y a que l'ignorance, qui puisse avoir fait naître la pensée, qu'il soit possible de soûtenir une Guerre défensive de ce côté-là, exempte de quelques inconveniens chaque année.

Je ne parlerai point ici de ce qui s'est passé dans la Guerre du Piémont en l'année 1690. J'en ai fait une mention suffisante dans mes remarques sur le Chapitre, qui traite des dispositions & projets de Guerre.

J'examinerai présentement quelles ont été les fautes, que le manque de connoissance des pays a fait faire à nous ou à nos Ennemis, par rapport aux évenemens particuliers dans le cours des Campagnes.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg ramenoit de Hollande un Corps considérable d'Infanterie, mais peu de Cavalerie, M. le Prince d'Orange ayant assemblé toutes les forces des Hollandois & des Espagnols, vint à la Meuse pour combattre M. de Luxembourg entre Mastrick & Charleroi. Cela obligea la Cour d'ordonner à M. de Schomberg d'assembler toute la Cavalerie du Hainault & de Flandres, pour venir au-devant de M. de Luxembourg, fort inférieur en Cavalerie à M. le Prince d'Orange.

L'objet de ce Prince devoit donc être d'empêcher ces deux Generaux

de se joindre ; & de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction. Le manque de connoissance de la constitution du pays lui fit prendre pour vraies les fausses démonstrations que M. de Luxembourg fit, pendant qu'il étoit campé sur la riviére d'Ourte, de vouloir prendre sa marche par la Condros & les Ardennes, pour gagner Sedan ou Méziéres.

Le Prince d'Orange s'approcha de Huy & de Namur, & par-là s'éloigna trop de la grande chaussée, de sorte que M. de Schomberg put avec sa Cavalerie s'avancer jusques auprès de Tongres, en même tems que M. de Luxembourg par une marche vive, passa la Meuse à Mastrick, & arriva à Tongres sans aucun inconvénient.

Si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la Condros & les Ardennes, il auroit senti quelles auroient dû être les difficultés que M. de Luxembourg auroit trouvées dans ce pays-là au mois de Décembre, pour y passer avec une Armée, qui ne pouvoit trouver du pain que

dans les Places de la haute-Meuſe, après avoir quitté Maſtrick & Liége.

En l'année 1674. M. le Prince qui commandoit l'Armée du Roi en Flandres, étoit campé à la Commanderie du Piéton, lorſque M. le Prince d'Orange joint à M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, vint camper à Seneff. L'Armée de M. le Prince étoit fort inférieure à celle des Ennemis, qui crurent par cette ſupériorité pouvoir faire le Siége de Tournai.

L'Ennemi préſomptueux ſe flata de pouvoir décamper de Seneff, & marcher à Binche, en prêtant le flanc à l'Armée du Roi dans le commencement de ſa marche. Il avoit à paſſer deux ou trois petits défilés, ſéparés les uns des autres par de petites plaines, capables pourtant de contenir un Corps aſſez puiſſant pour recevoir ſon arriere-garde, en cas qu'elle fût chargée & renverſée.

Si M. le Prince d'Orange avoit eu la précaution de laiſſer des Troupes dans la premiere petite plaine, pour y recevoir ſon arriére-garde, qui étoit dedans & derriere le villa-

ge de Seneff, il eſt certain que feu M. le Prince n'auroit pû entreprendre que ſur cette arriére-garde, dans le tems qu'elle ſe ſeroit miſe en mouvement pour quitter le village de Seneff, & la petite plaine qui étoit derriére ce village, & qu'il n'auroit pû pouſſer les Troupes que juſqu'au premier défilé.

Mais l'Ennemi préſomptueux, comme je l'ai dit, & à qui M. le Prince, à la faveur d'une petite hauteur qui étoit au-deſſus du village de Seneff, cachoit toute ſa diſpoſition pour l'attaquer, mépriſa les attentions particuliéres & judicieuſes ſur cette conſtitution de pays, & continua ſa marche, comme ſi la Colonne n'avoit pas été occupée par ces défilés, & qu'elle ne pût pas avoir à craindre un Ennemi voiſin, & de qui on ne pouvoit voir les mouvemens: faute dont M. le Prince profita ſur le champ, par le ſuccès que tout le monde a ſçû qu'àvoit eu la bataille de Seneff.

Exemple qui juſtifie qu'un Général par la préſomption de ſupériorité, ne doit jamais ſe négliger ſur les

attentions qu'il doit avoir pour le pays dans lequel il conduit ſon Armée, & pour celui où il la fait marcher, ſoit lorſqu'il eſt à portée de ſon ennemi, ſoit même qu'il s'en croie hors de portée; parce que ſouvent cela ſe trouve faux par la vigilance d'un Ennemi, qui par un mouvement qu'on n'aura pas ſçu, ſe ſera mis en état de ſe prévaloir des fautes que ſon adverſaire pourra avoir commiſes par négligence, ou ſon manque de connoiſſance du pays dans lequel il eſt.

Cette négligence penſa perdre une ſeconde fois M. le Prince d'Orange au Siége d'Oudenarde. Si ce Prince avoit mieux connu le pays, il n'auroit pas abandonné à M. le Prince les hauteurs, qui étoient ſur ſa ligne de circonvallation, & il s'y ſeroit placé avant l'arrivée de l'Armée du Roi.

Dans cette même année 1674. la connoiſſance exacte que M. le Maréchal de Turenne avoit de l'Alſace, lui fit ſoûtenir cette Province contre des forces infiniment ſupérieures aux ſiennes, & le rendit mê-

me victorieux en plusieurs grandes occasions, dont les dernieres forcérent les Ennemis à abandonner les quartiers d'hyver, dans lesquels ils se croyoient solidement établis dans la haute-Alsace, pour en aller chercher d'autres dans l'Empire, de l'autre côté du Rhin.

L'année 1675. me fournit un exemple funeste du manque de connoissance du pays où l'on fait la Guerre, dans la perte de la bataille de Conzarbrick.

Si M. le Maréchal de Créqui avoit mieux connu les gués de la Saare, il auroit sçu qu'il y avoit des gués aux deux côtés du Pont, & n'auroit pas campé son Armée hors de portée du Pont & des gués.

Les Ennemis instruits que la Cavalerie de M. le Maréchal de Créqui étoit au fourage, marchérent à la riviere sur trois colonnes. Les deux de Cavalerie entrérent dans les gués qui étoient au deux côtés du Pont; celle d'Infanrerie ne put être retenuë par le feu de la Tour qui étoit sur le Pont, qui n'étoit gardée que par un Lieutenant & vingt hommes.

Ainsi toute l'Armée ennemie se trouva fort promptement en bataille, & en deça da la riviere, marcha à l'Armée du Roi qui n'avoit pas eu le tems de s'y mettre, & la battit sans peine.

Cette même année & presque dans le même tems, si M. de Montecuculli avoit bien connu la Renchen & la Kintze, il auroit aisément battu l'Armée du Roi, lorsqu'après la mort de M. le Maréchal de Turenne, elle se retira de Salsbach à Altenheim, où étoit son pont sur le Rhin.

Ou si sans la suivre au-delà de la Kintze, pour la combattre à Altenheim, comme il le fit sans succès, ce Général avoit passé le Rhin à Strasbourg qui lui étoit dévoué, & eût marché à Schlestat, qui dans ce tems-là n'étoit point fortifié, s'il y avoit été placé avec son Armée, il auroit aisément empêché que celle du Roi ne pût passer le Rhin sur le pont d'Altenheim, à la tête duquel il lui auroit été aisé de se présenter.

Par ce mouvement, l'Armée du Roi auroit été obligée de remonter

le Rhin juſqu'à Briſſack pour repaſſer en-deça ; auquel cas M. de Montecuculli avoit encore plus de tems qu'il ne lui en falloit pour marcher avec toute ſon Armée vis-à-vis de Briſſack , dont il auroit aiſément détruit le pont, après s'être rendu maître du Mortier, qui étoit la ſeule Fortification qui fût en-deçà du Rhin.

Ces mouvemens ſûrs à être faits par un Général, qui auroit eu une connoiſſance axacte du Pays, rendoient M. de Montecuculli maître de l'Alſace, de Lorraine & de la Franche-Comté, où il n'y avoit point de Troupes ; ce qui lui auroit été d'autant plus aiſé à exécuter, que l'Armée qui venoit de battre celle de M. le Maréchal de Créqui, ſeroit ſans oppoſition entrée dans les Evêchés, & que ces deux Armées jointes ſe ſeroient trouvées entre l'Armée du Roi de l'autre côté du Rhin, & celle qui auroit pû être formée dans la ſuite derriere la Meuſe, ce qui n'auroit pû s'exécuter qu'après un tems conſidérable, qui auroit été plus que ſuffiſant pour

produire la perte de la Lorraine, de l'Alſace, & peut-être même celle des trois Evêchés.

Cet exemple eſt un des plus marqués, pour convaincre de la néceſſité indiſpenſable de prendre une connoiſſance exacte des Pays dans leſquels on doit faire la Guerre, non-ſeulement aux environs de l'Armée, mais même fort en avant, & dans l'intérieure du Pays ennemi, afin d'être en état de profiter avec avantage d'un évenement heureux.

En l'année 1678. ſi M. le Prince d'Orange avoit bien connu la ſituation où ſe trouvoit l'Armée du Roi ſur la bruiére de Caſteau, le ruiſſeau de Saint Denys étant devant elle, quelque envie que ce Prince pût avoir d'engager une affaire, pour troubler la Paix qu'il ſçavoit ſignée avec la Hollande, mais qui ne l'étoit pas encore avec l'Eſpagne, il n'auroit pas attaqué l'Abbaye de Saint-Denys, après nous avoir vû l'abandonner, pour replacer les Troupes en-deça du ruiſſeau, & il ne ſe ſeroit pas opiniâtré à engager un combat, qui ne pouvoit jamais

avoir un ſuccès heureux pour lui.

En l'année 1690. ſi M. de Luxembourg n'avoit pas profité ſur le champ de la connoiſſance du Pays, pour dérober à M. de Valdeck un mouvement hardi qu'il fit faire à toute ſon aîle gauche, & qui changea toute la diſpoſition apparente de ſa Bataille, & le mit dans le flanc droit de ſon Ennemi, il n'auroit pas gagné la fameuſe Bataille de Fleurus.

Je ne parle de cette action par rapport à la matiére de ce Chapitre, que pour faire remarquer, qu'il y a d'autres manieres de connoître un Pays, que par l'étude qu'on en a faite ſur les Cartes, ou par les entretiens avec ceux qui les connoiſſent.

Ces deux manieres de le connoître en donnent une idée général, ſur laquelle on forme un plan de Guerre ou de Campagne; mais fort ſouvent c'eſt le coup d'œil vif d'un Général habile, qui décide d'une action particuliére de la Guerre par les avantages qu'il ſe procure ſur ſon Ennemi, dans le tems même de l'action, on dans celui qui la précéde, & dont le moment ne doit pas être differé.

Dans cette même année à la Bataille de Staffarde, si M. de Savoye avoit connu son Pays, il auroit porté sa premiere ligne cinq cens pas plus en avant qu'il ne la porta ; & il en fut le maître pendant plusieurs heures.

Par ce mouvement son Armée auroit débordé de beaucoup le front par lequel l'Armée du Roi pouvoit l'aborder. Il auroit eu sa droite protégée par des Cassines, où il avoit mis de l'Infanterie, qui se trouva trop éloignée de la ligne pour pouvoir la soûtenir. Il auroit eu sa gauche appuyée à une vieille digue du Pô, & difficilement auroit-il pû être battu, s'il avoit pris cette disposition.

Ce que je dis de cette journée n'est que pour faire connoître que la connoissanee d'un Pays doit faire sentir à un Général, que quoique le poste dans lequel il veut attendre son Ennemi soit bon, s'il y en a un meilleur proche de lui, qu'il ait le tems de prendre, il ne doit jamais négliger de le faire, parce que c'est souvent un petit avantage qu'on se procure par sa capacité, qui fait la décision d'un grand événement.

En 1691. si M. l'Electeur de Baviere & M. de Savoye avoient mieux connu leur Pays, lorsque l'Armée du Roi décampa de Morette pour venir à Salusses ; si ces deux Princes, dis-je, au lieu de marcher à la plainne de Revel en-deça du Pô, avoient passé avec toute leur Armée cette riviere à Morette dès qu'ils nous virent en marche, & étoient venus sur Salusses camper dans la plaine de Scarnafis, il auroit été bien difficile à l'Armée du Roi de passer la Brompt & le vieux lit du Pô, pour se retirer du côté de Pignerol, sans essuyer un échec considérable.

Il auroit même été impossible qu'elle eût pû dans son sejour à Salusses, prendre les fourages qui étoient dans le Pays, depuis Salusses jusqu'à Fossan. Ce mouvement seul auroit forcé M. de Catinat dans ce même jour, à abandonner la Garnison de Carmagnolle.

En 1692. si M. le Maréchal de Lorges eût mieux connu le pays des environs de Wormes, il auroit battu M. le Landgrave de Hesse auprès de Phedersheim, comme je l'ai dit ailleurs.

En 1694. la grande connoiſſance du Pays procura à M. de Luxembourg les moyens de préparer ſes marches vers la Flandre, & d'y devancer M. le Prince d'Orange, quoique ce Prince eût au moins quatre marches ſur l'Armée du Roi.

En 1695. ſi M. le Maréchal de Villeroi avoit auſſi-bien connu le dedans de la Mehaigne que M. de Luxembourg l'avoit connu en 1692. il y ſeroit entré par le grand & le petit Lech, & auroit pû battre l'Armée ennemie, dont le Camp manquoit de fond, & étoit contraint par la ravine de Boueſſe.

Dans cette occaſion déciſive pour faire lever le Siége de Namur, il importoit moins à M. le Maréchal de Villeroi de connoître le front du Camp de l'Ennemi qu'il vouloit attaquer, que le derriére de ſon Camp; parce que c'étoit ſa mauvaiſe diſpoſition intérieure, par le manque de communication de la droite à la gauche de la ſeconde ligne, qui faiſoit l'avantage de M. le Maréchal de Villeroi dans la diſpoſition qu'il pouvoit donner à ſon attaque, dont le

principale effort étoit à ſon choix.

En 1701. ſi M. le Maréchal de Catinat avoit eu une entiére connoiſſance du pays entre l'Adige & le Pô, il ne ſe ſeroit pas autant ſéparé qu'il le fit, & n'auroit pas expoſé l'Armée du Roi à être battuë en détail, comme cela penſa arriver au Combat de Carpi.

En 1704. ſi M. l'Electeur de Baviere & M. le Maréchal de Marſin, après la malheureuſe journée de Hochſtet, avoient connu tous les avantages de la ſituation d'Ulm, ils ne l'auroient pas abandonnée. Ils auroient pû y être joints par l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi, en cas que les Ennemis euſſent ſongé à entrer en Baviére après le gain de cette Bataille, & ſe ſeroient trouvés en état de ſe maintenir en Allemagne, au moins juſqu'à Ulm, & même d'y rétablir les affaires du Roi au-delà du Rhin, & juſqu'au Neckre.

Dans le plan général de cette Guerre en Allemagne, la connoiſſance de la conſtitution du pays avoit porté M. l'Electeur à ſe ſaiſir

d'Ulm, comme d'un poste nécessaire sur le haut-Danube, pour s'assûrer une communication avec la France. Il falloit donc se maintenir dans ce poste, puisque l'occasion d'en tirer avantage étoit arrivée.

En 1706. si M. le Maréchal de Villeroi avoit voulu se servir de la connoissance qu'il avoit du poste de Ramillies, il pouvoit sans crainte dégarnir sa gauche pour fortifier sa droite, puisqu'il voyoit que l'Ennemi dégarnissoit sa droite pour faire son principal effort à sa gauche.

Ce Général, qui, à proprement parler, n'avoit perdu à Ramillies que le Champ de Bataille, pouvoit se servir utilement de Louvain & des retranchemens de la Dylle, de Bruxelles & de la Senne, ou de Gand, de l'Escault, & de la Lys. Tous ces Pays & bons postes étoient suffisamment connus, si la tranquillité d'esprit avoit été assez grande, pour faire réfléchir sur tous les avantages qu'on en pouvoit tirer.

Si dans la même année, M. de la Feuillade avoit mieux connu la plaine de Piémont & le pied des Alpes,

il ne se seroit pas amusé pendant deux mois a courir inutilement après M. le Duc de Savoye sorti de Turin avec sa Cavalerie : & quand il eut conduit ce Prince à l'entrée de la vallée de Luzerne, il n'auroit pas aussi imprudemment qu'il le fit, mandé au Roi qu'il tenoit l'Ennemi avec sa Cavalerie dans un pays, d'où il ne pouvoit plus lui échaper ; & il auroit sçû qu'il n'y a aucune des vallées qui aboutissent dans le Piémont qui n'ait plusieurs communications par des sentiers pratiquables avec les Villes voisines, & qu'ainsi M. de Savoye sortiroit de la Vallée de Luzerne, par sa droite ou par sa gauche, selon ce qu'il lui conviendroit de faire, pour se débarrasser de M. de la Feuillade qui étoit devant lui.

Si Messieurs de Marsin & de la Feuillade avoient seulement connu les environs de Turin, ils auroient sçû, que puisqu'ils vouloient faire prendre à M. le Duc d'Orléans le parti d'attendre M. de Savoye & M. le Prince Eugéne dans les lignes de Turin, ils laissoient ainsi l'Ennemi

maître du choix de ſon terrain pour l'attaque des lignes, ſoit par un côté de la droite; ſoit par l'autre; & qu'ainſi le côté de Chivas devoit avoir d'auſſi bonnes lignes que le reſte du Camp.

Cependant manque de connoître le pays, ces deux Généraux n'imaginerent jamais qu'il fût praticable à l'Ennemi d'entreprendre ſur le quartier du Balon, & de paſſer la Doire ſi proche de notre Armée. C'eſt pourtant ce qu'il étoit aiſé de penſer, puiſque l'on s'étoit renfermé dans les lignes de circonvallation.

Ce même manque de connoiſſance du pays porta encore M. de la Feuillade à conſeiller à M. le Duc d'Orléans qui étoit bleſſé, de faire marcher l'Armée à Pignerol, où elle ne pouvoit trouver aucune ſubſiſtance, ni pour les hommes, ni pour les chevaux, au lieu de lui faire repaſſer le Pô ſur les ponts que nous avions au-deſſus du Camp.

En l'année 1707. ſi M. le Maréchal de Teſſé, après n'avoir voulu rien faire contre M. de Savoye & M.

le Prince Eugéne, lorſqu'ils abandonnerent l'entréprise de Toulon, avoit connu le Piémont, & les facilités que M. de Savoye pouvoit trouver pour forcer des marches d'Infanterie dans la plaine, dès qu'il y feroit rentré, ce Maréchal auroit promptement renvoyé de Provence toute l'Infanterie, pour protéger le Pragelas & Suze, qui par ce moyen auroient été ſûrement garentis.

Quoi que dans cette occaſion l'on puiſſe avec raiſon accuſer M. le Maréchal de Teſſé, de n'avoir pas ſupputés les journées que M. de Savoye avoit à employer, pour faire cette marche de Toulon à Suze, ſur la connoiſſance qu'il devoit avoir de ce pays, cependant j'attribuerois plus aiſément cetre grande faute à une ignorance préſomptueuſe, qu'au manque de cette ſupputation, que tous les Officiers de ſon Armée faiſoient pour lui, & qu'il ne pouvoit ignorer.

En l'année 1708. ſi M. de Vendôme avoit mieux connu la Flandre, il auroit penſé que pour ſe conſerver pendant toute la Campagne une ſu-

périorité entiére sur les Ennemis son capital étoit d'assûrer sa jonction avec M. le Maréchal de Berwick, avant que M. le Prince Eugéne pût faire la sienne avec M. de Malboorough, quoique ce Prince en partant du Rhin se fût donné plusieurs marches sur M. de Berwick.

M. de Vendôme, par la connoissance du pays, ne devoit donc songerqu'à faire un mouvement, qui retenant Malboorough entre Louvain & Bruxelles, forcât M. le Prince Eugéne à aller chercher sa jonction avec M. de Malboorough par derriére le Demer.

Par-là M. de Vendôme faisoit perdre à M. le Prince Eugéne toutes les marches qu'il avoit gagnées sur M. de Berwick, qui, par ce moyen, auroit joint M. de Vendôme, avant que M. le Prince Eugéne eut pû joindre M. de Malboorough.

Cette faute dans un mouvement, que la connoissance du pays devoit faire voire à M. de Vendôme être sûr pour operer cette jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugéne, a été capitale pour

la Campagne. Car la jonction de M. de Berwick mettoit M. de Vendôme dans une si grande superiorité sur M. de Malboorough, qu'il lui auroit été impossible de tenir entre Louvain & Bruxelles.

Si M. de Malboorough avoit pris le parti de passer le Demer pour aller au-devant de M. le Prince Eugéne, il abandonnoit également Bruxelles & Louvain ; s'il s'étoit retiré derriere la Senne, il abandonnoit Louvain & Malines, & sa jonction avec M. le Prince Eugéne devenoit presque impossible.

Ainsi il est certain que si M. de Vendôme avoit marché à Genap, au lieu de marcher à Gand, il auroit retardé la jonction de M. le Prince Eugéne avec M. de Malboorough d'assez de jours pour être joint par M. de Berwick.

Si M. de Vendôme eût mieux connu la Flandre, après avoir manqué la jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugéne avec M. de Malboorough, il n'auroit eu qu'à tenir la Dendre, pour faire faire derriere lui le Siége d'Ou-

denarde après l'occupation de Gand. Si même il avoit passé l'Escault sans perte de tems, il pouvoit venir masquer Oudenarde de si près, que si les Ennemis après leur jonction avoient voulu avec toutes leurs forces venir empêcher qu'il n'en fit le Siége, au moins n'auroient-ils pû déboucher de cette Place pour le venir combattre, ni faire des ponts sur l'Escault devant lui, pendant qu'il auroit tenu les bords de cette riviere.

Si M. de Vendôme eût fait ce mouvement que la connoissance du pays lui indiquoit, il en seroit résulté un bien. il auroit conservé la conquête de Gand & de Bruges. Il auroit pû faire faire le Siége de Menin derriere lui, sans qu'il eût été possible aux Ennemis de s'y opposer, & auroit par consequent sauvé Lille sans avoir à craindre pour Namur ou Charleroi pendant le Siége de Menin, parce que les Ennemis en s'éloignant de Gand auroient découvert Bruxelles.

Si M. de Vendôme avoit mieux connu le pays des environs d'Oudenarde,

narde, il n'auroit pas engagé le combat avec une tête d'Infanterie & par Brigades, contre un Corps d'Infanterie, dont il ignoroit le nombre, que le Païs couvert & coupé lui cachoit entierement.

Enfin, si M. de Vendôme avoit bien connu la Flandre & le Païs fertile qui environne Lille, il n'auroit pas imaginé d'affamer les Ennemis au Siége de cette Place, en les enfermant dans ce grand cercle, dans lequel il croïoit les tenir; & il auroit jugé qu'étant inférieur par toute cette circonférence, les Ennemis la perceroient sans difficulté, par tout où ils voudroient faire un effort pour en sortir.

Si M. le Comte de la Motthe avoit connu un Païs dans lequel il commandoit depuis quinze ou seize ans, il lui auroit été bien aisé de se servir plus avantageusement qu'il n'a fait du Corps considérable qui étoit à ses ordres, pour empêcher que les Ennemis ne tirassent des convois d'Ostende pour le Siége de Lille, & il ne se seroit pas fait battre mal-à-propos à Winendal, pour ne pas

connoître un Païs, dans lequel il étoit depuis si long-tems.

En 1709. M. de Villars a tiré tous les avantages possibles de la connoissance de l'Artois, pour empêcher que les Ennemis ne pénétrassent dans cette Province, & ne portassent leur Armée du côté de la mer. Il ne peut être trop loué dans sa disposition générale pour parer à un aussi grand inconvénient; mais sa disposition particuliere pour recevoir les Ennemis à Malplaquet n'a pas été si bonne.

L'Infanterie de sa gauche le long du bois de Sars étoit trop étendue, puisqu'elle ne pouvoit être soûtenue d'une seconde ligne, & qu'elle pouvoit être embrassée par la droite de l'Ennemi, qui débordoit notre gauche, laquelle ne voïoit pas même la disposition que l'Ennemi faisoit pour l'attaquer, parce que ses mouvemens lui étoient cachés par les retours que formoit le bois au-dessus de l'extrêmité de notre gauche d'Infanterie de premiere ligne.

Le centre même de notre Infanterie étoit, ou trop avancé, ou trop

reculé dans la Trouée. C'est ce que lès plans les plus exacts m'ont pû faire bien connoître ; & ce qui me paroît de plus certain, c'est que le parti le plus raisonnable à prendre, auroit été celui de tenir toute l'Armée en-deça de la Trouée, dont le front auroit été occupé par plusieurs lignes, en recourbant la droite & la gauche sur les bois de Sars & de Jansars, afin que ces deux aîles pûssent plus facilement charger les Ennemis en flanc, lorsqu'ils seroient débouchés de la Trouée, pour attaquer notre front, en cas qu'ils eussent osé l'entreprendre, ce que je ne puis croire.

Si même M. le Maréchal de Villars en arrivant le neuf au Camp de Malplaquet, avoit lui-même reconnu le Païs au-delà de la Trouée, je suis persuadé qu'il auroit dès ce même jour combattu la tête des Ennemis, qui paroissoit au-delà de la Trouée, & auroit fait un effort pour mettre son armée en bataille, en laissant la Trouée derriere son Camp. Cette seule disposition auroit empêché les Ennemis de tenter le Siége de Mons.

* En l'année 1691. le Roi fit le Siége de Mons avant le tems de l'ouverture ordinaire des Campagnes. M. le Prince d'Orange voulut assembler une Armée assez puissante, pour faire lever le Siége; mais M. de Luxembourg, à qui le Roi avoit donné le commandement de l'Armée d'observance, sçut se placer si judicieusement devant l'Ennemi, qu'il le contraignit de voir prendre la place, sans pouvoir la secourir.

Tous les mouvemens que M. de Luxembourg fit faire à son Armée, étoient d'une Guerre défensive judicieusement dirigée, pendant que l'Armée du Roi faisoit le Siége, & agissoit offensivement; ce qui prouve que les mouvemens pour l'offensive & la défensive peuvent être pratiqués en même tems par une Armée, quand ces mouvemens sont bien conduits. *

Dans cette même année l'on devoit ouvrir la Campagne en Piémont par le Siége de Turin, & tout étoit prêt pour cette expédition; mais les ordres de la Cour changerent sur le point de mettre ce projet

à exécution, & l'ou ouvrit la Campagne par le Siége de Carmagnole, ensuite par le changement de la garnison de Cazal, & l'introduction d'une somme considérable d'argent dans cette Place, qu'on jugeoit bien qui seroit long-tems sans communication avec l'Armée du Roi en Piémont.

L'arrivée de M. l'Electeur de Baviere avec un corps considérable de Troupes changea la constitution de la guerre en ce Pays. Elle devint toute offensive de la part de nos Ennemis, quoiqu'ils ne fussent supérieurs qu'en Cavalerie, & que l'Armée du Roi fût plus forte en Infanterie.

M. de Catinat prit continuellement la leçon de ses Ennemis, & ne régla ses mouvemens que sur les leurs, en quoi je ne trouve pas qu'il ait dû être approuvé; mais comme la discution de ses mouvemens sera faite ailleurs lorsque la matiére la requérera, je n'en parlerai point ici, que pour dire qu'ils auroient dû être tels, qu'au moins il auroit soûtenu, s'il s'étoit mieux conduit, la guerre qui se fait entre

Puiſſances égales, au lui de ſe réduire lui-même à la défenſive.

Je ſçai bien qu'après la mort de M. de Louvois, arrivée au mois de Juillet 1691. les Ennemis de ce Miniſtre perſuaderent au Roi, que la guerre offenſive en Piémont étoit d'une grande dépenſe & de peu d'utilité, Je ſçai même que le Roi envoya de Chanlay à M. de Catinat, pour être mieux informé de l'état de cette guerre, & pour concerter avec ce Général les moyens d'y ſoûtenir une défenſive, en conſervant ce que l'on avoit conquis ſur M. de Savoye.

Mais tout ce projet pour l'avenir ne devoit pas être exécuté d'avance, & M. de Catinat étoit en état par ſes forces de ſoûtenir pour le reſte de la Campagne, une guerre de l'eſpéce de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, ſans ſe commettre pour cela à un évenement malheureux par le mauvais ſuccès d'un combat qu'il pouvoit éviter, & ſoûtenir cette troiſiéme eſpéce de guerre moins fâcheuſe que la défenſive.

* Les amas prodigieux de bled qu'il

avoit faits à Carmagnole ne pouvoient pas lui faire craindre, que son Armée pût manquer de pain en delà du Pô. L'on sçait que la fertilité du Pays ne lui devoit pas faire appréhender qu'elle pût manquer de fourages.

Il n'étoit donc question pour soûtenir la guerre avec égalité, que de sçavoir se placer avantageusement pour son Infanterie dans un Pays, où tout est poste quand on le veut.

Tous ces moyens furent négligés par M. de Catinat. Campé avantageusement auprès de Carmagnole, il prit de l'inquiétude d'une marche que l'Ennemi fit en deça du Pô, comme pour s'approcher de Salusses. Il crut qu'il lui étoit capital d'y arriver avant l'Ennemi; il s'éloigna de Carmagnole par ce mouvement, & en laissa même ensuite former le Siége par un détachement de l'Armée Ennemie, dont la plus grande partie étoit dans le même tems campée dans la plaine de Revel.

Si M. l'Electeur de Baviere après avoir pris Carmagnole étoit venu camper avec toute son Armée dans

la plaine de Scarnafis, où elle auroit eu pour sa subsistance tout ce que nous avions assemblé dans Carmagnole qui étoit immense, & qu'en même tems M. le Duc de Savoye l'eût joint, en passant le Pô vis-à-vis de Staffarde; il est certain que l'Armée du Roi auroit eu bien de la peine à repasser le Pô si près de l'Ennemi, auquel elle auroit prêté le flanc, & qu'elle ne se seroit pas retirée à Pignerol, sans un échec, ou tout au moins sans la perte de ses gros équipages, en cas qu'elle eût pris sa marche par la montagne.

Cet exemple prouve qu'un Général, à qui le hazard seul, ou les fautes de son Ennemi, ont acquis la supériorité, doit en profiter sans perte de tems; sans quoi cette supériorité acquise par hazard, ou par une faute que son Ennemi aura faite, mais qui ne sera pas sans remédes, n'avance pas beaucoup les affaires de son Maître.

Car c'étoit une faute bien grande à M. l'Electeur de Baviere d'avoir marché jusqu'à la plaine de Revel; puisque ne pouvant tirer ses vivres

que de Turin, & laiſſant l'Armée du Roi entre Turin & lui, il ſe commettoit continuellement à avoir ſes convois enlevés.*

L'année 1692. produiſit bien des événemens, qui ſerviront à prouver de quelle conſéquences il eſt d'obſerver avec exactitude les régles que j'ai données, pour ſe conduire dans les différentes eſpéces de Guerres.

Le Roi ouvrit la Campagne par le Siége de Namur, qu'il prit malgré les traverſes de la ſaiſon pluvieuſe, & malgré les efforts de M. le Prince d'Orange, qui marcha au ſecours de cette Place avec une puiſſante Armée.

M. de Luxembourg avec une Armée d'obſervance, fut chargé par le Roi de s'oppoſer à l'entrée de l'Armée de M. le Prince d'Orange dans la Mehaigne. C'étoit une opération de Guerre purement de défenſive. Ce Général ſe conduiſit avec une capacité infinie dans tous les mouvemens qu'il fut obligé de faire, pour s'oppoſer de près à ceux que M. le Prince d'Orange faiſoit

devant lui, pour ſe procurer le moyen d'entrer dans la Mehaigne avec toute ſon Armée.

Toutes ſes marches vigilantes, & meſurées avec capacité, furent ſi juſtes, qu'il fut impoſſible à M. le Prince d'Orange de pouvoir prendre le tems de paſſer la Mehaigne devant M. de Luxembourg, quoiqu'infiniment inférieur en Infanterie, laquelle paroiſſoit devoir faire la déciſion d'une affaire, où il s'agiſſoit de ſe donner par la protection de ſon feu, le moyen de porter ſa Cavalerie de l'autre côté d'un ruiſſeau guéable en une infinité d'endroits, & qu'il étoit même facile à ce Prince de couvrir de ponts aux endroits qui ne l'étoient point.

Enfin M. de Luxembourg ſçut ſi bien éviter d'engager un combat d'Infanterie, quoique M. le Prince d'Orange fît tous ſes efforts pour l'y forcer, il ſçut ſi bien profiter de la ſupériorité en Cavalerie par les mouvemens qu'il fit faire, & la maniére dont il la plaça, toujours hors de portée de ſouffrir du feu de l'Infanterie ennemie, & cependant tou-

jours en état de s'oppoſer avec ſuccès aux efforts de l'Ennemi, qu'il parut toujours déſirer un engagement général, quoique toujours appliqué à l'éviter.

* Cet exemple fait encore ſentir, combien la ſupériorité du génie de Guerre d'un Général le met au-deſſus de celui qui lui eſt oppoſé, & qui lui eſt inférieur en vûes.

En effet dans cette occaſion M. le Prince d'Orange étoit infiniment ſupérieur en Infanterie à M. de Luxembourg, & il paroiſſoit qu'il n'étoit queſtion pour ce Prince, que de s'aſſurer le paſſage de la Mehaigne, afin de pouvoir ſous la protection de ſon feu déboucher ſa Cavalerie, & la former en dedans de cette riviére, malgré les charges de la Cavalerie de M. de Luxembourg. Cependant ce Général par ſa maniére de ſe placer, ſçut réduire ſon Ennemi à l'impoſſibilité d'engager un combat d'Infanterie, & à la triſte néceſſité d'être le témoin oculaire de la priſe de Namur.

Ainſi dans cette occaſion d'une action purement de défenſive, M.

de Luxembourg empêcha l'Ennemi de profiter de l'avantage, qu'il devoit vrai-semblablement attendre de sa supériorité en Infanterie, qui paroissoit devoir faire la décision d'une action, dont le commencement devoit la regarder uniquement. Par ses mouvemeus d'une capacité consommée ce Général se conduisit dans la défensive, comme s'il eût désiré de trouver les occasions de se porter à l'offensive, quoique son unique but fût de faire prendre paisiblement Namur au Roi. *

En cette même année 1692. se donna en Flandres le fameux combat de Stinkerque, dont le succès, quoiqu'heureux, ne laissa pas de faire blâmer M. de Luxembourg d'un peu trop de confiance.

Après la prise de Namur, ce Général n'étoit chargé que de la conservation des conquêtes, & d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne se saisit de Courtray, où M. de Luxembourg vouloit prendre ses quartiers de fourages. Pour cet effet il se tenoit toujours assez près de l'Ennemi, & se plaçoit de maniere

qu'il pût toujours le devancer de quelques marches, lorsqu'il voudroit exécuter son dessein de venir achever la Campagne entre l'Escault & la Lys.

Tout le monde a sçu que M. de Luxembourg avoit un Espion dans la Secretairerie de M. le Prince d'Orange, & que cet Espion découvert fut forcé par M. le Prince d'Orange de mander à M. de Luxembourg, que les Ennemis devoient faire le lendemain un grand fourage de son côté. M. le Prince d'Orange vouloit par ce faux avis, que M. de Luxembourg ne prit point d'inquiétude des Troupes, qu'il pourroit par d'autres Espions, ou par ses Partis, apprendre qui marcheroient du côté de son Armée, & qu'il ne les considérât que comme une grosse escorte, commandée pour couvrir les Fourageurs.

En effet M. de Luxembourg ne fit pas beaucoup de cas des premiers avis de la marche des Ennemis, qui lui furent donnés par un Partisan qui étoit à la petite Guerre; ainsi toute l'Armée ennemie se trouva

presque entiérement sortie des défilés qui séparoient les deux Armées, & à la vûe du Camp, sans que M. de Luxembourg eût pensé de faire prendre les armes à ses Troupes.

Une Brigade d'Infanterie, qui couvroit le front de la Cavalerie de la droite, & les Dragons même de la droite, furent attaqués, & forcés d'abandonner leur Gamp avant que l'Armée fut en bataille. Le désordre dans ce commencement fut fort grand à la droite. Cependant la vivacité de M. de Luxembourg, pour former un front, & pour se rétablir sur le terrain d'où l'Ennemi avoit chassé cette Brigade d'Infanterie, eut un succès si heureux, qu'après un combat fort long & fort rude, dans lequel l'Ennemi perdit infiniment de monde, ce même Ennemi fut poussé jusques dans les défilés qu'il avoit passés, & contraint à une honteuse retraite.

Exemple qui justifie, que non-seulement dans une Guerre défensive, mais même dans une action purement défensive, un Général supérieur en génie, sçait si judicieu-

sement profiter des moindres fautes de son Ennemi dans sa conduite pour l'attaque, qu'il parvient souvent à changer la nature de l'action, & devient l'attaquant de celui qui étoit son agresseur dans le commencement de l'action.

Il est certain que M. le Prince d'Orange ne poussa pas avec assez de vigueur la Brigade d'Infanterie, qui couvroit la droite de Cavalerie, après qu'il lui eut fait abandonner son Camp, ni même les Dragons de la droite placés le long du ruisseau, qui fermoit la droite.

Par cette lenteur, M. de Luxembourg eut le tems de faire monter à cheval toute la Cavalerie de la droite, & de faire venir promptement de sa seconde ligne des Bataillons, qui couvrirent le front de la Cavalerie trop exposée au feu de l'Infanterie ennemie, qui avoit déposté la Brigade d'Infanterie, dont j'ai parlé. Cette Infanterie força ensuite les Ennemis à abandonner le terrain avantageux où cette Brigade étoit campée, de maniére que le combat étant devenu égal à la droite, de-

vint bien-tôt avantageux pour les Troupes du Roi ſur le front du centre.

Comme ce n'eſt point ici où je prétends détailler les actions particuliéres, je ne parle de celle-ci que par le rapport qu'elle a avec la matiére de ce Chapitre, pour prouver que l'objet principal d'un Général dans quelque eſpéce de Guerre qu'il ſe trouve engagé, doit toujours être de la faire offenſive, parce que c'eſt l'eſpéce qui ſe ſoûtient le plus facilement, & avec le plus d'avantage pour ſon Prince.

Dans cette même année 1992. M. le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne. Il n'étoit chargé que de conſerver l'Alſace & ſes Places, & de vivre autant qu'il lui ſeroit poſſible aux dépens des Ennemis.

Cette conduite à tenir étoit celle d'une Guerre défenſive ; mais elle ne lui lioit pas les mains pour ſe procurer une entiére ſupériorité ſur ſes Ennemis, ſans ſe commettre à une action dont l'événement pût être douteux. Cependant dans le

cours

cours de cette Campagne, il laissa échaper trois occasions de changer en offensive la Guerre défensive, dont il étoit chargé.

Voici quelles furent ces trois occasions qui lui furent présentées. Après avoir ouvert la Campagne auprès de Mayence, & avoir consommé les fourages du voisinage de cette Place, notre Général étoit revenu à Altzay dans le Palatinat. Les Ennemis étoient séparés en deux Corps. Celui qui étoit commandé par M. le Landgrave de Hesse, étoit près de Mayence & de l'autre côté du Rhin; l'autre du côté du bas-Neckre, aussi au-delà du Rhin.

Dès que M. le Maréchal de Lorges eut quitté le voisinage de Mayence, M. le Landgrave dont le Corps de Troupes étoit d'onze à douze mille hommes, passa le Rhin à Mayence, & remontant ce Fleuve, vint attaquer les Tours de Wormes, où il y avoit un Poste de deux cens hommes qui souffrirent le Canon, de sorte que ce bruit avoit averti l'Armée du Roi qui marcha au secours des Tours attaquées, & arriva

de fort bonne heure, & toute entiére, à portée du Camp de M. le Landgrave. Ce Prince s'étoit si mal placé, & son Camp étoit si peu soûtenable, que l'Armée du Roi pouvoit se trouver en bataille sur une hauteur précisément sur le Camp de l'Ennemi, & accabler cette Armée ainsi campée entre la hauteur & le Rhin, sans pont sur ce fleuve pour sa retraite.

Cependant M. le Maréchal de Lorges quoique fort brave homme de sa personne, * mais d'un génie fort borné pour la Guerre, * ne voulut jamais que l'Armée encore hors de la portée de l'Ennemi, passât sur deux ou trois colonnes un petit ruisseau, qu'il falloit traverser pour se placer avant l'Ennemi sur la hauteur qui étoit sur son Camp.

Il voulut que l'Armée allât prendre la tête du ruisseau pour s'y mettre en bataille, & marcher à l'Ennemi. Ce détour consomma le reste du jour; le lendemain ne fut pas mieux employé, & donna le tems à M. le Landgrave de reconnoître le danger qu'il avoit couru, & de se

mettre hors de la portée de notre Armée.

Si M. le Maréchal de Lorges, quoique ſimplement chargé par le Roi d'une Guerre défenſive en Allemagne, avoit dans cette occaſion détruit le Corps commandé par M. le Landgrave, ce qu'il avoit été le maître de faire avec une ſupériorité qui ne pouvoit pas le faire douter du ſuccès, il eſt conſtant que ſans péril pour les affaires du Roi, il auroit changé la conſtitution de la Guerre, & même que ſans s'engager à entreprendre dans la ſuite, il auroit conſervé le reſte de la Campagne une ſupériorité agréable à ſon Maître.

La ſeconde occaſion dans laquelle M. le Maréchal de Lorges manqua de ſe donner encore une entiére ſupériorité ſur les Ennemis, & à faire ſans ſe commettre changer la conſtitution de la Guerre défenſive, fut celle-ci.

Quelque tems après les Ennemis dans le deſſein de faire un pont ſur le Rhin à l'Iſle de Santhouen, pour paſſer dans le Palatinat, porterent

toute leur Armée près de l'embouchure du Neckre. M. le Maréchal de Lorges avoit détaché un petit Corps de neuf Bataillons & de quelques Escadrons, qui campoient à Altrip, pour observer les mouvemens de l'Ennemi; & sous le prétexte de la commodité des fourages, il s'étoit avec le reste de son Armée éloigné de neuf lieues de ce Corps détaché.

Ce corps par sa foiblesse & son éloignement, ne pouvoit empêcher que toute l'Armée ennemie ne fît un pont à la faveur d'une crûe du Rhin, & ne pasfât ensuite cette riviére, lorsque les eaux seroient retirées.

Je commandois ce Corps, & j'avois continuellement donné avis à notre Général de la construction de ce pont, de sa perfection, & du passage de l'Armée ennemie. Cependant je ne reçûs ordre de M. le Maréchal de Lorges, que dans le tems que la tête de l'Armée ennemie arrivoit au Landwert de Spire.

Cet ordre portoit que je me retirasse à Philisbourg; ce que je n'au-

rois pû exécuter sans séparer l'Armée du Roi en deux, & laisser l'Ennemi maître d'entrer en Alsace, parce que le reste de l'Armée n'auroit pû m'y venir joindre. Je me mis pourtant en devoir d'exécuter ponctuellement cet ordre ; mais la vivacité de l'Ennemi à entrer dans le Landwert de Spire, me força à me poster sur le bord d'une branche du Sireback, que je disputai assez de tems à l'Ennemi pour pouvoir être soûtenu avant que d'être forcé ; ce qui me réussit après un long combat.

Notre Armée entiére eut donc le tems d'arriver au Spireback, & de se former devant ce ruisseau. Toute celle des Ennemis étoit entrée dans le Landwert, d'où elle ne pouvoit ressortir que par deux portes.

Tout le monde sçait comme les Landwerts sont faits. Pour combattre l'Ennemi avec un succès indubitable, il ne falloit que de l'attention sur un mouvement qu'il ne pouvoit dérober à la vûe, & se préparer des passages sur le ruisseau, dont nous étions les maîtres. Cependant quelques rémontrances que

l'on pût faire à M. le Maréchal de Lorges, il laiſſa tranquillement reſſortir cette Armée du Landwerd par la même porte qu'elle y étoit entrée.

Ainſi dans cette ſeconde occaſion, ce Général négligea encore de faire changer la conſtitution de la Guerre, ſans pourtant ſe commettre à une action douteuſe, & il s'attacha ſcrupuleuſement à une défenſive trop reſtrainte, pour profiter des fautes de ſon Ennemi.

La troiſiéme occaſion de cette Campagne dans laquelle M. le Maréchal de Lorges ne voulut pas ſe donner la ſupériorité ſur les Ennemis, & de bons quartiers d'hyver à ſon Armée aux dépens des Ennemis du Roi, fut telle. Sur la fin de la Campagne, l'Armée du Roi alla vivre dans la plaine d'Ethelingen, après avoir obligé l'Armée ennemie à quitter Hagenback où elle avoit fait un pont ſur le Rhin.

L'Armée du Roi s'avança enſuite à Phortzheim ſur Lentz. M. le Maréchal de Lorges apprit que M. l'Adminiſtrateur de Wirtemberg étoit campé auprès d'Entzwahingen

avec un Corps de quatre mille chevaux. Il marcha à ce Corps, le battit, & prit M. l'Administrateur. Il étoit aisé après cela d'établir l'Armée dans le Duché de Wirtemberg & tout le long du Neckre.

Notre Général aima mieux abandonner tout ce pays, & marcher avec toute l'Armée au secours du Château d'Eberbourg, assiégé par M. le Landgrave, que de remettre encore une fois toute la Guerre d'Allemagne au-delà du Rhin, & la faire ainsi aux dépens de l'Empire.

Ces trois exemples cités sur le sujet des maximes pour la Guerre défensive, feront suffisamment connoître, que quand un Général d'un génie tel qu'il le doit avoir, pour pouvoir être porté au commandement des Armées, sçait se prévaloir des fautes de son adversaire, sans pourtant rien hazarder, il lui est souvent facile de faire changer la constitution d'une Guerre défensive, & par-là de la rendre plus avantageuse à son Prince, & même de moindre dépense.

Après la mort de M. de Louvois

arrivée pendant la Campagne de 1691. la Guerre changea absolument de face en Piémont, & le Roi résolut pour la Campagne suivante de ne faire de ce côté-là qu'une Guerre défensive, dont l'objet ne fut que de soûtenir Pignerol, Suze, Nice, & la Savoye.

Ce systême de Guerre proposé par des gens qui ne connoissoient pas la constitution du pays, fut cependant approuvé ; & M. de Catinat qui commandoit en Piémont, fut chargé de l'exécution de cette défense, pour laquelle on lui donna 100. Bataillons & 40. Escadrons,

M. de Catinat plaça sa Cavalerie au Camp du Sablon près du Rhône pour la commodité de sa subsistance, & toute son Infanterie en plusieurs Corps, comme il le jugea à propos pour soûtenir sa défensive.

Cependant M. de Savoye supérieur en Cavalerie, mais fort inférieur en Infanterie, malgré cette disposition ne laissa pas de pénétrer par le Quiéras jusqu'à Ambrun, où il conduisit du canon, en fit le Siége, & prit cette Ville derriere M. de Catinat

Catinat. Il ſeroit même deſcendu juſques dans la plaine du Dauphiné, ſans la petite vérole dont il fut ſurpris à Ambrun, & dont il fut fort mal.

Il eſt certain que ſi l'on avoit donné à M. de Catinat un équipage de vivres propre à conduire le pain à l'Armée dans la plaine de Piémont, & des chevaux d'Artillerie pour un équipage de Campagne, l'on auroit ôté à M. de Savoye toutes ſes vûes pour entreprendre; parce qu'il auroit toujours craint que l'Armée du Roi ne rentrât en Piémont, ce qu'il vouloit abſolument éviter. Mais quand ce Prince vit par la maniére dont on avoit composé l'Armée du Roi, qu'il n'avoit plus à craindre qu'elle pût entrer dans la plaine, par l'impoſſibilité où elle auroit été d'y ſubſiſter, dès qu'elle auroit été hors de portée d'aller prendre elle-même ſon pain dans Pignerol, il ſe réſolut à l'offenſive, quoique fort inférieur en Infanterie, dans un pays de montagnes, où elle ſemble devoir ſeule aſſûrer toutes les opérations de guerre.

La premiere faute faite sur cette défensive mal réglée, regarde entiérement la Cour. Elle devoit supputer les dépenses à faire pour la soutenir, & elle auroit trouvé que les réparations des voitures pour les vivres & pour l'Artillerie, dont tous les chariots étoient restés dans Pignerol à la fin de la Campagne précédente, & l'entretien des équipages, auroit été bien au-dessous de celles de la quantité d'Infanterie que l'on donnoit à M. de Catinat, dont même la présence ailleurs auroit été plus utile au service du Roi; & on auroit ainsi préféré une offensive, qui auroit eu tout au moins les apparences d'une Guerre entre Puissances égales, à une défensive aussi restrainte que celle qu'il fut résolu que l'on feroit.

La seconde faute regarde M. de Catinat. Ce Général qui connoissoit, & la plaine de Piémont, & ce vaste centre des Alpes, depuis Nice jusqu'au Lac de Genéve, devoit sçavoir, comme je l'ai dit ailleurs, que la plaine de Piémont étoit un centre, qui portoit également sur

toute cette circonférence, & qu'ainsi il seroit nécessairement le plus foible par tout, dès qu'il sépareroit son Infanrerie, comme il le fit par sa disposition.

Je sçai qu'il craignit en ne gardant pas avec de l'Infanterie tous les principaux côtés, & même les War, que la Cavalerie ennemie fort supérieure à la sienne, ne pénétrât ou en Provence, ou en Dauphiné, & ne fît de grands désordres dans ces Provinces. Mais il me paroît que cette crainte étoit mal fondée par deux raisons.

La premiere est que si cette Cavalerie ennemie avoit passé les Alpes sans opposition, il auroit au moins été bien facile de la détruire à son retour, en plaçant à propos de l'Infanterie dans les cols, & les lieux serrés, où elle auroit voulu passer.

La seconde, est qu'en ce cas-là M. de Catinat n'auroit eu qu'à entrer lui-même dans la plaine de Piémont avec toutes ses forces, & marcher à M. de Savoye, qu'il auroit vrai-semblablement trouvé posté avec son Infanterie à l'entrée de la

vallée, où il auroit voulu recevoir sa Cavalerie à son retour, & par la grande supériorité d'Infanterie du Roi, il auroit aisément détruit celle de M. de Savoye.

Ainsi donc M. de Catinat avoit fait une fort mauvaise disposition. Il avoit séparé son Infanterie en trop de Corps, qui se sont toujours trouvés inférieurs à celui que l'Ennemi portoit en avant, & dont il mesuroit la force sur celui qui pouvoit lui être opposé. Il avoit trop éloigné sa Cavalerie pour en pouvoir faire aucun usage, pas même faire appréhender à M. de Savoye qu'elle pût faire une course dans la plaine éloignée des lieux, où la Cavalerie de ce Prince la pût troubler dans son expédition; de maniere que M. de Catinat avec un Corps de Troupes plus puissant au double que celui de M. de Savoye, ne parut jamais que foible devant ce Prince, qui pendant toute la Campagne, exécuta tout ce qu'il voulut entreprendre.

Exemple qui fait connoître, qu'une défensive par choix doit être

mieux dirigée que celle-là ne le fut, & qu'il n'est jamais prudent à un Général de prendre ce parti si absolument, qu'il s'ôte tous les moyens de profiter des mouvemens hazardeux qu'un Ennemi qui veut entreprendre, est quelquefois forcé de faire, & que la disposition pour la défensive doit toujours être telle, que l'on puisse, si l'on en trouve l'occasion favorable, faire changer la constitution de cette espéce de Guerre.

En l'année 1693. il parut que le projet de la Campagne étoit d'une puissante offensive en Flandres, & d'une exacte défensive en Allemagne & en Italie.

On assembla donc deux grandes Armées en Flandres. Le Roi se mit à la tête de celle qui marcha jusqu'à Gemblours, & M. de Luxembourg fut choisi pour commander celle qui étoit assemblée à Geury près de Mons.

Le projet étoit d'aller avec les deux Armées accabler M. le Prince d'Orange, & toutes les forces de la Ligue, dans le Camp de Parck près

de Louvain. Toutes les mesures pour rendre cette grande entreprise sûre dans son exécution, avoient précédemment été très-judicieusement concertées par M. de Luxembourg, chargé de la principale partie de l'affaire. Elles étoient même sur le point d'être exécutées, lorsque tout-à-coup par des raisons que tout le monde a sçues, mais qui ne sont point du sujet que je traite, ce projet d'offensive en Flandres fut changé en celui d'une défensive; & au contraire l'offensive fut résolue en Allemagne au lieu de la défensive.

On ôta à M. de Luxembourg les meilleures Troupes de son Armée, ausquelles on substitua la plus chétive Infanterie de l'Armée du Roi, & l'on forma des Troupes ôtées à M. de Luxembourg & de l'Armée du Roi, une Armée qui marcha en Allemagne sous le commandement de M. le Dauphin.

Ce changement imprévû, & sans aucune bonne raison, fit reprendre cœur à M. le Prince d'Orange, qui s'étoit vû à la veille d'être accablé

ſans reſſource, & fit penſer à ce Prince qu'il pourroit après la ſéparation des deux Armées du Roi, ſe montrer devant M. de Luxembourg, qui ſçut pourtant le contenir dans ſon Camp de Parck par celui de Meldert qu'il prit à propos.

Ainſi M. de Luxembourg malgré la diminution de ſon Armée & ſon changement dans la qualité des Troupes, ne laiſſa pas de paroître encore agir avec ſupériorité ſur les Ennemis, par les reſſources que ſon génie de guerre lui fournit. La ſuite de la Campagne le juſtifie encore mieux ; mais avant que d'en faire le détail, par rapport à la matiére de ce Chapitre, je crois devoir faire un plan général de l'état de nos Ennemis en Flandres dans le tems de l'ouverture de la Campagne.

Les Eſpagnols ne pouvoient plus s'approcher de nos frontiéres de Champagne que par Charleroi ſur la Sambre. Nos Ennemis étoient maîtres de Liége ſur la Meuſe, dont la conſervation leur étoit capitale. Ils en avoient racommodé la Citadelle, qu'ils avoient même couverte

d'un Camp retranché capable de contenir une Armée.

Nos Armées qui s'étoient comme jointes auprès de Gemblours, leur donnoient donc de justes sujets d'appréhension pour Charleroi & Liége d'un côté, & pour leur Armée, & Louvain de l'autre. S'ils avoient perdu Liége, ils perdoient la Ville d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs armes pour nous faire la guerre ; nous nous trouvions après cela sur Mastrick, & par conséquent nous ne leur laissions plus de communication avec l'Allemagne que par le bas-Rhin & la basse-Meuse. S'ils avoient été battus dans leur Camp de Parck, Louvain, Malines, Anvers, & Bruxelles n'auroient pû être soûtenus, & la Flandre entiére auroit couru grand risque.

Dans cet état M. le Prince d'Orange, qui voyoit également la ruine de son parti dans l'une des deux pertes de Liége, ou de Louvain dans un commencement de Campagne, mais pourtant avec cette différence, que la perte de Liége ne

ſe ſeroit pas fait d'abord ſentir avec tant d'éclat que celle de Louvain, & qui d'ailleurs par la jonction de nos deux Armées à Gemblours n'oſoit ſe commettre au ſort d'une Bataille, dont la perte auroit entraîné celle de toute la Ligue; M. le Prince d'Orange, dis-je, prit donc le parti de ſéparer ſes forces.

Il ſe plaça, comme je l'ai dit, à Parck, avec la plus grande partie de ſon Armée, & mit dans le Camp retranché de Liége un Corps conſidérable d'Infanterie & de Cavalerie, qu'il crut capable de réſiſter aſſez de tems à nos efforts en cas que nous l'euſſions attaqué, pour avoir le tems de porter un nouveau ſecours aux Troupes attaquées, faiſant marcher ce ſecours à couvert du Demer, & l'introduiſant dans le Camp retranché par l'autre côté de la Meuſe.

Ce parti de ſoûtenir Liége de cette maniére avoit un grand inconvénient, comme je le ferai voir lorſque je parlerai de la Bataille de Neerwinde; c'eſt que pour faire marcher ſûrement ce Corps déta-

ché, il falloit que le Prince d'Orange s'avançât lui-même avec toute ſon Armée à portée de protéger cette marche ; ainſi il s'éloignoit de Louvain & de la Flandre, à quoi les Eſpagnols ne vouloient abſolument point conſentir.

Auſſi ce Prince ne faiſoit-il entrevoir la poſſibilité de porter ce ſecours au Camp retranché de Liége, que pour faire ſentir à M. de Luxembourg que cette entrepriſe lui ſeroit difficile à exécuter.

Voilà quelle étoit la diſpoſition de nos Ennemis ; & pour ne pas répéter ce que j'ai dit de la nôtre, je dirai ſeulement que cette diſpoſition devoit bien plûtôt favoriſer l'exécution du projet de M. de Luxembourg, que de le faire abandonner.

Je m'arrêterai donc uniquement à mon ſujet, qui eſt celui de la Guerre défenſive, & ferai voir que M. de Luxembourg par la ſeule ſupériorité du génie de guerre ſur M. le Prince d'Orange, ſçut malgré l'abandon de ſon projet, ſe continuer dans la repréſentation de maître de la Campagne, pendant le

cours de laquelle il battit à Neerwinde l'Armée de M. le Prince d'Orange, & prit Charleroi à la fin de la Campagne; & qu'ainsi, quoiqu'après le départ du Roi, il ne fût plus chargé que d'une Guerre défensive, ou tout au plus de la Guerre qui se fait entre Puissances égales, ce sçavant Capitaine né laissa pas de prendre sur son Adversaire les tems heureux, qui lui procurérent des avantages considérables.

Voici quels furent les mouvemens judicieux de M. de Luxembourg pour parvenir à changer la constitution de la Guerre. Aussi-tôt après le départ du Roi, il prit le Camp de Meldert, séparé de celui des Ennemis à Parck par les bois de Meerdal.

Par cette situation il avoit l'Armée de M. le Prince d'Orange en tête, & les Troupes qui étoient dans Liége derriere lui; de maniere que ces Troupes n'osoient pas quitter ce Camp retranché, pour venir joindre M. le Prince d'Orange, en se couvrant du Demer dans leur marche, & cela par deux raisons;

l'une qu'elles ne pouvoient quitter Liége, sans nous laisser la possibilité de nous en emparer, avant que M. le Prince d'Orange eût pû troubler l'exécution de cette entreprise, qui étoit capitale pour les Hollandois; l'autre que ces Troupes pouvoient courir une grand risque dans leur marche derriere le Demer, dont M. de Luxembourg étoit fort proche.

M. le Prince d'Orange lui même n'osoit quitter le Camp de Parck pour favoriser cette jonction, parce que par ce mouvement il découvroit Louvain. Ainsi tant qu'il fut possible à M. de Luxembourg de subsister dans son Camp de Meldert, il se trouva par ce poste supérieur & maître de la Campagne, quoique son Armée fût très-inférieure aux forces de M. le Prince d'Orange, s'il avoit pû les rassembler.

Quoique M. de Luxembourg fût par cette seule situation parvenu à changer la constitution de la Guerre défensive, en celle qui se fait entre Puissances égales, ce beau début ne le satisfaisoit point encore, & voici ce qu'il fit pour parvenir à

devenir l'offenseur, pour combattre son Ennemi avec tous les avantages qu'un génie supérieur sçait se donner, pour se procurer un succès heureux.

Il ne jugea pas qu'il dût entreprendre de combatrre M. le Prince d'Orange, qu'il n'eût encore diminué ses forces déja séparées. De la maniere dont ce Prince étoit placé à Parck, M. de Luxembourg ne pouvoit pas entreprendre ni sur les convois, ni sur les fourages de l'Ennemi; il fallut donc pour parvenir à son dessein de combattre avec avantage, trouver dans la fertilité de son imagination un avantage sur son Ennemi plus décidé, que celui de lui enlever un convoi, ou battre un grand fourage.

Pour cela il jugea qu'il falloit donner des inquiétudes à M. le Prince d'Orange pour le Camp retranché de Liége. Il fit raprocher de Namur & de lui le Marquis d'Harcourt, qui avec un petit Corps de Cavalerie couvroit le pays de Luxembourg & la basse-Meuse; il fit remuer dans Namur beaucoup de ca-

non, de munitions de guerre, ou d'outils, & fit cuire beaucoup de pain dans cette Place; Après quoi il quitta le Camp de Meldert, & vint avec toute ſon Armée à portée de Liége, dont il alla reconnoître les retranchemens, & fit même faire une grande quantité de faſcines, comme s'il avoit voulu s'en ſervir à l'attaque des retranchemens.

M. le Prince d'Orange à qui tous les mouvemens qui ſe faiſoient dans Namur étoient connus, crut qu'effectivement M. de Luxembourg vouloit attaquer le Camp retranché de Liége. Il quitta ſon Camp de Parck; pour ſuivre M. de Luxembourg de loin, & ſe mettre à portée de faire encore entrer dans le Camp de Liége autant de Troupes qu'il y en avoit, en faiſant marcher ce Corps à couvert du Demer.

M. de Luxembourg informé de la marche de l'Ennemi, pour s'approcher de lui & de ſon détachement pour Liége, régla ſes mouvemens devant cette Place, de maniere qu'il pût être ſûr de l'affoibliſſement de l'Armée de M. le Prince d'Oran-

ge, avant que de mettre ſon deſſein de combattre à exécution.

M. le Prince d'Orange qui ſe ſentoit fort ſupérieur en Troupes à M. de Luxembourg, content d'avoir fait entrer de nouvelles Troupes dans le Camp retranché de Liége, ſe tenoit avec tout le reſte de ſon Armée, ſa droite à la Getthe, ſa gauche à Roms-dorph, le long du ruiſſeau de Landen, le village de Neerwinden à ſa tête. Il détacha même encore M. le Duc de Wirtemberg avec un Corps de dix ou douze mille hommes, pour aller forcer nos lignes de Courtrai, & faire contribuer nos Chatellenies, parce qu'il ne croyoit pas que M. de Luxembourg pût le venir attaquer dans le poſte qu'il s'étoit choiſi.

M. de Luxembourg content des mouvemens que M. le Prince d'Orange venoit de faire, par la préſomption que lui donnoit ſa ſupériorité en Troupes, ne ſongea qu'à raſſurer encore mieux M. le Prince d'Orange dans ſon Camp de Neerwinde, où il ſe croyoit en ſûreté,

& où M. de Luxembourg avoit pourtant résolu de l'aller combattre.

Il feignit pour cet effet d'avoir conçû une inquiétude extrême pour nos Chatellenies de Flandres, & fit marcher à midi toute la seconde ligne, avec des ordres publics de faire toute la diligence possible pour secourir nos Chatellenies, & des ordres secrets aux Troupes détachées de faire halte en un lieu marqué; & dès que la nuit fut venue, il marcha à l'Ennemi avec tout le reste de l'Armée. Il le trouva tranquille dans son Camp, parce qu'il croyoit M. de Luxembourg occupé à son entreprise de Liege, & affoibli même d'une partie de son Armée, qu'il avoit eu avis qui marchoit vers la Flandre.

Un orage terrible survenu dans le moment que l'Armée se mettoit en marche, l'appesantit si fort, qu'elle ne put arriver assez tôt pour combattre ce même jour; il fallut attendre au lendemain, que la bataille se donna avec le succès glorieux, dont je parlerai ailleurs.

Ce récit n'a été détaillé avec tou-

tes

tes ses circonstances, que pour rendre sensible ce que j'ai avancé dans mes Mémoires sur la Guerre, lorsque j'ai dit, que la conduite d'une Guerre défensive entre Puissances égales, résidoit toute entiére dans l'esprit & la capacité du Général qui en étoit chargé, dont la supériorité de génie sur son Adversaire s'étoit souvent trouvé seule capable de faire changer la constitution de cette espéce de Guerre toujours désagréable à soûtenir.

Car enfin, qu'est-il de plus vrai, que si M. de Luxembourg avoit été de ces génies de guerre ordinaires, & qu'il n'eût pas été plus habile que M. le Prince d'Orange, la Campagne de Flandres auroit été aussi desagréable pour le Roi, que le fut celle d'Allemagne, comme nous le dirons en son lieu?

Le gain de la bataille de Neerwinde fut si effectif, qu'il procura la supériorité entiére à l'Armée du Roi pour le reste de la Campagne; de maniére qu'à la fin de Septembre elle forma le Siége de Charleroi, prit cette Place, après quoi elle alla

encore empêcher M. le Prince d'Orange de s'emparer de Courtrai, & vécut enfin aux dépens des Ennemis jusqu'au tems des quartiers d'hiver. Voici quelles furent les fautes, qui firent perdre à M. le Prince d'Orange sa supériorité véritable.

La premiere fut, après le départ du Roi pour son retour, & celui de M. le Dauphin avec son Armée pour l'Allemagne, de n'être pas sorti de son Camp de Parck, & de n'avoir pas empêché M. de Luxembourg de prendre celui de Meldert. Cette négligence fut cause qu'il ne put sortir de son Camp de Parck, tant que M. de Luxembourg fut à Melder, & qu'il ne pût aussi se faire joindre par les Troupes qui étoient à Liége, crainte que notre Général ne s'emparât de cette Ville, s'il la laissoit sans une puissante protection. Ainsi il manqua l'occasion de se donner sur M. de Luxembourg la supériorité qu'il auroit euë, s'ils avoient été ensemble.

La seconde, fut celle d'avoir pris toutes les démonstrations de M. de Luxembourg sur Liége pour un des-

ſein certain, & de s'être déplacé avant que ce Général eût effectivement formé l'attaque de Liége.

La troiſiéme, d'avoir trop promptement détaché M. de Wirtemberg pour aller en Flandres, dans la ſuppoſition qu'il auroit le tems d'exécuter cette entrepriſe pendant que M. de Luxembourg ſeroit occupé à Liége.

La quatriéme qui mit M. de Luxembourg en état de profiter des trois premieres, fut celle de s'être tenu à portée d'une action générale, après s'être affoibli par les détachemens pour Liége, & pour la Flandre.

La cinquiéme, ſans laquelle M. de Luxembourg n'auroit encore que foiblement réuſſi dans ſon deſſein de changer la conſtitution de la Guerre, & n'auroit pû parvenir tout au plus même qu'à faire une Guerre égale, & ſans avantage le reſte de la Campagne, fut celle de croire qu'ayant eu le tems de retrancher le front de ſon Camp, dont les aîles étoient couvertes par la Getthe & le ruiſſeau de Landen, M. de Lu-

xembourg, dont l'Infanterie n'avoit pû arriver que la nuit, quoiqu'il fût arrivé avec sa Cavalerie à deux heures après-midi à vûe du Camp ennemi, se désisteroit du désir de le combattre, lorsque le lendemain matin il verroit le front du Camp retranché, comme il le fut pendant la nuit.

Si même M. le Prince d'Orange, sans prendre trop de confiance dans la bonté apparente de son poste, eût voulu éviter une action décisive dans une conjoncture, où les détachemens qu'il avoit faits la lui devoient prudemment faire éviter, & s'il se fût servi du tems de la nuit, pour faire passer la Getthe à son Armée, & mettre cette riviére devant lui, il est certain que tous les mouvemens d'habile & de grand Capitaine que M. de Luxembourg avoit faits, pour combattre M. le Prince d'Orange avec avantage, ne lui auroient été d'aucun profit pour changer la constitution de la Guerre, & se donner la supériorité sur son Ennemi par des mouvemens, qui n'auroient rien décidé sans

combat, parce que M. le Prince d'Orange en se couvrant de la Getthe & évitant de combattre, se procuroit le moyen infaillible de rejoindre toutes ses forces, & de se conserver par-là la supériorité sur M. de Luxembourg.

Exemple qui justifie, combien facilement une premiere faute faite devant un Général d'un génie supérieur, conduit aisément à toutes les autres, & jusqu'à celle qui décide de la constitution d'une Guerre.

J'ai dit ci-dessus, que le premier projet pour la Campagne d'Allemagne avoit été d'y demeurer sur la défensive, & que celui même des Ennemis étoit de ne rien entreprendre de ce côté-là, parce qu'ils vouloient agir avec supériorité en Hongrie & en Piémont, à quoi ils étoient conviés par ce qui s'étoit passé l'année précédente en ce pays-là.

Mais M. le Dauphin ayant marché en Allemagne avec son Armée, & y ayant joint celle que commandoit M. le Maréchal de Lorges pour agir conjointement contre l'Armée de l'Empire commandée

par M. le Prince de Baden, ce Prince qui vit fondre sur lui une Armée fort supérieure à la sienne, ne songea qu'à se placer de maniere à pouvoir seulement garder l'Allemagne au-delà du Neckre, & abandonna tout le Pays entre le Rhin & le Neckre, comptant que c'en seroit assez dans l'état où il se trouvoit, s'il pouvoit empêcher que nous ne pénétrassions plus avant, & espérant que la supériorité de M. le Prince d'Orange en Flandres, ou l'offensive que M. de Savoye avoit résolu de faire contre nous, le débarrasseroit de nos grandes forces en Allemagne pour marcher au secours de Pignerol, ou de la Flandre, & qu'ainsi nous ne pourrions pas prendre des quartiers d'hyver dans l'Empire.

Pour cet effet M. de Baden fortifia un Camp pour toute son Armée sur la hauteur qui tombe sur Heilbron, où il avoit jetté un corps d'Infanterie. Ce Camp étoit inattaquable du côté de Lauffen; il étoit bon du côté de Heilbron, parce qu'il ne pouvoit être abordé qu'après s'être rendu maître de cette Ville; mais il n'é-

toit point soûtenable si l'Armée du Roi avoit passée le Neckre à Neckersulm & à Wimphen, & qu'elle eût tourné ce Camp.

Ce fut ce que l'on négligea de faire. On le tâta du côté de Lauffen où il n'étoit point attaquable ; on s'amusa à courir & à piller le Wirtemberg, que M. le Prince de Baden abandonnoit ; & après avoir inutilement fatigué l'Armée pendant quelque tems, & fait beaucoup de desordre dans le Wirtemberg, on se retira, parce que comme M. de Baden l'avoit sagement prévû, le Siége de Pignerol que M. de Savoye commençoit à former, obligea le Roi à faire détacher de son Armée d'Allemagne beaucoup de Cavalerie, afin de mettre M. de Catinat en état de secourir cette place, & de combattre M. de Savoye, en cas que ce Prince s'opiniâtrât au dessein de ce Siége.

Cet exemple de la judicieuse défensive de M. le Prince de Baden en Allemagne, servira à faire connoître, que cette espece de guerre peut se soûtenir sans désavantage marqué,

quand on peut réduire l'agraiſſeur à un point d'attaque préalable à aucune autre entrepriſe, & que dans un commencement de cette opération, on ne regarde pas comme un objet eſſentiel de ſon projet de défenſive, de s'oppoſer à un Ennemi, qui attaque avec grande ſupériorité, & qu'on ne s'attache qu'à le réduire à ce point d'attaque préalable à toute autre opération.

Il eſt certain que M. le Prince de Baden dans cette eſpece de guerre avoit judicieuſement penſé, d'abandonner de ſon bon gré tout le Pays entre le Rhin & le Neckre, parce qu'il n'auroit pû tenter de le ſoûtenir par partie, ſans expoſer auſſi quelques parties de ſon Armée fort inférieure à la nôtre, & que ſes moindres pertes auroient été fort conſidérables pour lui dans l'état où il ſe trouvoit, & auroient abſolument décidé de notre ſupériorité, dans un tems où il lui étoit d'une conſéquence infinie de ſe maintenir dans une eſpece d'égalité, par le choix d'un bon poſte.

Par les raiſons contraires, il eſt auſſi

aussi certain que l'agraisseur ne doit jamais se négliger, sur les attentions à avoir pour décider de la supériorité. Si donc M. le Maréchal de Lorges avoit été actif, s'il n'avoit pas perdu inutilement des jours qui consommoient le pain qu'il ne tiroit que de Philisbourg & du Fort-Louis, s'il s'étoit précédemment informé avec exactitude de la nature du poste, que M. le Prince de Baden avoit pris sur la hauteur de Heilbron, il auroit sçû que ce poste n'étoit point attaquable du côté de Lauffen, & il n'y auroit point porté inutilement l'Armée.

Il auroit sçû que ne pouvant point attaquer Heilbron, le Neckre entre deux, & soûteuu de l'Armée Ennemie, il falloit passer cette riviére à Nekersulm ou à Wimphen, pour pouvoir agir avec succès contre cette Ville, ou étoient tous les vivres pour l'Armée de M. de Baden. Et s'il avoit passé le Neckre, il auroit aisément vû que le poste de M. le Prince de Baden ne valoit rien par derriere, & il auroit forcé ce Prince à abandonner Heilbron, &

à s'aller mettre en sûreté derriere le Koker.

Il étoit même impossible à M. de Baden de s'opposer au passage du Neckre par deux raisons. La premiere, c'est qu'il étoit trop éloigné pour le pouvoir faire, sans se déposter de la hauteur où étoit son Camp.

La seconde, c'est que par la nature du terain, les Troupes auroient souffert une perte considérable par le feu de l'Armée du Roi, parce que de ce côté-ci du Neckre, le terrain de la Campagne est plus élevé que de l'autre, & qu'ainsi l'Artillerie de l'Armée du Roi auroit eu un grand avantage sur la sienne.

De ce récit il faut conclure, que M. le Maréchal de Lorges a fort mal conduit une guerre offensive, & que M. le Prince de Baden s'est fort bien conduit par la défensive, & a tiré un parti avantageux d'un poste, qui n'avoit pourtant qu'une apparence de sûreté; sans être effectivement de la nature de ceux qui sont assez bons, pour y oser tenir contre une Armée supérieure, parce qu'ils ne peuvent être tournés, &

Maseick
Stechem
Stein
Rechem
Demer R
Bilsen
Maſtricht
Wick
Tongre
Grandfelt
Wiset
Dalem
Berwine R
Geneff
Herstal
Liege
Ubermont
Leck
DE
LIE
Limbourg
la Roche en Ardenne
Honfalise
Lonchamps
Rollet
Bastogne
Hubert
Occident
Orient

qu'il faut les attaquer par une tête qu'on a eu le tems d'accommoder.

La guerre qui se fit en Piémont cette même Campagne 1693. me fournira plusieurs réfléxions, tant sur la défensive mal réglée, que sur une offensive heureuse, qui n'a pourtant point été suivie d'un succès avantageux.

La Cour avoit résolut de ne faire contre M. de Savoye qu'une guerre défensive. Je l'ai dit ailleurs; mais M. de Catinat qui l'année précédente s'étoit mal trouvé de la disposition dans laquelle il s'étoit mis, y voulut changer quelque chose, parce qu'il crut que M. de Savoye se feroit pour l'offensive un objet différent de celui qui lui avoit fait porter ses vûës sur le Dauphiné, en laissant nos Places de la tête derriere lui.

Voici quelle fut la dispositition de M. de Catinat pour son Infanterie. Il en mit considérablement dans Pignerol, forma un Camp sur la hauteur de Rochecostel, plaça quelques Bataillons dans le Pragelas, dans les passages du Dauphiné & de la Vallée de Barcelonette, & sur le War; sa

Cavalerie resta au Camp de Sablon.

Ce Général crut par cette disposition, qu'en montrant à M. de Savoye ce grand Corps d'Infanterie, ce Prince n'abandonneroit pas la plaine de Piémont & Turin, pour s'attacher au Siége de Cazal ou de Nice; que la vûë seule de cette Infanterie suffiroit pour empêcher M. de Savoye de penser à entreprendre sur Pignerol, ou sur Suze, & qu'ainsi la défensive alloit être fort sûre & même fort tranquille.

Cette disposition générale auroit été bonne, si M. de Catinat y avoit ajoûté une autre disposition particuliére, sans laquelle la générale ne pouvoit réussir.

Pour empêcher que le Siége de Pignerol ne pût être formé par M. de Savoye, il falloit empêcher qu'il ne prit le Fort de sainte Brigitte, qui étoit au-dessus de la Citadelle de Pignerol, & que ce Prince ne depostât ce corps d'Infanterie qui étoit campé sur Rochecostel.

Pour que M. de Savoye ne pût pas former le Siége de sainte Brigitte, il falloit faire un Camp retranché

epuis ce Fort jusqu'à la Citadelle ;
: pour empêcher qu'il ne dépostât
Infanterie qui étoit sur Rochecos-
:l, il falloit que ce Camp pût com-
uuiquer avec Pignerol, & ne point
ouffrir que M. de Savoye se saisît de
Abbaye de S. Pierre & des derrie-
:s de Rochecostel.

Car pourquoi craindre que M.
: Savoye ne portât toute son In-
nterie dans le Pragelas par la Val-
e de S. Martin ? Qu'est-ce qu'elle
auroit fait ? Elle y auroit tout au
us brûlé quelques Villages de nul-
importance, & auroit eu bien de
peine à y vivre quelques jours.
oute cette expédition même ne
'oduisoit rien contre Pignerol, ni
ontre Briançon & Suze, que M. de
atinat protegoit du Mont Gené-
e.

Il falloit encore ajoûter à cette
sposition particuliere une chose
entielle, principalement dans un
ys comme celui-là ; c'étoit de
arger de l'exécution des mouve-
ens à faire faire à cette Infanterie,
du commandement de Pignerol,
s gens qui en fussent capables ; &

c'eſt ce que l'on ne fit pas.

M. de Savoye s'étant donc approché de Pignerol avec toute ſon Armée, connut aiſément les défauts de notre diſpoſition, & en profita ſans perdre de tems. Il aſſiégea le Fort de ſainte Brigitte, & le prit; dépoſta ſans peine notre Infanterie de la hauteur de Rochecoſtel; la ſuivit juſqu'au Mont Genévre; bombarda Pignerol, & enſuite ſongea à en faire le Siége dans les formes.

Voilà quels furent les effets de notre mauvaiſe diſpoſition, qui auroit même été plus funeſte, ſi le Roi n'avoit fait marcher avec diligence un corps conſidérable de Cavalerie de ſon Armée d'Allemagne, que mit M. de Catinat en état d'entrer dans la plaine de Piémont par la Vallée de Suze, & de combattre M. de Savoye.

Ce Prince de ſon côté rempli de la préſomption que ces premiers ſuccès lui avoient donnés, & ſe confiant trop en la bonté de ſa Cavalerie Allemande, laiſſa déboucher M. de Catinat de la Vallée de Suze, ſans venir avec ſon Armée au-devant de lui. Il ne vouloit point

abandonner ſon deſſein ſur Pignerol, quoique la tranchée ne fut point encore ouverte; & il crut que s'il battoit l'Armée du Roi près de Pignerol, non-ſeulement le Siége lui en deviendroit plus facile, mais qu'il détruiroit abſolument l'Armée battuë avant qu'elle eût pû ſe mettre en ſûreté derriere Suze, où il ne comptoit pas même qu'elle osât s'arrêter.

Ainſi il ſe perſuada que pourvû qu'il battit l'Armée de M. de Catinat, qui étoit entre la ſienne & Turin, non-ſeulement il prendroit aiſément Pignerol, (conquête qu'il regardoit dans ce tems-là comme le moindre objet de ſon projet d'offenſive après les premiers ſuccès de ſa Campagne,) mais reprendroit Suze, la Savoye, & porteroit même la guerre de cette Campagne par tout le Dauphiné & juſqu'aux portes de Lyon.

Après ce récit général de la guerre de Piémont pendant cette Campagne, il faut en faire un détail plus exact, afin de faire mieux connoître toutes les fautes qui y ont été faites, contre les regles des deux

guerres défensive & offensive.

Lorsque dans mes Mémoires j'ai parlé de la guerre défensive, j'y ai donné des régles pour la soûtenir différemment, suivant la différente constitution des Pays.

Comme ces régles sont générales, & qu'ici je réflechis sur cette matiére par les occasions que m'en donne la guerre de Piémont, je vais entrer dans un détail exact & précis de l'état où étoient les affaires du Roi de ce côté-là, pour rendre mes réfléxions plus sensibles, & pour les appuyer par des raisons solides.

Le Roi étoit le Maître de la Savoye & du Comté de Nice; il avoit une bonne Garnison dans Cazal, & possedoit Suze au pied du mont Cénis, & Pignerol au bout de la Vallée de Pragelas, à l'entrée de la plaine de Piémont. Il falloit donc se donner une situation de défensive, qui en protégeant les Places au-delà des Monts, garantît en même tems la Provence & le bas Dauphiné des courses des Ennemis. Car on ne pouvoit raisonnablement craindre aucune entreprise de ce côté-là de la

part des Ennemis, dont la réussite les pût mettre en état de se procurer un établissement solide en-deçà des Alpes. Le Roi avoit dans Pignerol & en arriere au-delà des Alpes une puissante artillerie de Siége; & toutes les charettes tant pour le service de l'Artillerie, que pour celui des vivres, qui avoient servi les Campagnes précedentes, étoient aussi dans Pignerol. D'ailleurs le Roi avoit de ces côtés-là beaucoup plus d'Infanterie que les Ennemis; mais aussi moins de Cavalerie. Voilà quel étoit notre état; celui des Ennemis étoit tel que je vais le dire.

Ils étoient les maîtres de se promener par toute la plaine de Piémont, dans laquelle suivant notre projet de défensive, nous ne voulions point entrer avec l'Armée. Ils étoient comme je l'ai dit, superieurs en Cavalerie, mais fort inférieurs en Infanterie.

Il auroit donc été raisonnable de penser, que la Cavalerie de l'Ennemi ne lui pouvant être d'aucune utilité pour agir dans la Montagne, notre défensive étoit sûre, pour

vû que notre Infanterie fût placée de maniere qu'elle fût toujours en force devant celle de l'Ennemi, ſoit par ſon nombre, ſoit par le choix de bons poſtes, dans leſquels elle fût en ſûreté, juſqu'à ce que le reſte de l'Infanterie pût être raſſemblé pour agir.

Par ce que je viens de dire, on voit que les Ennemis étoient dans le Baſſin du Piémont, dont nous voulions garder tous les bords depuis Nice & la Méditerranée, juſqu'au Lac de Genéve.

Ils avoient donc Cazal derriere eux, Pignerol & Suze devant eux au pied des Alpes, & tout le centre que forment les Montagnes; nous avions devant nous la plaine de Piémont, l'Armée des Ennemis toute enſemble, & Turin.

Ainſi notre premier déſavantage étoit en ce que nous avions ſéparé notre Infanterie en pluſieurs Corps; pour garder ce vaſte ceintre de Montagnes, & que notre Cavalerie, étoit trop en arriere, pendant que toutes les Troupes de l'Ennemi étoient réunies, de maniere que

quoiqu'il fût dans le fond fort inférieur à nous en Infanterie, il ne laissoit pas dêtre supérieure par tout où il auroit résolu de faire son effort ensemble, parce qu'il y pouvoit être au moins pendant quelques jours plus nombreux que nous; situation d'autant plus triste pour M. de Catinat, que le danger dans lequel elle nous mettoit, ne pouvoit être attribué qu'aux fautes faites contre les régles d'une judicieuse défensive, dont la bonne disposition est la seule sûreté à prendre contre les évenemens malheureux, qui peuvent arriver en peu de jours.

Pour prouver ce que je viens de dire, il est certain premierement, que l'Ennemi ne pouvoit se porter sur Cazal pour en former le Siége, qu'avec toute son Infanterie, & qu'en laissant sa Cavalerie devant nous dans la plaine de Piémont, pour nous en chicaner l'entrée, lorsque nous aurions rassemblé toutes nos forces pour marcher au secours de cette Place; & que cette Cavalerie supérieure à la nô-

tre ne pouvoit agir avec ſuccès contre l'Armée du Roi en tête, mais ſeulement en cherchant les flancs de l'Armée pendant ſes marches, ou en prenant ſes derrieres, pour enlever ſes convois, en cas qu'elle eût été néceſſitée d'en tirer de Pignerol après avoir marché en avant.

Car comment cette Cavalerie auroit-elle oſé ſe tenir ſi près de toute notre Armée, dans une plaine, qui quoiqu'elle ſoit fort unie, ne laiſſe pas d'être remplie de défilés preſque continuels par la nature du Pays? Elle auroit ſûrement été obligée de nous abandonner le terrain, même de loin, à meſure que nous aurions marché en avant.

Si elle s'étoit occupée à nous empêcher de fourager, notre Infanterie nous auroit garanti contre cette appréhenſion, moins raiſonnable à avoir en Piémont, que dans les autres Pays où l'on fait la guerre.

Si enfin elle s'étoit tenuë derriere nous, pour empêcher que nous puſſions tirer des convois de Pignerol, il auroit été aiſé de parer ces

inconvénient, pour le tems qui étoit néceſſaire à faire lever le Siége de Cazal, en faiſant porter de la farine par nos charettes au lieu de pain; car enfin il n'y a que vingt-deux lieues de Pignerol à Cazal.

D'ailleurs la diſtance de Pignerol à Turin n'eſt pas ſi grande, que nous n'euſſions pû pouſſer cette Cavalerie devant nous juſqu'au-delà de cette Place, que nous aurions pû tout au moins bombarder, & réduire en cendres ſi nous l'avions voulu, & déſoler la plaine de Piémont ce que M. de Savoye n'auroit pas voulu ſouffrir. Ainſi dans la conjoncture préſente, il ne paroiſſoit pas qu'il y eût raiſonnablement rien à craindre pour Cazal.

Secondement, nous ne devions pas craindre les Siéges de Nice & de Villefranche, Ces Places étoient en bon état. Nous avions de l'Infanterie ſur le War à portée d'y entrer. En cas que l'Ennemi eût en ces objets d'entrepriſe, il auroit fallu qu'il eût quitté la plaine de Piémont avec ſon Infanterie, en laiſſant la Cavalerie ſeule dans la plai-

ne pour nous en chicaner la possession.

Nous ne devions pas le craindre par les raisons que je viens de dire, en parlant de son entreprise sur Cazal, beaucoup plus fortes même pour Nice; parce que pour cette expédition, il auroit fallu que l'Infanterie Ennemie eût passé toutes les Alpes du côté de Nice. M. de Savoye ne pouvoit même tirer son canon, ses munitions de Guerre, & son pain, que d'Onéglia, ou des Places Espagnoles de la côte de Toscane. Comment cela lui auroit-il été possible, dans un tems que nous étions les maîtres de la Méditerranée? Ainsi rien encore à craindre pour Nice & Villefranche, & par les mêmes raisons rien à craindre pour Antibes.

Troisiémement, nous n'avions rien à appréhender du côté de la vallée de Barcelonette, & des autres vallées en remontant, que des courses pour brûler des Villages en Provence & en Dauphiné, & pour enlever des bestiaux dans les montagnes.

Ces objets étoiennt bien petits pour une Armée, qui se proposoit une forte offensive, Nous avions d'ailleurs de l'Infanterie en ces pays-là, dont le nombre auroit aisément augmenté par celle qui étoit campée sur le Mont-Genévre, & qui se seroit trouvée suffisamment en force, pour obliger l'Ennemi à se retirer, & pour l'empêcher de prendre un établissement sur la Durance.

Il avoit encore un raisonnement à faire, pour se rassurer contre les entreprises des Ennemis de ces côtés-là, qui étoit de dire, qu'ils s'y seroient portés avec un petit Corps, ou avec un gros; s'ils avoient entrepris avec un petit Corps, le remède auroit été facile par ce côté-ci de la montagne, en prenant le derriere de ce Corps s'il s'étoit avancé; s'ils avoient voulu entreprendre avec un gros Corps d'Infanterie, dequoi auroit-elle vécu, si en entrant en même tems avec toutes nos forces dans la plaine de Piémont, en suivant le pied des Alpes, notre Armée avoit fait retirer la portion de celle de l'Ennemi, qui auroit été mise à l'entrée

d'une vallée, pour rassurer le retour du Corps qui auroit voulu pénétrer?

Quatriémement, il ne paroissoit pas raisonnable d'avoir des sujets d'appréhension pour la Savoye du côté de la Maurienne & de la Tarentaise, ou du Chablais, parce que l'Ennemi n'auroit pû y entrer que par la vallée d'Aouste & le petit S. Bernard; ainsi le seul objet de défensive capital à avoir, étoit de proteger Sainte Brigitte, Pignerol, & Suze.

Pour réduire donc à ce point toute l'offensive des Ennemis, & toute notre défensive, il y avoit de notre part plusieurs choses à faire, dont les unes n'étoient que des démonstrations, les autres des choses essentielles.

Les démonstrations étoient, la réparation des chariots de l'Artillerie & des Vivres, qui étoient dans Pignerol. Cette chétive dépense étoit capable de faire penser à l'Ennemi, que nous voulions nous mettre en état de profiter de tous les mouvemens qu'il voudroit faire, pour entreprendre loin de Pignerol.

Ainsi il ne nous auroit donné aucunes

aucunes attentions éloignées de notre véritable objet de défensive, parce qu'il auroit jugé que nous n'en aurions pris aucune, puisque nous nous serions préparés à agir offensivement, dès qu'il nous auroit présenté le moyen de le faire avantageusement, en s'éloignant de notre centre principal.

M. de Catinat ne devoit point aussi mettre sa Cavalerie au Camp du Sablon. Elle y étoit trop éloignée de son principal Corps d'Infanterie, pour faire connoître à l'Ennemi qu'il vouloit s'en servir dans la plaine de Piémont, en cas qu'il lui en donnât le moyen, en s'attachant à des entreprises éloignées de Pignerol. Il devoit faire subsister dans la Savoye sa Cavalerie, & la séparer pour sa commodité des fourages, que les montagnes lui auroient fournis dans cette saison.

Et je ne trouve pas que la raison de garantir le bas-Dauphiné & la Provence des courses de la Cavalerie ennemie, fût assez bonne par les raisons que j'ai dites ci-dessus, en parlant des objets que pouvoient

avoir les Ennemis, pour agir offensivement de ces côtés, pour engager ce Général à mettre les quarante Escadrons qu'il avoit, tout-à-fait hors de portée de faire craindre M. de Savoye pour la plaine de Piémont.

La Cour devoit aussi choisir pour commander dans Pignerol, & à cette tête de notre principale défensive, un autre homme que le Comte de Tessé, qui avec un Corps considérable d'Infanterie, ne sçut pas trouver les moyens de garantir le Fort de Sainte Brigitte qu'il laissa prendre par M. de Savoye, qui ensuite se saisit de l'Abbaye de Saint Pierre, du Malenage, de la redoute & des hauteurs de Tourines; coupa la communication du Camp de Rochecostel avec Pignerol; déposta l'Infanterie qui étoit campée sur Rochecostel, & la poussa jusqu'à Mantoules & Fenestrelles; de sorte que si M. de Savoye, après avoir bombardé Pignerol, s'étoit mis aussi-tôt après en devoir de former le Siége de cette Place, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit pri-

se, avant que M. de Catinat eût été en état d'entrer dans la plaine de Piémont par Suze, pour en faire lever le Siége à ce Prince.

Exemple qui justifie ce que j'ai dit dans mes maximes sur la Guerre défensive, que la maniére de la soutenir réside entiérement dans la bonne disposition générale, dans laquelle se sçait mettre le Général qui en est chargé & dans la prévoyante capacité de ceux à qui ce Général commet le détail des mouvemens particuliers qu'il faut faire, pour prévenir ceux d'un Ennemi qui veut entreprendre, parce que toutes les fautes y sont capitales, & presque toujours sans reméde.

Car ce n'en est point un raisonnable, que celui d'avoir recours au succès d'une bataille, quand on a projetté de rester sur une judicieuse défensive, & que par les fautes faites contre les véritables régles de la Guerre défensive, on se laisse réduire à un moyen d'extrémité, quand on a crû pouvoir s'en passer, sans s'exposer à de grands inconveniens.

C'est ce que je prouve par ce qui

a ſuivi l'événement heureux de la bataille de la Marſaille. La Victoire fut complette ; cependant elle ne put pas apporter un grand changement anx affaires du Roi en Piémont.

Car quoique les débris de l'Armée ennemie ſe fuſſent fort éloignés de la nôtre, elle ne fut pourtant pas en état, ni d'entreprendre ſur Turin, ni de faire le Siége de Coni, ni même d'hyverner en Piémont, tant parce qu'il ne ſe trouva point de chariots en état pour remuer & ſervir l'Artillerie, que parce que les voitures des mulets ne ſe trouvoient pas ſuffiſantes, pour faire vivre l'Armée éloignée de Pignerol, & de nos dépôts de farine.

Ce dernier exemple prouve, qu'on ne doit jamais tellement ſe déterminer par ſon choix à une Guerre défenſive, que l'on ſe prive abſolument des moyens de la tourner en offenſive, en cas que les fautes de l'Ennemi, ou des ſuccès heureux rendent la choſe poſſible.

L'année 1694. fut aſſez difficile à paſſer en France, non par des mouvemens de guerre, mais par des mal-

heurs du dedans du Royaume. Vers la fin de 1693. la malice de quelques gens d'affaires rendit l'argent plus rare, qu'il ne l'avoit encore été; la récolte fut mauvaise dans plusieurs Provinces; ce qui mit les bleds à si haut prix, qu'il périt beaucoup de Peuple de miseres & de maladies, qui en sont les suites inévitables.

Ces malheurs intérieurs porterent le Roi à ne faire pour cette année qu'une Guerre défensive par tout. M. de Luxembourg fut chargé de celle de Flandre sous les ordres de M. le Dauphin.

Ce Général à qui le nombre de Troupes ne manquoit pas, mais seulement les moyens pour être en état d'entreprendre, ne crut pas devoir faire connoître aux Ennemis par des mouvemens d'une simple défensive, qu'il n'étoit chargé que de cette espéce de Guerre, qu'il ne trouvoit pas même convenable à la présence de M. le Dauphin.

Il porta donc à l'ouverture de la Campagne toute l'Armée du côté de Tongres, pour marquer à M. le Prince d'Orange qu'il entrepren-

du Roi, il pourroit arriver avant elle en Flandres, & qu'en couvrant bien ce deſſein, il parviendroit à l'Eſcault, & ſe ſaiſiroit de Courtrai, avant que M. de Luxembourg y pût arriver avec l'Armée.

Mais ce Général prévoyant ſçut ſe diſpoſer à des marches forcées avec tant de juſteſſe, qu'il arriva à Hauterive ſur l'Eſcault quelques heures ſeulement avant la tête de l'Armée ennemie, & rompit par-là toutes les meſures que M. le Prince d'Orange avoit priſes pour ſe ſaiſir de Courtrai, & ſe donner des quartiers de fourages aux dépens de la Châtellenie de Courtrai, que M. de Luxembourg eut pour l'Armée, en laiſſant ainſi en repos le Pays du Roi.

Cet exemple ſur une Guerre défenſive, faite en conſervant toujours un air de ſupériorité, ou au moins d'égalité ſur ſon Ennemi, fera ſentir combien la pénétration d'un Général, qui ſçait connoître juſqu'aux momens que ſon Ennemi peut prendre pour exécuter un deſſein, eſt utile & profitable à ſon Prince.

Car dans cette occasion, il est certain qu'un Général moins vif, & moins pénétrant que M. de Luxembourg, auroit fait une fin de Campagne désagréable; au lieu que la sienne fut éclatante, & que sans action elle peut être mise au rang de ses plus belles, par les mouvemens judicieux dont elle fut remplie.

Il ne se passa rien en Allemagne ni en Italie, qui méritent mes réfléxions. La mort de M. de Luxembourg arrivée au commencement de l'année 1695. changea absolument la face des affaires du Roi en Flandres.

Il fallut donner un nouveau Général à cette Armée, qui sous le commandement de M. de Luxembourg avoit toujours été victorieuse, quand elle avoit combattu, & supérieure, quand elle n'avoit seulement fait que se remuer sous un si grand Général.

Le choix tomba sur M. le Maréchal de Villeroi pour l'Armée principale. La seconde Armée fut donnée à M. le Maréchal de Boufflers subordonné à M. le Maréchal de Villeroi;

roi; & le Roi par le projet de Campagne pour cette année, ne chargea ce nouveau Général en Chef, que de la conſervation des conquêtes précédentes, ſans lui demander de ſe commettre à des événemens, dont il ne croyoit pas les ſuccès ſi ſûrs, quoiqu'avec les mêmes Troupes toujours victorieuſes, qu'il les auroit pû penſer, lorſqu'elles étoient conduites par M. le Maréchal de Luxembourg. M. le Prince d'Orange de ſon côté défait d'un auſſi redoutable adverſaire que l'étoit M. de Luxembourg, devant lequel il n'oſoit plus ſe commettre; ſongea à prendre un air de ſupériorité ſur nos nouveaux Généraux, & pour cela forma le deſſein du Siége de Namur, qu'il couvrit par des préparatifs immenſes dans les Places des Eſpagnols du côté de la mer & de la Flandre, voulant par-là nous donner des attentions égales pour Dunkerque, Ypres, Tournai, & Namur.

Le Roi, qui comme je viens de dire, avoit pour cette Campagne pris le parti de la défenſive en Flan-

dres, & qui étoit persuadé que M. le Prince d'Orange feroit tous ses efforts pour entreprendre, songea également à pourvoir ces quatre Places.

Il faut remarquer que Namur & Dunkerque faisoient la droite & la gauche de l'étendue du Pays à protéger. Namur au confluent de la Sambre dans la Meuse, Dunkerque sur la mer, Tournai sur l'Escault, & Ypres près de la Lys, faisoient le centre de cette étendue de Pays.

Pour mettre donc à l'ouverture de la Campagne, nos Armées dans une disposition également à portée de protéger ces quatre Places, le Roi voulut que l'Armée de M. le Maréchal de Boufflers s'assemblât vers Mons, pour observer Namur; & que celle de M. le Maréchal de Villeroi s'assemblât entre l'Escault & la Lys, pour protéger Ypres, Dunkerque & Tournai.

On mit outre cela dans Namur une puissante garnison d'Infanterie, parce que cette Place étoit à une assez grande distance des autres, & que d'ailleurs elle est difficile à aborder.

On donna à M. de Montal, chargé en particulier de la défense de Dunkerque, un petit Corps avec lequel il se tenoit campé à l'Abbaye de Lo, entre Dunkerque & la Kenoque.

Je fus destiné pour la défense d'Ypres, en cas que ce fût cette Place que les Ennemis voulussent attaquer.

M. de Créqui fut destiné pour Tournai, & M. le Maréchal de Boufiers eut ordre de se jetter dans Namur avec un gros Corps de Dragons, dès qu'il verroit que les Ennemis se détermineroient à faire le Siége de cette Place.

Voilà quelles furent les mesures qui furent prises, pour la conservation ou la défense de ces quatre Places, & pour soûtenir la Guerre défensive cette Campagne en Flandres.

M. le Prince d'Orange, dont le véritable dessein étoit sur Namur, le couvrit à l'ouverture de la Campagne par de feintes démonstration sur les autres Places.

Comme ses forces étoient fort supérieures aux nôtres, & qu'il crut avoir pénétré, que nous ne voulions

ſoutenir cette année qu'une Guerre défenſive, il les partagea d'abord avec trop peu de circonſpection en pluſieurs Corps. Il donna à M. l'Electeur de Baviere une Armée, qui s'aſſembla vers la haute-Dendre, & qui bien-tôt après vint entre l'Eſcault & la Lys.

Ce mouvement engagea M. de Bouflers, deſtiné à l'obſerver, à venir couvrir les lignes de Courtrai. Le Prince d'Orange donna à M. d'Owerkerque un Corps de Cavalerie, qui vint ſe placer ſur la grande chauſſée près de Fleurus. Ce Corps commençoit à marquer le deſſein de ce Prince ſur Namur, ou Charleroi; & pour lui il vint à Becelaër ſur la Heule avec ſon Armée principale, d'où il détacha M. le Duc de Wirtemberg avec vingt-deux Bataillons & quelques Eſcadrons, pour venir par Dixmude juſques vis-à-vis de la Kenoque & de la Fintelle.

Cette premiere diſpoſition, par laquelle ce Prince croyoit donner également jalouſie à toutes nos Places, étoit fort hazardeuſe, & il n'au-

toit jamais osé se séparer de la sorte devant une Armée aussi puissante, que celle du Roi le pouvoit devenir en six heures de tems, s'il avoit encore eu M. de Luxembourg en tête.

Pour prouver que cette disposition exposoit nos Ennemis à des inconvéniens irréparables pour toute la Campagne, il faut remarquer, que l'Armée du Roi presque réunie par le mouvement qu'avoit fait M. de Bouflers, en venant garder les lignes de Courtrai, tenoit ainsi tout le Pays depuis l'Escault jusqu'à la Kenoque, & pouvoit en six heures de tems se joindre, pour accabler à son choix, ou l'Armée de M. le Prince d'Orange très-desavantageusement campée à Becelaër, ou l'Armée de M. de Baviere campée devant les lignes de Courtrai, où elle étoit sans communication avec celle de M. le Prince d'Orange.

Il m'auroit même été facile avec les 36. Bataillons & les vingt Escadrons, campés le long du canal de Bouzingen, entre Ypres & la Kenoque, d'accabler M. de Wirtem-

berg dans le Camp qu'il avoit pris entre la Kenoque & l'Abbaye de Lo, ſans que les Armées principales de Meſſieurs de Villeroi & de Boufflers euſſent eu aucun mouvement à faire, pour ſoûtenir cette entrepriſe.

Il eſt certain que le ſuccès d'une de ces trois entrepriſes auroit changé la conſtitution de la Guerre défenſive, ſans expoſer l'Armée du Roi à un événement douteux, par la grande ſupériorité où elle ſe ſeroit trouvée, lorſqu'elle auroit voulu agir contre l'un de ces trois Corps des Ennemis, qui étoient également à portée de l'Armée du Roi, & ſans communication entr'eux.

Et il eſt encore certain que ce ſuccès auroit ôté à l'Ennemi toute poſſibilité de réuſſir dans le Siége de Namur, qu'il s'étoit propoſé de faire, & qu'il auroit pour toute cette Campagne ôté au Roi toutes ſes inquiétudes des deſſeins de ſes Ennemis ſur ſes Places, parce que ſon Armée ſe ſeroit ainſi acquis une ſupériorité entiere ſur celle de ſes Ennemis, ſans s'être commiſe à un événement douteux.

Cette mauvaiſe diſpoſition de l'Ennemi dura même plus de huit jours, ſans aucun mouvement de notre part pour l'en châtier ; au bout duquel tems, tout étant apparemment prêt pour le Siége de Namur, M. le Prince d'Orange raſſembla ſes forces diſperſées, repaſſa la Lys & l'Eſcault ; après quoi M. de Baviere prit le Corps de Cavalerie de M. d'Owerkerque en paſſant, & alla inveſtir Namur.

Premier exemple dans cette Campagne par rapport à la Guerre défenſive, qui fera ſentir de quelle conſéquence il eſt à un Prince, de choiſir pour quelque eſpéce de Guerre qu'il ait à ſoûtenir, un Général, qui ſçache ſe conduire de maniere à ne point laiſſer échaper les occaſions heureuſes, que ſon Ennemi ou préſomptueux, ou peu judicieux lui préſente, de s'acquérir une ſupériorité sûre, ſans s'être commis.

Car il eſt certain que dans la conjoncture dont je viens de parler, il auroit ſuffi de détruire un de ces trois Corps, pour mettre

M. le Prince d'Orange hors d'état d'oser de toute la Campagne entreprendre un Siége comme celui de Namur ; parce que la perte d'un de ces trois Corps placés, comme je viens de dire qu'ils l'étoient, entraînoit indispensablement après elle la ruine des autres, ou tout au moins la perte de la supériorité sur les forces du Roi, & par conséquent l'inaction pour l'offensive.

Voilà donc à l'ouverture de la Campagne une occasion perdue par M. le Maréchal de Villeroi, dont la réussite dans l'une des trois entreprises qu'il auroit pû exécuter, étoit capable de changer la constitution de la Guerre, sans commettre les Armées du Roi. Mais comme une premiere faute essentielle en entraîne presque toujours d'autres, il faut encore faire voir dans la suite de mes réfléxions sur cette Campagne par rapport à la Guerre défensive, qu'elles ont été les autres fautes faites par M. le Maréchal de Villeroi, seulement par rapport à cette matiere.

Le Siége de Namur fut donc

formé par M. l'Electeur de Baviere avec l'Infanterie de son Armée, celle de plusieurs Princes d'Allemagne, dont il fut joint, & quelque Cavalerie. M. le Prince d'Orange avec toute son Armée, & la Cavalerie que commandoit M. d'Owerkerque sur la grande chaussée avant le Siége de Namur, formoit une Armée d'observance en dehors de la Mehaigne, à portée d'y entrer pour favoriser le Siége, lorsqu'il seroit nécessaire.

M. le Prince de Vaudemont fut laissé pour couvrir les Places de la Flandre, avec soixante & quelques Bataillons, & environ cinquante Escadrons. Ce Corps vint camper auprès de Deynse, entre la Lys & le Mandel.

De notre côté M. le Maréchal de Boufiers, qui avoit côtoyé M. l'Electeur de Baviere dans la marche qu'il faisoit pour aller former le Siége de Namur; s'étoit suivant les ordres du Roi, jetté dans cette Place avec vingt Escadrons de Dragons, & avoit renvoyé à M. le Maréchal de Villeroi toute son

Armée, à la réserve de quelque Cavalerie, qui avoit été destinée pour entrer dans les Places voisines de Namur, pour couvrir le Pays d'entre Sambre & Meuse, & le côté de Dinant.

Ainsi l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi se trouvoit fort grosse, & ce Général étoit venu camper dans les lignes de Courtrai, où il n'étoit qu'à trois lieues du Corps que commandoit M. de Vaudemont.

Voilà quelle étoit la disposition des Armées au commencement du Siége de Namur. Comme je réserve mes refléxions sur ce qu'il auroit été mieux de faire de notre part que ce que l'on fit, lorsque la matiere m'y engagera, & qu'il ne s'agit ici que de ce qui regarde la Guerre défensive; je ne remarquerai ici que les fautes que fit M. le Maréchal de Villeroi par rapport à cette espéce de Guerre.

Un préalable pour secourir Namur avec un succès vrai-semblablement heureux, étoit d'y pou-

voir marcher avec une grande ſupériorité, & ſans inquiétude du Corps conſidérable, que M. de Vaudemont commandoit en Flandres.

Ce Général s'étoit fort inconſidérement campé à portée de notre Armée infiniment ſupérieure à la ſienne, & d'ailleurs mal poſtée. M. le Maréchal de Villeroi conçut donc le deſſein de l'aller accabler dans ſon Camp. Ses mouvemens pour raſſurer ce Général ennemi, furent fort judicieux, & ſa marche vers lui ſi ſecréte, que toute l'Armée du Roi ſe trouva ſur les cinq heures du matin à deux portées de mouſquet de la gauche de l'Ennemi, ſans qu'il eût eu aucun avis de notre mouvement.

Il y avoit entre la gauche de l'Ennemi & l'Infanterie de l'Armée du Roi, un petit ruiſſeau qui n'avoit pas plus de cinq ou ſix pieds de large, & qui en un moment avoit été couvert de ponts faits des portes des maiſons voiſines du ruiſſeau. Il n'y avoit donc qu'à faire paſſer l'Infanterie ſur les ponts,

& entrer dans le quartier de M. de Vaudemont qui dormoit encore. Ce mouvement dans cette circonstance fait avec vivacité, ne pouvoit souffrir aucune difficulté dans son exécution.

Cependant dans le moment de voir réussir heureusement un projet conduit au point de sa réussite, M. le Maréchal de Villeroi fit prendre à gauche à toute l'Armée pour aller passer le Mandel à Isenghien, à une lieue & demi au-dessus, disant qu'il ne vouloit pas attaquer en colonne un Camp qu'il prenoit en flanc, de maniere que l'Ennemi éveillé décampa avec toute la diligence possible, & débleya tout son Camp, avant que toute notre Armée fût seulement arrivée à Isenghien.

Exemple qui fait connoître, que dans des occasions aussi décisives pour changer la constitution d'une Guerre, & sauver une Place aussi considérable que Namur, il faut qu'un Général soit capable de profiter des fautes que fait son Ennemi.

Ce que je viens d'avancer sera

encore mieux justifié par ce qui se passa le lendemain. Car il sembloit que Messieurs de Villeroi & de Vaudemont dans ce tems-là disputassent entr'eux, à qui feroit le plus de fautes; en quoi pourtant M. le Maréchal de Villeroi l'emporta sur M. de Vaudemont, comme je vais le faire voir.

Il étoit raisonnable de penser, que M. de Vaudemont échapé d'un danger aussi grand que celui qu'il venoit de courir, s'éloigneroit assez de notre Armée pour s'en mettre hors de portée; cependant il ne le fit pas, & il alla se camper sur la hauteur d'Arselle, le Village d'Enterghen devant lui, sa gauche au Mandel, & sa droite absolument découverte.

M. le Maréchal de Villeroi après avoir passé le Mandel, s'étoit avancé avec toute sa Cavalerie de la droite & la Brigade des Gardes Françoise; il avoit laissé le reste de l'Infanterie derriere avec l'aile gauche de Cavalerie, & il avoit ordonné à l'Infanterie de prendre trois ou quatre Châteaux, dans

lesquels les Ennemis avoient des postes d'Infanterie, qui couvroient le front du Camp qu'ils venoient d'abandonner, & qu'ils n'avoient pas eu le tems d'évacuer en se retirant. Cette chétive expédition ne dura guéres; après quoi les Troupes resterent en colonne, comme elles y étoient, en attendant les ordres pour s'avancer, lesquelles ordres elles ne reçurent que sur les deux heures du matin, qu'elles marcherent, & arriverent sur les six heures à vûe de l'Ennemi, qui étoit en bataille sur la hauteur d'Arselle.

Le front de l'Ennemi étoit fort difficile à attaquer; mais il étoit très-facile de faire passer le Mandel à la Cavalerie de la droite, & à quelque Infanterie, pour attaquer le flanc gauche de l'Ennemi, pendant que tout le reste de l'Armée marchant par la gauche, se seroit trouvé devant la droite de l'Ennemi. * On fit même ce mouvement à la gauche de l'Armée sans aucune opposition; & toute cette gauche, & une partie

de l'Infanterie du centre, se trouvoient en bataille avec une supériorité infinie devant la droite de l'Ennemi, & à la distance tout au plus de deux portées de Mousquet *.

Enfin tout conspiroit pour la gloire de M. le Maréchal de Villeroi, & la présomption de l'Ennemi lui présentoit encore une occasion sûre de faire oublier la faute de la veille; mais il la laissa encore échaper. Sur le point de charger & d'accabler cette Armée, qui pour la seconde fois dans l'espace de vingt-quatre heures, s'étoit par sa faute trouvée au moment d'être totalement détruit, notre Général remit l'affaire au lendemain, quelqu'instance que l'on pût lui faire, pour l'engager à ordonner, que l'on marchât à la charge.

Ainsi Monsieur de Vaudemont profitant de son bonheur & de notre mollesse, fit la retraite devant nos yeux, aussi tranquillement qu'il l'auroit pû faire hors de notre vûe, à la réserve d'une petite arriere-garde de Dragons & d'Infanterie, que M. le Maréchal de

Villeroi permit enfin que l'on chargeât à la droite, & de quelques coups de fusil qui furent tirés à la gauche sur l'arriere-garde des Ennemis.

Cet exemple servira pour justifier la néceſſité de charger du projet d'une Guerre défensive, un Général qui ait les vûes suffiſantes, pour ne pas laiſſer échaper les occaſions ſûres de changer cette eſpéce de Guerre défensive en une plus avantageuſe.

Car enfin par rapport au ſujet que je traite, il eſt évident, que ſi M. le Maréchal de Villeroi avoit ſçu prendre avantage des occaſions favorables, qui lui furent préſentées par les Ennemis, pour les détruire par parties, il auroit très-certainement par le premier avantage regagné l'égalité entre les deux Armées, ce qui auroit produit l'impoſſibilité à nos Ennemis de former aucune entrepriſe.

Ainſi ſans commettre l'Armée du Roi, il pouvoit tout au moins changer la Guerre défenſive en une Guerre entre Puiſſances égales, bien moins

moins difficile à soûtenir que la défensive.

Depuis cette année jusqu'à la paix de Riswick la Guerre fut presque par tout de la troisiéme espéce, qui est celle que j'ai dit qui se fait entre Puissances égales; puisqu'il n'y eut point d'entreprise, qui en Flandres, en Allemagne, ou en Italie, marquât une détermination de Guerre, autre que celle de cette troisiéme espéce, à la réserve des Siéges d'Ath & de Barcelonne, que le Roi fit faire dans un tems que les Plénipotentiaires pour la paix étoient assemblés, & qu'on étoit même convenu, qu'on se rendroit réciproquement ce qui auroit été conquis pendant la négociation, pourvû qu'elle fût conclue dans un certain tems.

Je passerai donc aux réfléxions à faire sur les incidens qui ont changé la nature des deux premieres espéces de Guerre dont j'ai parlé, & qui les ont fait dégénérer en la troisiéme espéce, qui est celle qui se fait entre Puissances égales, qui en se mesurant continuellement

dans leurs mouvemens, ne laissent pas de chercher les occasions de reprendre l'offensive, pourvû que cela devienne possible, sans se commettre mal à propos, & sans qu'un malheur qui n'auroit pas été assez sagement prévû, fasse retomber dans la défensive.

La Triple-Alliance alloit faire dégénérer en Guerre entre Puissances égales, l'offensive commencée en 1667. par le Roi contre les Espagnols, si la paix ne s'étoit conclue à Aix-la-Chapelle à la gloire du Roi.

En l'année 1672. la Ligue qui se forma contre le Roi presque aussitôt qu'il eut commencé la Guerre contre les Hollandois fit bion-tôt changer la constitution de cette Guerre offensive, & la ramena à cette troisiéme espéce que le bon Gouvernement du Cabinet, & la capacité de nos Généraux sçûrent pourtant toujours rendre profitable au Roi, qui par la paix de Nimégue y trouva des avantages considérables.

En 1673. M. de Montecuculli

par l'enlevement du convoi de Wirtzbourg, avoit changé la nature de la Guerre offensive que M. de Turenne faisoit en Allemagne, & avoit forcé ce grand Général à revenir sur le haut-Rhin, pendant qu'il étoit allé s'établir sur le bas-Rhin; & qu'il avoit contraint le Roi à abandonner ses conquêtes de Hollande. Nos Ennemis même se préparoient à l'offensive en Flandres pour l'année 1674.

Cependant le Roi conquit la Franche-Comté au printems de cette même année M. de Turenne presque dans le même tems, par le gain du combat de Sintzheim, acquit l'égalité de force avec les Ennemis. M. le Prince en Flandres par l'avantage du combat de Seneff, fit perdre aux Ennemis les moyens de nous faire une Guerre offensive, & les réduisit à l'égalité.

M. de Turenne par les avantages de la bataille d'Emsheim, se conserva encore dans l'égalité, & par le combat de Mulhausen & de Colmar, décida enfin de la supériorité en sa faveur, & sçut par ce

moyen changer la constitution de la Guerre, même pour l'année suivante, qui fut celle de sa mort.

Enfin presque toute cette Guerre qui se termina par la paix de Nimégue, fut glorieuse au Roi, soit lorsqu'il l'entreprit en personne, soit qu'il la fît par ses Généraux. De maniere que quoiqu'elle fût de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, elle ne laissa pas d'être marquée dans toutes les Campagnes par des entreprises heureuses, & des actions de Guerre éclatantes.

La Guerre qui commença en l'année 1688. & qui ne finit que par le traité de Riswick, peut être mise au nombre des Guerres de cette troisiéme espéce. Elle fut d'abord offensive de notre part contre l'Empereur; elle se rendit bien-tôt générale par la Ligue des Puissances de l'Europe contre la France; & dès l'année suivante, qui étoit celle de 1689. elle parut toute défensive de notre part.

En 1690. le Roi reprit l'offensive en Flandres & en Piémont; en Allemagne la Guerre y fut de la

troisiéme espéce, & y resta jusqu'à la Paix ; la défensive fut reprise en Piémont, & l'offensive fut le caractere de la Guerre qui se fit en Flandres jusqu'en 1695. qu'elle dégénéra en Guerre entre Puissances égales, pourtant avec quelques marques de supériorité de la part de nos Ennemis, puisqu'ils reprirent Namur.

La Guerre commencée en 1701. pour la succession de la Monarchie d'Espagne, sembloit devoir commencer par l'offensive de notre part, parce qu'il paroissoit raisonnable de penser que les deux Couronnes de France & d'Espagne réunies pour leurs interêts communs, ne devoient point souffrir que les Puissances qui vouloient s'unir en faveur de la Maison d'Autriche Allemande, eussent pris les mesures convenables pour agir de concert, & attaquer de toutes parts les Etats séparés de la Monarchie d'Espagne.

Il falloit faire déclarer la République de Venise pour la tranquillité & le repos des Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie ; & il

n'a pas été prudent de s'être contenté de l'offre d'une Neutralité, qu'on devoit présumer qui seroit avantageuse à l'Empereur, & que les Vénitiens permettant aux deux partis de passer sur leurs terres, pourvû que les Troupes payassent ce qu'elles prendroient, ou consommeroient, on devoit croire que les Troupes de l'Empereur y entreroient les premieres, parce que sans cela elles ne pourroient pas s'approcher des Etats du Roi d'Espagne, tous situés en-deçà de Mincio.

Par cette premiere faute la Guerre commença en Italie par la défensive de notre part, & a toujours continué à y être telle jusqu'en 1706. que des événemens, qui trouveront leur place ailleurs, firent perdre à la Monarchie d'Espagne tous ses Etats d'Italie.

Il y a eu pourtant un moment favorable, pour faire changer la nature de cette Guerre défensive, & peut-être même pour la terminer glorieusement pour les deux Couronnes; c'est celui qui a suivi le combat de Calcinato.

Le projet en avoit été capablement fait par M. de Vendôme ; l'exécution en avoit été heureuse, mais il auroit été nécessaire, que ce Général eût eu plus de vivacité pour marcher jusqu'à Salo sur le lac de Guardia, afin que les Allemands ne pussent pas songer à se rassembler que dans le Trentin ; & qu'en même tems ce Général eût fait passer l'Adige à son Armée, & l'eût portée jusqu'au débouché des Alpes.

Si M. de Vendôme avoit fait ce mouvement, il chassoit absolument les Allemands de toute l'Italie, & les réduisoit à abandonner cette Guerre, au moins pour cette année, pendant laquelle il n'auroit pas été impossible d'engager les Vénitiens & les autres Puissances d'Italie, à concourir avec nous à son repos pour l'avenir.

Ce manque de vivacité de M. de Vendôme lui fit donc perdre le fruit du combat avantageux de Calcinato, & n'apporta aucun changement à la constitution de la Guerre d'Italie, parce que M. le Prince Eugéne eut le tems de faire venir de

nouvelles Troupes des Princes d'Allemagne, & de rétablir la Guerre en Italie.

Il falloit en Allemagne mettre en force, & en mouvement, les Alliés que nous y avions, qui étoient les Electeurs de Baviere & de Cologne, & le Duc de Volfembutel.

Ce manque d'attention nous fit perdre le Duc de Volfembutel avant l'ouverture de la Campagne de 1701. & l'Electorat de Cologne dans la suite de cette Campagne, de maniere que la Guerre avantageuse que nous aurions pû faire en Allemagne du côté du bas Rhin, se tourna bientôt en défensive de notre part.

Les fautes particulieres faites pendant cette Campagne, peuvent être attribuées à M. le Maréchal de Boufflers, qui ne se fit point un capital de soûtenir Keiserwert, & dont les mouvemens incertains donnerent les moyens à nos Ennemis de se porter à la basse-Meuse, après la prise de cette Place.

Ainsi l'on peut dire, que de ce côté-là la Guerre qui y avoit commencé

mencé, & qui devoit s'y tenir offensive, dégénéra bientôt en une défensive même honteuse.

A l'égard de la Hollande, il falloit retenir les Troupes que les Etats Généraux avoient dans les Places Espagnols, jusqu'à ce que l'on eût pris avec eux des sûretés qu'ils narmeroient pas, & n'entreroient dans aucunes Ligues contre les deux Couronnes.

Il auroit même été bien utile de donner à cette République soigneuse de sa conservation, des sûretés contre les justes appréhensions qu'elle pourroit concevoir de la nouvelle grandeur de la Maison de France ; & quand il en auroit coûté un peu de terres & quelques Places à la Monarchie d'Espagne, ç'auroit été peu de chose, pour s'assurer que les Hollandois ne prendroient aucune part dans la querelle de l'Empereur.

Il falloit aussi prendre des mesures avec eux pour le commerce, si avantageuses & si exclusives pour les Anglois, qu'on eût pû être certain, que ces avantages pour leurs

Négocians les eussent détachés de leur union avec l'Angleterre, union que le Roi Guillaume qui venoit de mourir, avoit sçû conserver avec un soin extrême entre ces deux Puissances, quoique toujours jalouses l'une de l'autre pour la supériorité de la mer & du commerce.

Mais toutes les mesures sages; dont je viens de parler, ne furent qu'imparfaitement prises, ou même négligées, de sorte que de notre plein gré, nous laissâmes dans l'inaction échaper les moyens de faire d'abord une Guerre offensive, qui n'auroit point été de durée par la grande supériorité, où se trouvoient alors les deux Couronues réunies, & parce qu'il n'auroit fallu commencer cette Guerre, qu'en offrant continuellement la paix, pourvû qu'on eût eu des sûretés de sa durée.

Nos Ennemis donc après avoir pendant près de dix-huit mois levé des Troupes, & pris toutes les mesures entr'eux, pour attaquer de toutes parts les Etats de la Monarchie d'Espagne, nous déclarerent la Guerre, & la commencérent eux-

mêmes par une offenſive, qui fut pendant quelque tems ſoûtenuë avec quelque eſpéce d'égalité en Italie, mais avec beaucoup d'inégalité du côté du Rhin & de la Meuſe.

Les raiſons des événemens ſurprenans de cette Guerre, qui dure encore pendant que j'écris, trouveront leur place dans la ſuite de cet ouvrage.

CHAPITRE LIV.

De l'Aſſemblée des Armées.

QUoiqu'il paroiſſe par le titre de ce Chapitre, qu'il ne comprenne que le rendez-vous général des Troupes, qui doivent compoſer une Armée, en un ſeul lieu pour y camper; cependant comme il y a pluſieurs raiſons & des tems différens pour faire cette aſſemblée, il me paroît néceſſaire de donner ici quelques préceptes généraux ſur ce ſujet.

L'Armée s'aſſemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, & tous les ans à l'ouverture de la Campagne, pour entreprendre un Sié-

ge, ou pour occuper un poſte avantageux pour les ſubſiſtances.

Elle s'aſſemble entiére, ou par parties ſéparées. Si l'Armée s'aſſemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, ou cette Guerre eſt offenſive, ou elle eſt défenſive. Si elle eſt offenſive, il faut avoir précédemment diſpoſé les quartiers, & donné les ordres pour la marche des Troupes de leurs quartiers au rendez-vous de l'Armée, en ſorte qu'elles y arrivent toutes à même jour, s'il ſe peut. Ces meſures peuvent être juſtes, ſi l'on ſe proportionne pour les jours de marche, que doivent faire les Troupes de leurs quartiers au lieu du rendez-vous général de l'Armée.

La raiſon pour faire ce grand mouvement tout d'un coup, eſt pour donner de la terreur à l'Ennemi que l'on attaque, & pour le prévenir. En ce cas, il faut que toutes les choſes néceſſaires à l'exécution de l'entrepriſe méditée, ſe trouvent en même tems à la ſuite de l'Armée, ou au moins à une portée qui ne retarde pas l'entrepriſe.

Si l'Armée s'assemble pour soûtenir une guerre défensive, on doit la commencer par l'assemblée de l'Infanterie en plusieurs gros Corps, soit sous, soit dedans les Places qu'on craint que l'Ennemi n'attaque, tant pour lui rendre sa premiere entreprise plus difficile, que pour pouvoir faire travailler cette Infanterie à la réparation des ouvrages de la Place, ou à la construction de nouveaux ouvrages.

On campe cette Infanterie sous une Place, dans un Camp retranché & protegé de la Place, s'il y a commodité & avantage à le faire ; ou on la loge dans la Place même, s'il y a des couverts suffisans, ou que l'on ne juge pas pouvoir prendre avec sûreté ce Camp retranché sous la Place.

Il ne faut, en ce cas, mettre de la Cavalerie dans ces Places, que ce qu'il en faut, tant pour avoir des Partis dehors, & sçavoir des nouvelles des mouvemens des Ennemis, & les faire sçavoir au Général, que pour la défense de la Place en cas de Siége.

Tout le reste de la Cavalerie doit tenir la Campagne sans s'enfermer, de peur qu'elle ne soit investie par l'Armée ennemie ; mais pourtant avec la sagesse requise pour sa sûreté, & pour la liberté de ses mouvemens, qui peuvent avoir plusieurs vûës, soit d'introduire un secours de Troupes, ou un convoi, soit d'incommoder l'Ennemi dans ses fourages & ses convois.

Lorsque dans la suite d'une Guerre, on veut assembler l'Armée pour ouvrir la Campagne, il faut faire avancer l'Infanterie la premiere, dans les Villes les plus proches du lieu, où l'on a résolut d'assembler l'Armée, afin qu'elle n'ait pas beaucoup à marcher pour s'y rendre.

La Cavalerie peut être laissée en arriére, dans des lieux commodes pour sa subsistance, soit en sec, soit en verd, comme il a été dit, quand j'ai parlé des patûtes.

Si le Général a pour objet de faire un Siége à l'ouverture de la Campagne, pour lequel on se sera précédemment arrangé, ou la Place, qu'il veut arraquer, est voisine de

plusieurs Villes de son Prince, & l'objet unique; ou il veut donner jalousie à plusieurs Places également à portée de pouvoir être attaquées, afin de tomber sur la moins pourvûë.

Si son objet d'attaque est de la premiere nature, il doit assembler son Armée en plusieurs Corps, également d'Infanterie & de Cavalerie, afin qu'ils se mettent tous en mouvement en même tems, par proportion du chemin qu'ils ont à faire, pour arriver tous ensemble sur le terrain de l'investiture, dont chaque Officier général menant ces Corps, aura connoissance de celui qu'il doit occuper.

Que si la Place que le Général veut attaquer, est hors de portée d'être investie par une seule marche de ces Corps séparés, comme il vient d'être dit, ou qu'il ait à donner jalousie à plusieurs Places, pour tomber sur la moins pourvûë, il faut qu'en ce cas, l'assemblée de son Armée soit général; qu'aussitôt qu'elle est assemblée, il se porte en avant vers la Place qu'il ne veut point attaquer; qu'il fasse faire en

arriére des mouvemens de Pionniers & de grosse Artillerie, comme s'ils regardoient cette Place, afin d'y porter toute l'attention de l'Ennemi.

Que si effectivement il prend tous ces faux mouvemens pour vrais, & diminue son attention sur la Place qu'on a résolu d'attaquer, elle sera promptement investie par toute la Cavalerie, à la suite de laquelle on fera marcher l'Infanterie, avec plus de diligence qu'il se pourra.

Que si le Général assemble son Armée pour occuper un poste avantageux pour les subsistances, comme on doit supposer qu'il ne regarde pas les vivres, mais les fourages qu'on veut prendre & ôter à l'Ennemi, c'est à sa prudence à se donner ce poste commode, par la connoissance qu'il a du pays & de l'état de l'Ennemi.

La maxime général en ce cas, est seulement que ce lieu soit sain par lui-même, bon par son assiéte, & commode, tant pour prendre sans risque les fourages en avant, qu'il veut ôter à l'Ennemi, que pour se

conſerver ceux du derriére de l'Armée ; & enfin que ce poſte ne ſoit pas d'une trop grande garde.

Je ne preſcrirai rien de nouveau, en cas que l'Armée s'aſſemble entiére, en ayant déja parlé dans les articles précédens. Je dirai ſeulement qu'en cas qu'elle s'aſſemble par Corps ſéparés, le Général doit toujours obſerver que ces Corps ſoient placés avec commodité, par premiere & ſeconde ligne, afin de pouvoir ſe raſſembler ſans confuſion ſur le terrain qu'on a réſolu de faire occuper par l'Armée, lorſqu'on l'aſſemblera.

Que ſi les quartiers ſont couverts d'une riviére, ou d'un bon ruiſſeau, il doit y avoir de l'Infanterie dans chaque quartier de Cavalerie pour le garder. Que ſi ces quartiers ſont à découvert, il y faut prendre les mêmes précautions que celles dont je parlerai, lorſque je traiterai des quartiers de fourages.

REMARQUES.

JE n'ai vû faire que trois fautes conſidérables dans la maniëre d'aſ-

ſembler une Armée qui doit agir offenſivement.

La premiere a été faite en 1667. lorſque le Roi aſſembla ſon Armée auprès d'Amiens. Elle y étoit trop éloignée du premier objet d'action qu'on s'étoit propoſé, qui étoit celui de Charleroi.

Il ne faut point ſans une néceſſité abſoluë. faire faire une trop longue marche à une Armée pour la premiere après ſon aſſemblée. La raiſon eſt que l'on en fatigue trop les hommes & les chevaux, qui ſortent du repos, & par conſéquent que pour le reſte de la Campagne, l'Armée ſe trouve moins bien ſervie de ſes équipages particuliers, & même de ceux des Vivres, & de l'Artillerie.

Si l'Armée du Roi avoit été aſſemblée vers le Caſteau-Cambreſis, elle n'auroit pas moins donné de différentes attentions aux Eſpagnols, & elle n'auroit pas été ſi fatiguée, qu'elle l'étoit lorſqu'elle arriva à Charleroi, où elle fut obligée de faire un trop long ſéjour pour une Armée, dont l'objet étoit d'agir of-

fensivement, & dont suivant les véritables maximes de la Guerre offensive, le premier mouvement doit porter sans perte de tems à l'exécution de l'entreprise méditée.

La seconde faute que j'ai vû faire, même beaucoup plus considérable que celle dont je viens de parler, est celle que fit M. de Catinat en 1690. à l'ouverture de la Guerre en Piémont.

L'Armée du Roi débouchoit également par la vallée de Suze, & par Pignerol, & les Troupes de M. de Savoye étoient encore dans ce tems-là répanduës sur les frontiéres de son Etat.

Il auroit donc été judicieux, pour commencer la Guerre par une offensive avantageuse, d'assembler l'Armée du Roi dans un bon pays, d'où elle pût empêcher, que les Troupes de Savoye ne pussent s'assembler pour proteger Turin, & où elle eût une longue & commode subsistance. Tous ces avantages se trouvoient sur la plaine de Millefleurs près de Turin, également à portée des deux débouchés de la vallée

de Suze, & de Pignerol.

Cette maniére d'assembler l'Armée du Roi lui acqueroit la supériorité pour toute la Campagne, & la portoit tout-à-coup sur le grand objet d'entreprise, qui étoit Turin. Mais au lieu d'assembler l'Armée de cette maniére, qui étoit la plus aisée, M. de Catinat sortit de la vallée de Suze, où il étoit avec une partie de son Armée; il ne fit que la montrer à Turin, & vint chercher l'autre partie qui étoit auprès de Pignerol, & se campa à Macel, où il resta même plusieurs jours.

Par cette faute dans la maniére d'assembler son Armée à l'ouverture d'une Guerre, que M. de Savoye n'auroit pas été en état de soûtenir, si elle avoit été bien commencée, M. de Catinat donna à ce Prince tout le tems dont il eut besoin, pour assembler ses Troupes auprès de Turin, & pour se faire joindre aux Espagnols, qui vinrent du Milanès au secours de M. de Savoye avec tout ce qu'ils purent tirer de Troupes de cet Etat.

Ainsi donc la Guerre de Piémont,

qui à sa déclaration pouvoit, & devoit même être offensive de notre part, par cette seule faute dans la manniére d'assembler l'Armée, se tourna d'abord en une Guerre entre Puissances égales.

La troisiéme faute a encore été faite par M. de Catinat en 1791, lorsqu'il assembla l'Armée du Roi en-deçà de l'Adige. Je sçai qu'on a dit qu'elle avoit son excuse par rapport à lui, sur les Ordres de la Cour, de ne point entrer dans les Etats de la République de Venise au-delà de l'Adige; mais au moins cette faute capitale ne peut-elle avoir d'excuse du côté de la Cour, qui devoit connoître la constitution de ce pays, & sçavoir qu'en portant d'abord l'Armée du Roi jusqu'aux débouchés des défilés du Tirol & du Trentin, il devenoit impossible à M. le Prince Eugéne de sortir en Corps d'Armée de ces défilés, pour combattre M. de Catinat placé avantageusement aux débouchés, & de faire subsister sa Cavalerie duns une plaine, dont il n'auroit pas été le maître,

CHAPITRE LV.

Des Marches.

LEs marches des Armées se doivent regler sur le pays dans lequel on veut marcher, sur le tems, sur l'attention à la portée de l'Armée ennemie, & sur le dessein que l'on a formé. En général, on doit toujours marcher comme on est campé, ou comme on veut camper, & comme on veut combattre.

Lorsqu'on se régle sur le pays dans lequel on veut marcher, il faut considerer premierement de quelle nature il est; si on est hors de portée de l'Ennemi, ou si on le peut rencontrer dans la marche.

Si le pays est ouvert, il faut marcher en bataille, non pas de front, mais en colonne, par aîle: celle de la Cavalerie couvrant le Corps de l'Infanterie; & suivant l'éloignement, ou le voisinage de l'Armée ennemie, placer le gros & menu bagage entre les colonnes, ou derriére les colonnes,

Si l'Ennemi eſt hors de portée, il ne faut pas pour cela laiſſer en dehors des colonnes les gros ni les menus bagages, non plus que l'Artillerie, qui doit toujours, autant qu'il eſt poſſible, occuper la marche la plus proche de l'Infanterie.

Il ne faut jamais laiſſer à d'écouvert les colonnes d'Artillerie, de gros & de menus bagages, à cauſe qu'il les faut garantir contre les petits Partis, ſoit des Places, ſoit de l'Armée ennemie, qui ſe prevaudroient de ce manque de précaution.

Si l'Ennemi eſt proche, & que le pays ſoit aſſez ouvert, pour que l'on puiſſe marcher ſur pluſieurs colonnes, il ne faut laiſſer entre les marches des deux colonnes, que la ſeule colonne d'Artillerie, & faire marcher derriére l'Armée, ou ſur la droite, ou ſur la gauche des colonnes, tous les gros & menu bagages en dehors des colonnes des Troupes.

En ce cas-là, on les couvrira de ce qu'il conviendra de Troupes, pour les garder contre les partis, qui pourroient s'être gliſſés dans les der-

être débarrassée de ses gros & menus bagages.

Les attentions par rapport à l'Ennemi, sont en grand nombre. Ou l'on marche à lui pour le combattre; ou l'on se retire de devant lui pour éviter le combat; ou l'on change de Camp pour se donner des commodités, soit pour les vivres, soit pour les fourages, ou on veut les ôter à l'Ennemi; ou l'on veut l'attirer dans un nouveau pays; ou on veut empêcher qu'il n'y entre, ou on veut passer des défilés ou une riviere devant lui, ou on veut empêcher qu'il ne les passe; ou on veut investir une Place dont on croit pouvoir faire le Siége; ou on veut empêcher qu'il n'en investisse une, qu'on auroit peine à secourir, quand l'investiture en seroit faite.

Voilà donc dix objets différens, que le Général peut avoir de faire marcher son Armée, & qui s'exécutent de différentes manieres.

La marche de l'Armée se réglant donc sur l'exécution d'un dessein, qui tombe dans un des cas dont je viens de parler, il est présuposé

que les événemeus précédens vous ont mis en état d'exécuter. Car il est de la prudence à la Guerre, de ne jamais rien entreprendre, sans avoir prévû tout ce qui en peut troubler le succès. La réputation d'heureux ne suffit pas à un Général, celle de sage & de prévoyant lui est plus utile, & beaucoup plus nécessaire.

Quoiqu'il soit presque impossible de donner des régles certaines sur toutes les différentes manieres de faire marcher une Armée, dont je viens de parler ; cependant je ne laisserai pas de poser des principes généraux sur chaque maniere de marches, qui suffiront pour prescrire des maximes, capables de faire éviter les inconvéniens principaux, qui peuvent arriver dans les marches, & pour les rendre sûres & aisées.

Lorsqu'on marche à l'Ennemi pour le combattre, ou l'on part de loin, ou l'on part de près. Si l'on part de loin, il faut multiplier autant qu'il est possible, les colonnes de Troupes afin de faire plus de diligence, au moins jusqu'à ce que l'on soit à portée du pays, où l'on

croit trouver l'Ennemi.

En ce cas il faut tâcher de se procurer plusieurs marches pour la colonne d'Artillerie, même en faire marcher quelques Brigades à la tête des colonnes d'Infanterie, & cela afin que l'Artillerie arrive assez tôt, pour être placée sur la ligne suivant l'ordre de bataille.

Les gros bagages de l'Armée doivent avoir été renvoyés en lieu, où ils soient en sûreté, & les menus bagages ne doivent marcher qu'à sa suite, même de loin, & laissant entre eux & les Troupes, une distance qui empêche qu'ils ne se broüillent avec les colonnes des Troupes, si elles faisoient quelque petites altes, pour des raisons qui n'arrivent que trop fréquemment dans les marches.

Cette distance doit même être suffisante, pour laisser une espace entre les menus bagages, & la seconde ligne, capable de réformer sans embarras la premiere ligne, si dans le commencement du combat, il y en avoit une partie de renversée par l'Ennemi. Il est même encore plus prudent à un Général, qui

marche à ſon Ennemi pour le combattre, d'être abſolument débarraſſé de ſes menus bagages, quand même l'Armée en devroit ſouffrir quelques heures.

Il faut mettre à la tête des colonnes de bagages, des détachemens qui contiennent les valets, & les empêchent de s'approcher de trop près des colonnes des Troupes, comme il vient d'être dit, à leur queuë, & ſur les flancs des eſcorres, pour les empêcher d'être pillés & mis en confuſion par de petits Partis ennemis, qui pourroient être dans les flancs, ou dans les derrieres de l'Armée.

Il faut que la marche du Corps de l'Armée ſoit précédée de quelques heures par un Corps de Cavalerie, ou de Cavalerie & d'Infanterie, ſuivant le Pays, afin que ce Corps détaché éclaire la marche, & empêche que l'Armée ne ſoit ſurpriſe en colonne, en cas, comme il peut fort bien arriver, que le hazard eût fait faire à l'Ennemi le même mouvement, pour marcher en avant, que l'on feroit pour aller combattre.

Ce Corps détaché doit être commandé par les Officiers Généraux de jour, s'ils sont gens de confiance ; sinon le Général en doit choisir de bons pour une pareille commission, parce qu'elle est d'une fort grande conséquence.

Ce Corps doit faire des altes de tems en tems, parce que, comme il marche légerement, & sans aucuns embarras, il ne faut pas qu'il s'éloigne trop du Corps de l'Armée, auquel il faut qu'il donne continuellement des nouvelles de ce qu'il voit, ou de ce qu'il apprend. Et pour cela il doit avoir plusieurs petits Partis devant lui, & sur ses flancs ; la nature du pays par lequel il passe, lui sert de régle pour la maniere de se conduire avec sûreté & prudence.

Il faut que tous les Officiers généraux marchent à la tête des aîles & des colonnes, suivant l'ordre de bataille ; & les Officiers particuliers à la tête de leur Corps.

Les Gardes nouvelles doivent précéder la marche du Corps de l'Armée. C'est à la tête de ces Gardes que doit marcher le Maréchal

de Camp, qui entre de jour, & le Lieutenant Général de jour à la tête du Corps détaché de toute l'Armée.

Le campement doit être gardé au Corps de l'Armée, jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur le terrain où le Général veut camper, sans avoir trouvé l'Ennemi. Alors le Maréchal de Camp ayant posté les Gardes nouvelles tout le plus avant qu'il se peut, pour découvrir le pays, & le Lieutenant Général, avec le Corps détaché, s'étant avancé pour couvrir les Gardes, le Maréchal de Camp revient pour déterminer la droite & la gauche du Camp; il envoye chercher le campement, & distribuë le terrain sur lequel ensuite l'Armée arrive, & se met en bataille par premiere & seconde ligne, pose les armes & campe.

On fait cependant arriver les bagages; après quoi on doit faire sortir les Fourageurs, qui pour ce premier soir, ne doivent fourager qu'en dedans des Gardes. Le fourage rentré, les Troupes détachées

reviennent au Camp, les Gardes ſe rapprochent du poſte que le Maréchal de Camp leur aura marqué; & lorſque la nuit eſt proche, elles reviennent à leur poſte de nuit, que le Maréchal de Camp leur aura auſſi marqué.

Après que l'ordre eſt donné, les Partis commandés ſortent du Camp, & s'avancent vers le lieu, où l'on ſçait qu'eſt l'Ennemi, pour tenir l'Armée avertie de tout, de crainte de ſurpriſe, & pour éclairer la marche du lendemain, en cas qu'il y en ait une à faire.

Voilà à peu près, ce qui ſe peut donner de maximes générales ſur la maniére de marcher en avant, & vers l'Ennemi. Tout ce qui ſe peut pratiquer d'ailleurs en pareil cas de plus particulier, réſide dans la nature du Pays, que l'Armée traverſe.

Que ſi l'Armée marche en arriere pour évitér le combat, elle fait marcher d'avance & même avant la nuit qui doit précéder la marche en arrriere, les gros & les menus bagages avec une bonne eſcorte,

dont le Commandant ſçait juſqu'où il faut qu'il marche; enſuite la plus grande partie de l'Artillerie, avec une partie du Corps deſtiné à ſa garde, n'en conſervant que quelques brigades auprès de l'Infanterie en cas de beſoin.

Toute l'Armée ſe tient en bataille, ſous les armes, juſqu'à ce que tout le Camp ſoit débaraſſé. Que ſi l'Armée a des défilés derriere ſon Camp, ils doivent avoir été auparavant ouverts, & les ouvertures & paſſages multipliés autant qu'il aura été poſſible, & leur tête gardée par de l'Infanterie, & même du canon, il ſe trouve des endroits propres à y en placer, pour être ſervi contre l'Ennemi avec ſuccès.

On doit tenir devant la premiere ligne les vieilles Garde du Camp, & un Corps détaché pour faire l'arriere-Garde de tout. * Les nouvelles Gardes peuvent faire la tête de l'Armée lorſqu'elle ſe met en marche, afin d'être placées où elles doivent être, lorſque l'Armée arrivera ſur le terrain où il a été réſolu de la faire camper. *

Lorſque

Lorſque les défilés ſont entiérement débarraſſés, & leur tête gardée par l'Infanterie qui y aura été poſtée, l'Armée marchera par la ſeconde ligne à colonne renverſée, & chacun des Officiers qui conduit une colonne, entrera dans le défilé qui lui a été marqué, obſervant bien de ne point embrouiller la marche d'une autre colonne.

Quand cette ſeconde ligne a paſſé le défilé, elle ſe retourne, & ſe met en bataille pour attendre que la premiere ſoit paſſée, ou pour la ſoûtenir en cas qu'elle ſoit preſſée par l'Ennemi.

Lorſqu'il en eſt fort proche, & qu'il veut abſolument engager une affaire, on doit les jours précédens, avant la marche, faire faire un grand retranchement qui couvre le front de l'Armée, quelquesfois même deux. Ce ſecond ne doit pourtant être que de grands redans devant les défilés, pour y placer beaucoup d'Infanterie; les flancs de ces redans doivent être ouverts, pour que la Cavalerie puiſſe entrer dans les défilés par les côtés, ſans cou-

vrir les redans, dont le feu de l'Infanterie, qui y eſt placée, doit protéger ſon entrée.

En ce cas, il eſt bon que ce ſoit la ſeconde ligne d'Infanterie qui entre dans ces redans de jour, & qu'il n'y ait que la ſeconde ligne de Cavalerie, qui marchant à l'entrée de la nuit, ſe forme de l'autre côté du défilé; & après que tout ce qui a marché eſt placé, on fait marcher la premiere ligne en colonne renverſée, qui continue ſa marche, juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le défilé, où elle ſe met en bataille, pour y attendre l'arrivée du Corps détaché, les Gardes, & enſuite l'Infanterie qui étoit dans les redans devant les défilés, & celle qui en gardoit la tête; après quoi tous ces Corps étant rejoints à l'Armée dans leur ordre de marche, les vieilles Gardes & le Corps détaché en font l'arriere-Garde, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé dans le Camp qu'on aura voulu prendre.

Que ſi l'Armée qui veut éviter le combat, a une riviére à paſſer au lieu de défilé, les précautions à pren-

ére pour la sûreté ſont encore bien plus grandes. Et voici en général celles que je penſe qu'on doit obſerver.

Le Général doit enfermer ſon Armée dans de bonnes lignes, qui en couvrent les flancs juſqu'à la riviére, de l'autre côté de laquelle, en dehors de ſes flancs, il doit établir de groſſes redoutes bien remplies de canon & d'Infanterie, afin que l'Ennemi ne prenne point les flancs de l'Armée, & ne cherche point à ſéparer les Troupes qui ſeront en bataille, des ponts ſur leſquels elles doivent paſſer. On doit auſſi faire un ſecond retranchement qui couvre tous les ponts, & qui ſoit ouvert de diſtance en diſtance, à côté des ponts, pour laiſſer le paſſage libre à la Cavalerie, dont la retraite eſt toujours beaucoup plus difficile que celle de l'Infanterie, lorſqu'il faut qu'elle paſſe ſur des ponts. Dans ce ſecond retranchement doit être placé un gros Corps d'Infanterie.

Intérieurement à ces deux retranchemens, on peut encore couvrir d'un redan chaque pont, & y met-

tre de l'Infanterie, pour faciliter la levée desdits ponts, quand l'Armée aura achevé de passer.

Les gros & menus bagages doivent avoir précédé d'un tems considérable la marche de l'Armée ; la Cavalerie doit aussi précéder la marche de l'Infanterie. La premiere Infanterie qui passe la riviére doit être postée , & retranchée sur l'autre bord dans les redoutes qui doivent protéger les flancs de l'Armée. Rien ne doit être vû marcher par l'Ennemi, afin qu'il n'apprenne pas le tems de la marche pour attaquer ; parce que le désordre est fort à craindre en pareil cas ; & si l'Ennemi est à la vûe du Camp, il ne faut marcher que de nuit, après pourtant que les seconds retranchemens, les redans & redoutes auront été garnies de jour pour éviter le désordre. Ce tems doit pourtant être pris de maniére que ce mouvement ne puisse point être vû par l'Ennemi.

La troisiéme maniére de faire marcher l'Armée, qui est celle où elle change de Camp pour la commodité des subsistances, n'a rien de

particulier pour les précautions, & tombe dans les maximes générales pour les marches.

La quatriéme, qui eſt celle où l'on marche pour ôter à l'Ennemi, ou des fourages commodes, ou des facilités pour des convois de vivres, n'a point auſſi des maximes particuliéres. L'utilité de ce mouvement dépend de la connoiſſance exacte, que le Général a acquiſe du pays dans lequel il fait la Guerre.

La cinquiéme, qui eſt celle de forcer l'Ennemi à quitter le pays où il eſt, n'a point encore de maxime particuliére pour ſon exécution.

* On peut ſeulement dire, que ſon utilité ne ſe fera ſentir, qu'au cas que l'on puiſſe par cette marche faire craindre à ſon Ennemi, ou une entrepriſe ſur quelqu'un de ſes poſtes dépourvûs, ou une courſe dans ſon pays par un Corps de Cavalerie, qui pendant qu'il ſera dehors, ſera couvert de l'Armée, & ſans crainte d'être battu.

La ſixiéme maniére, qui eſt celle d'empêcher l'Ennemi d'entrer dans un pays, n'a point encore de maxi-

mes particuliéres pour ſon exécution. Son utilité réſide entiérement dans la capacité du Général, qui ſçait ſe choiſir le meilleur poſte pour ce deſſein.*

La ſeptiéme maniére, qui eſt celle de paſſer des défilés, ou une riviére devant ſon Ennemi, ou d'empêcher qu'il ne les paſſe devant l'Armée, a des régles particuliéres pour être exécutée ſûrement. En voici les principales.

Ces défilés ſont cauſés, ou par des montagnes qui reſſerrent la marche de l'Armée, & la réduiſent à une colonne ſeule, ou par des marais ou forêts, ou par une riviére, ou par des ravines difficiles à paſſer, & à rendre pratiquables.

Si ce défilé eſt de la premiére eſpéce, il faut ſçavoir ſi ces montagnes ont pluſieurs gorges, ſi l'Armée qui veut paſſer eſt du côté où la montagne eſt plus élevée, ou la plus humiliée ſur la plaine.

Si ce paſſage de montagnes a pluſieurs gorges, il faut faire entreprendre pluſieurs des plus contigues par l'Infanterie de l'Armée, laquelle au-

ra des détachemens qui monteront, & se soûtiendront toujours au plus haut de la montagne, un peu en avant des colonnes qui marcheront au-dessous, de maniére que si l'Ennemi est posté sur le plus haut, il puisse craindre que pendant que les détachemens l'occuperont en tête, il ne soit tourné, & enveloppé par le Corps qui marche au-dessous.

Que si l'Ennemi a barré toute la gorge d'une hauteur à l'autre, il faut l'attaquer de nuit, dans tout cet espace, par plusieurs endroits; parce qu'il suffit d'en forcer un seul pour se rendre maître de tout le front, qui se trouve séparé, & dont la droite & la gauche de l'endroit forcé ne peuvent se rejoindre, pour former un Corps capable de résister au Corps qui a forcé, & qui est ensemble.

Comme il ne se peut pas aussi que cette gorge n'ait des revers, l'Infanterie qui aura été conduite dans les gorges voisines, & à qui il aura été prescrit de tâcher de monter sur les revers de la gorge, qu'on a résolu d'attaquer sérieusement, occu-

pera, ou déplacera sûrement l'Infanterie ennemie, qui tient la hauteur de l'un des deux côtés, & rendra par conséquent l'attaque du front plus pratiquable, ce qui est d'autant plus sûr, que l'Ennemi forcé en un endroit, ne pouvant plus se rejoindre avec le reste des Troupes portées sur le front, qu'il a voulu défendre, sera contraint de se retirer en détail, pour tâcher de se rejoindre; pendant lequel tems les détachemens, qui auront été envoyés pour gagner le haut, en étant les maîtres, & marchant en avant, toujours en se soûtenant, faciliteront la marche du gros Corps qui s'avance par le bas.

Je sçai par expérience, qu'il y a des natures des pays, où les gorges se trouvent tellement resserrées par des roches, qu'elles forment une chaîne inaccessible jusqu'au plus haut de la montagne. En ce cas, pour en déposter l'Ennemi, il n'y a de parti à prendre, que celui de gagner les revers.

Si ces défilés sont causés par des marais, qui barrent absolument le

pays, & que par exemple, les marais d'un côté tiennent à une riviére, & de l'autre à une place, & qu'enfin on ne les puisse tourner, il n'y a de parti à prendre, pour les passer, que d'y faire des chaussées de fascines, & d'espace en espace des redoutes, dans les lieux du marais qui seront les plus secs, & où l'on pourra placer quelque Infanterie, & même du canon, afin que la colonne qui sera en marche sur cette chaussée, soit protegée, & même couverte par le feu du canon & de la mousqueterie, qui sera dans ces redoutes.

Après tous ces soins, si l'Ennemi qui veut empêcher le passage de ces marais, sçait se placer; comme nuls de vos mouvemens & de vos ouvrages ne peuvent échaper à sa vûe, il lui sera bien aisé d'empêcher qu'on ne réussisse dans cette entreprise.

Si ces défilés sont causés par une forêt, dont le fond soit marécageux, & où il n'y ait que quelques chemins secs, dans lesquels l'Ennemi auroit fait des abbatis, & placé de l'Infanterie : comme les déblais de ces abbatis sont longs à faire sous le

feu de l'Ennemi, cet ouvrage coûtera bien des hommes & du tems. Il n'y a d'expédient que de bien fouiller toute la forêt par son travers, essayant de trouver quelque passage, ou négligé par l'Ennemi, ou éloigné de ces principaux abbatis, afin d'en pouvoir prendre les flancs, ou les derrieres; auquel cas, on les dépostera aisément, après quoi il ne restera d'ouvrage que celui de ranger ces arbres coupés, pour faciliter la marche des premieres colonnes d'Artillerie, ou de Cavalerie.

Mais comme dans ces cas, l'Ennemi ne tient ces abbatis que par de l'Infanterie détachée, & qu'il se sera apparemment posté dans la plaine avec son armée, à distance d'empêcher qu'on ne puisse déboucher du front, lorsqu'on est parvenu au bord de la forêt, il faut s'étendre, autant qu'il est possible; de border le front de l'Ennemi, s'il se peut; placer du canon à plusieurs endroits; gagner du terrain sur la plaine, par des ouvrages faits de nuit, lesquels ouvrages seront garnis d'Infanterie & de canon; lier ensuite ces

ouvrages les uns aux autres, afin d'y placer tout une ligne. Après cela, ſuivant la conſtitution du pays, la ſeconde ligne pourra déboucher de la forêt, ſous la protection du feu de la premiére ligne retranchée, ſoit pour gagner par la droite ou la gauche le flanc de l'Armée ennemie, ſoit pour marcher de front, & attaquer l'Ennemi, après avoir pendant la nuit raſé tous les ouvrages qu'on aura faits les nuits précédentes, afin qu'il ne reſte aucune ſéparation entre les deux lignes, qui les empêche de ſe communiquer, & de ſe ſoûtenir, & de garder la diſtance qui doit être obſervée, entre les deux lignes d'une Armée qui s'avance pour combattre.

Si ce défilé pour aller à l'Ennemi eſt une riviére, elle a des gués, ou elle n'en a point. Si elle a des gués qui ſoient ſéparés, & dans une diſtance hors de la vûe, il en faut ſurprendre quelqu'un par des mouvemens de nuits, & avoir diſpoſé des Troupes, de maniére que pendant qu'elles paſſent à ce gué, on paroiſſe occuper fortement l'Ennemi en

quelque autre endroit éloigné de celui où l'on passe, & que ces attentions éloignées que l'on donne à l'Ennemi, ne finissent qu'avec la nuit.

Il faut beaucoup de vivacité dans ce mouvement, parce qu'il faut être en bataille de l'autre côté de la riviére, en état de recevoir l'Ennemi, avant qu'il ait eu le tems d'y marcher avec un front capable de culbuter ce qui auroit passé, & qui se seroit étendu pour former un front plus grand que celui de l'Ennemi, qui n'y peut d'abord arriver qu'en colonne.

Souvent ces gués peuvent se trouver vis-à-vis d'une hauteur. En ce cas, il faut faire passer toute la Cavalerie la premiére afin de s'y placer. Souvent aussi ils peuvent être près de quelque défilé, qu'il faudroit que l'Armée ennemie passât devant vous; & en ce cas, il faut faire passer l'Infanterie la premiére, afin qu'elle garde le défilé, & soûtienne un combat, pendant que la Cavalerie passe, & se réforme derriére l'Infanterie, ou sur son

aîle suivant le terrain.

Si la riviére qu'on veut passer n'a point de gué, il faut observer si les bords en sont hauts & escarpés, & de quel côté est la supériorité des bords : parce que si elle se trouve du côté de l'Ennemi, il est inutile d'en tenter le passage ; on n'y réussiroit pas.

Il faut observer encore si la riviére a plusieurs Isles, & si ces Isles sont couvertes de bois. En ce cas on peut se rendre maître de quelques-unes de ces Isles ; faire un Pont sur la branche de la riviére jusqu'à l'Isle ; voir de quelle nature est le terrain du côté de l'Ennemi ; s'il est de maniére qu'on n'y puisse prendre aucun établissement, pendant que l'on construit le Pont entre l'Isle & le bord ; & si l'Armée, à la faveur de cet établissement, peut passer par la droite ou la gauche du retranchement, sans pouvoir être combattue par l'Ennemi, avant qu'elle soit entiérement passée ; sans quoi l'entreprise ne réussira pas.

Que si ce sont des ravines con-

ſidérables & difficiles qu'on veut paſſer, & que l'Ennemi ſoit à portée de s'y oppoſer, il faut encore obſerver de quel côté eſt la ſupériorité du terrain, ſans laquelle cette opération ne peut réuſſir.

Il faut obſerver la nature du ſol. Si elle eſt de roche, elle eſt preſque impoſſible ; ſi elle eſt de terre que l'on puiſſe renverſer des deux côtés, & réduire en talus, cela peut devenir pratiquable. Mais dans ce cas, la plus grande difficulté eſt, que comme cette eſpéce de travail eſt fort long, il peut être détruit en un moment par le premier orage. Je n'en parle ici que pour ne rien omettre de toutes les opérations de Guerre.

Sur toutes les différentes maniéres de cette ſeptiéme nature de marche, il n'y en a aucune ſur laquelle on puiſſe s'aſſurer de la réuſſite, ſans une grande ſupériorité de force ſur l'Ennemi, qui fait qu'il ne peut pourvoir à tout, ou ſans avoir à faire à un Général borné dans ſes lumiéres, & qui ne ſera pas placé dans une diſtance convenable, pour

empêcher ſon Ennemi d'oſer hazarder de défiler près de lui, ſans craindre d'être forcé à combattre, avant que d'avoir eu le tems de ſe former.

Lorſque le Général aura conduit ſon projet juſqu'au point de faire marcher ſon Armée, pour faire inveſtir une Place, qui eſt la huitiéme des maniéres de marcher, il y a pluſieurs choſes à obſerver, tant par rapport à la ſituation de la Place qu'on veut inveſtir, que par rapport à la connoiſſance de ce mouvement, qu'il faut dérober à l'Ennemi.

Comme dans la ſuite de ce diſcours, il ſe trouvera un Chapitre particulier de la maniére d'inveſtir une Place, je ne parlerai ici que de celle d'y marcher. Il y en a deux.

Ou l'Armée eſt aſſemblée précédemment, ou elle eſt encore dans les Places & poſtes voiſins. Si elle eſt aſſemblée, ou elle eſt proche de celle des Ennemis, ou elle eſt hors de portée. Si elle en eſt proche, il faut que la marche ſoit vive, faite avec précaution, débarraſſée d'équipages, & l'inveſtiture ſi bien reconnue, que la marche ſeule de l'Armée la faſſe,

Cette maniére d'inveſtir une Place eſt ſouvent dangereuſe ; parce que l'Armée qui inveſtit peut avoir été ſuivie d'aſſez près, pour n'avoir pas le tems de ſe rejoindre, & de s'oppoſer à l'Ennemi qui vient en bataille ; ainſi je ne la conſeillerai jamais.

Il eſt bien plus ſûr d'oppoſer toute l'Armée à celle de l'Ennemi, en tenant la Place que l'on veut inveſtir derriere, & en couvrant ainſi le Corps deſtiné à faire le Siége. Ce qui tombe dans le cas de faire un Siége avec deux Armées, l'une d'obſervance, qui eſt celle que j'ai placée au-devant de l'Ennemi, & l'autre qui doit ſe renfermer dans des lignes, & faire le Siége.

Si on eſt hors de portée de l'Ennemi, il y a moins de précautions à prendre ; & en ce cas-là le Général peut garder les menus bagages avec lui, ſi la conſtitution du pays par lequel il doit marcher le lui permet.

Si ce Siége ſe fait à l'ouverture de la Campagne, & que l'Armée ſoit ſéparée ſeulement par de gros Corps, il faut que toute la Cevalerie

rie qui compose l'Armée, par tout où elle sera, ait des ordres secrets pour marcher à différentes heures, suivant la distance où elle se trouvera de la place qu'on veut investir; que le terrain que chaque Corps de Cavalerie doit occuper dans l'investiture, lui soit précisément marqué; & que toute cette Cavalerie se trouve en même tems autour de la Place.

Il faut tâcher de prendre ses mesures de maniére que l'investiture se fasse avant le jour, afin qu'à la pointe du jour, il ne puisse plus rien sortir de la Place, & qu'il n'y ait qu'à marquer le terrain des Camps, & des lignes. L'Infanterie doit, autant qu'il se peut, avoir suivi la Cavalerie de près, afin de pouvoir, dès son arrivée marcher sur les terrains qu'elle doit occuper dans la circonvallation.

La neuviéme maniére de faire marcher une Armée, est quand elle a pour objet de garantir une Place d'être investie.

Lorsque dans la suite je parlerai des Siéges, on y trouvera les pré-

cautions qui doivent être prises par le Prince, tant pour les approvisionnemens de vivres & de munitions de guerre, que de Troupes pour la défense de la Place.

Il ne s'agira donc ici que de ce qui regarde le Général, qui doit veiller de si près au mouvement de l'Ennemi, qu'il ne puisse lui dérober une investiture. Il faut pour cela qu'il se place de maniére qu'il couvre toujours, ou au moins tienne de près les Places qui peuvent être les objets d'attaque de l'Ennemi.

Que si l'investiture de ces Places est coupée par une riviére, ou ruisseau difficile à passer, une forêt, ou des défilés, il faut qu'il se campe de maniére à pouvoir arriver à cette Place par le côté, par lequel l'Ennemi n'en peut pas avoir fait l'investiture avant son arrivée, ou n'y puisse pas être placé avec un Corps supérieur à celui qu'il peut y mener avec diligence; qu'il marche à l'Ennemi sans aucun bagage, afin que rien ne l'empéche de faire diligence, & que pendant ce tems-

là les bagages de l'Armée se retirent derriére les Places, pour y être en sûreté, tant dans leur séjour, qu'en la rejoignant.

Lorsque le Général arrive à portée de l'Ennemi, il faut qu'il l'attaque avec vivacité, & ordonne à tout ce qui peut pénétrer jusqu'à la Place de le faire sans s'arrêter, parce qu'il arrive presque toujours, qu'une Place qui reçoit un secours dans le tems de son investiture, déconcerte assez l'Ennemi, pour le faire désister de son entreprise.

Le secours entré, s'il est raisonnable, le Général doit se retirer promptement hors de portée de l'Ennemi, principalement s'il n'a pas marché avec toute son armée, la rejoindre, pour après cela, si l'Ennemi persiste dans son entreprise, chercher les occasions de le forcer dans ses lignes, ou de battre quelqu'un de ses convois, ou de le resserrer dans ses fourages.

Si au contraire le côté par lequel il sera arrivé à la Place, n'a pû être investi par l'Ennemi, à cause des difficultés qu'il aura trouvées à y

paſſer, il faut en ce cas qu'il s'y tienne, juſqu'à ce que le reſte de ſon Armée y ſoit arrivé; ce qui fera ſûrement retirer l'Ennemi, parce que ſon entrepriſe deviendra impoſſible à exécuter.

REMARQUES.

J'AI traité dans mes Maximes de toutes les différentes maniéres de faire marcher une Armée. Ainſi mes réfléxions ne ſeront que ſur ce que j'ai vû exécuter par les Généraux, dont je jugerai ſuivant les préceptes que j'ai établis. Mes réfléxions ſur ce ſujet ſeront donc moins étendues que le Chapitre, où je traite à fonds cette matiére.

A la fin de l'année 1673. lorſque M. de Luxembourg eut par ordre du Roi abandonné les conquêtes de Hollande juſqu'à la Meuſe, & qu'il fut arrivé près de Maſtrick avec le Corps de Troupes qu'il ramenoit en France, il ſçut que M. le Prince d'Orange étoit campé ſur la grande chauſſée, avec toutes les forces des Eſpagnols & des Hollandois, & qu'il avoit même été joint par un

Corps considérable de la Cavalerie de l'Empereur.

L'Ennemi se trouvoit donc ainsi fort supérieur en Cavalerie, & il n'auroit pas été prudent à M. de Luxembourg de se commettre dans un Pays assez ouvert, avec aussi peu de Cavalerie qu'il en avoit.

M. le Maréchal de Schomberg avoit rassemblé un Corps de Cavalerie auprès de Charleroi, pour venir au-devant de M. de Luxembourg; mais la difficulté étoit que ces deux Généraux pussent se joindre, malgré M. le Prince d'Orange qui étoit entre deux.

Il s'agissoit donc dans cette occasion de tromper l'Ennemi par des mouvemens faux, qui fussent capables de donner un tems assez considérable, pour faire sans risque la jonction de la Cavalerie de M. de Schomberg avec l'Infanterie de M. de Luxembourg.

Pour y parvenir, ce Général feignit de ne plus avoir dessein de rentrer en France par Charleroi, & de vouloir traverser la Condros & les Ardennes pour arriver à la Meuse.

Ces démonstrations firent déplacer M. le Prince d'Orange. Il s'avança jusqu'à Hui & à Namur, & ce fut ce tems-là que M. de Luxembourg prit pour passer brusquement la Meuse à Mastrick, & pour joindre auprès de Tongres M. de Schomberg, qui s'étoit avancé pour cet effet; de sorte que ces deux Généraux se joignirent, sans que M. le Prince d'Orange pût s'y opposer.

Cet exemple fait connoître, que la bonne conduite d'un Général dans sa marche lui procure presque toujours la certitude de la faire heureuse, & le succès du dessein pour lequel il l'a entreprise.

La belle marche que M. de Montecuculli avoit faite quelques mois avant celle dont je viens de parler, & par laquelle de Wirtzbourg il se porta au bas-Rhin, pour donner le moyen à M. le Prince d'Orange de faire le Siége de Bonn, & de joindre l'Armée de l'Empereur & celle des Hollandois, ayant trouvé sa place ailleurs, lorsque j'ai parlé de l'enlevement du convoi de Witzbourg, je n'en reparlerai point ici.

L'année 1674. me fournira plusieurs exemples de belles marches.

La premiere a été celle que fit M. de Turenne, lorsque partant de la haute-Alsace, où il étoit avec une partie de son Armée, pour couvrir la Conquête de la Franche-Comté, il alla battre un Corps de Troupes que les Ennemis avoient assemblé à Sintzheim entre Philisbourg & Heilbron.

Cette longue marche avoit été si capablement, & si secrétement préparée par M. de Turenne, qui avoit successivement avancé des Troupes sur la route de Philisbourg, que l'Ennemi fut attaqué & battu, sans avoir eu aucune connoissance précédente des mouvemens que ce Général avoit faits, pour rendre sa marche plus vive.

La seconde belle marche fut celle que M. le Prince fit faire à l'Armée du Roi, en partant du Camp d'Espieres, pour secourir Oudenarde, assiégée par M. le Prince d'Orange. L'Armée n'ayant pû arriver d'assez bonne heure pour être placée sur les hauteurs, qui étoient au-

deſſus de la Ligne de circonvallation, M. le Prince ne voulut pas qu'elle s'en approchât, pour ne pas donner d'inquiétude à l'Ennemi, ni même la penſée de ſortir de ſa ligne pour occuper ces hauteurs, ce qui auroit rendu ſon ſecours plus difficile.

Ce Prince ſe diſpoſa donc ſeulement toute la nuit à occuper à la pointe du jour les hauteurs, mais un brouillard fort épais, qui couvrit la terre un peu avant jour, cacha aux yeux la retraite de l'Armée Ennemie, & fit perdre à M. le Prince le fruit de ſes beaux mouvemens, dont il ne put pas même profiter ſur l'arriére-Garde de l'Armée Ennemie, parce que M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, ſe ſervit avec capacité de la conſtitution du pays, pour faire faire le crochet à la Cavalerie de l'Empereur, & la mettre en bataille ſur une hauteur, qui ſe trouvoit derriere l'Armée du Roi, dont elle n'étoit ſéparée que par un petit ruiſſeau, qui couloit entre les deux hauteurs.

Cette

Orien

DU COURS DU RHEIN
Basle jusqu'a Mayence
Et Partie de la
MOZELLE
ys qui les environnent Pour l'In
e quelques Marches et actions
portées par Mr de Feuquieres

Septentrion

Midi

WIRT

Her

im

Berne

sanc

Bienne

Douz

Turq

Neufchatel

S. Hipolite

L. de Neufchatel

Ioux

Bevoye

l'Orbe

Mortau

wic

A

Luneville

val

Verceil

la

Doux R

E COMTE

Ornans

Besançon

Chalo

St Anet

Longnon R

le

Toul

Salins

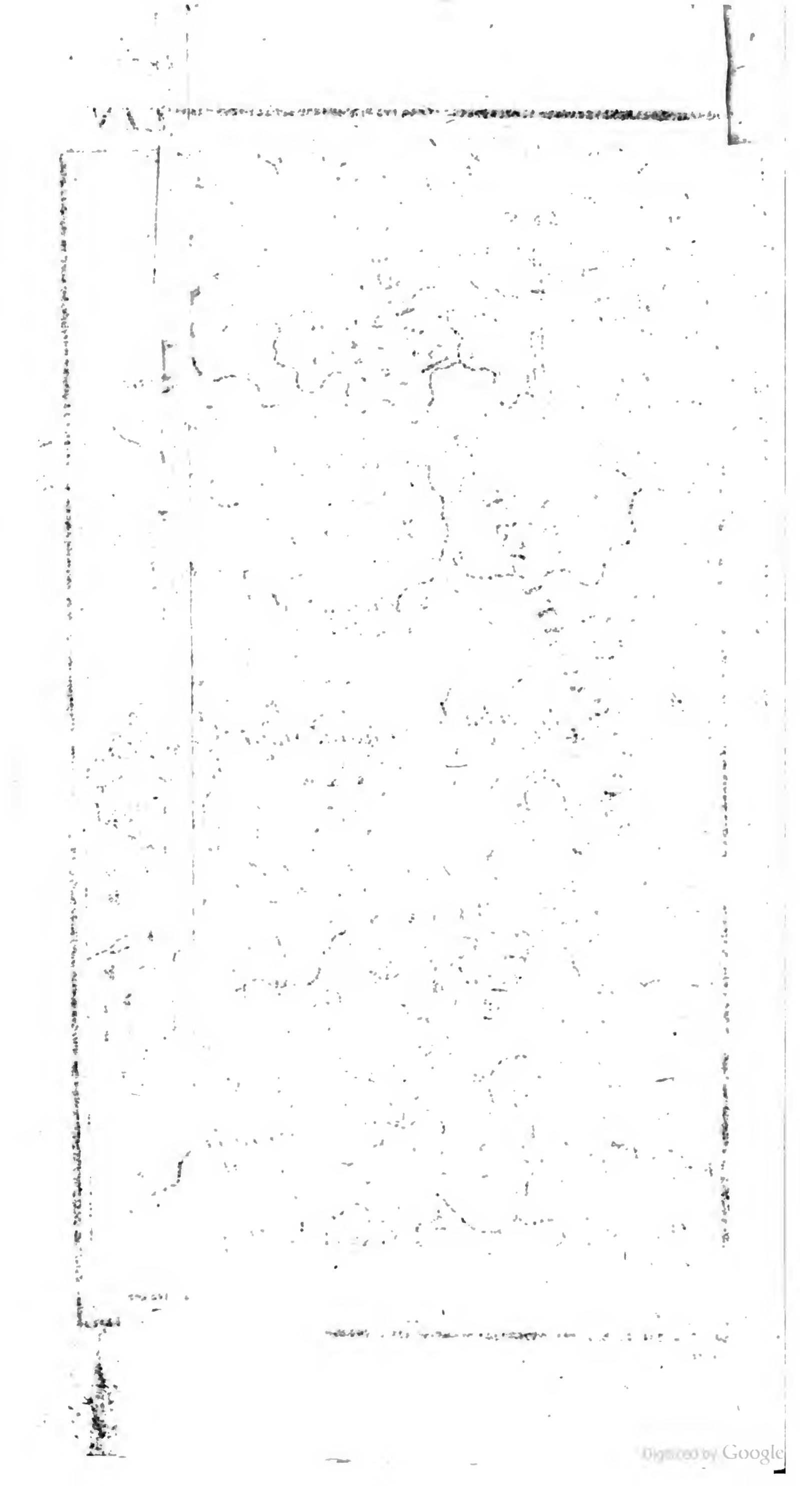
Louve

D

Blenoo

Me

Dheu



Cette contre-marche d'une Armée qui sembloit se retirer, pour éviter une affaire, étoit si judicieuse, que M. le Prince n'osa rien entreprendre sur son arriere-garde, parce qu'il ne pouvoit marcher à elle, sans prêter le flanc à M. de Souches ainsi placé.

La troisiéme belle marche de cette Campagne a été celle que M. de Turenne fit faire à l'Armée du Roi à la fin du mois de Décembre, lorsque ce Général quitta les quartiers d'hiver qu'il avoit feint de faire prendre à l'Armée dans la Lorraine, pour tomber par Tannes & Bedfort sur les quartiers, que l'Armée des Ennemis, infiniment supérieure à la sienne, croyoit tranquillement conserver dans la haute-Alsace. Il les força de les abandonner après plusieurs combats, & d'en aller prendre d'autres de l'autre côté du Rhin.

Comme les quartiers que M. le Maréchal de Turenne occupoit, étoient fort séparés, mais pourtant tous à portée du pied des montagnes, qui sont entre l'Alsace & la Lorraine, ce grand Général avoit

envoyé des ordres à tous les quartiers de marcher comme s'ils n'avoient eu dessein que de s'étendre pour la commodité des subsistances, ou pour aller prendre des quartiers d'hiver en Franche-Comté, & couvrir cette Province de nouvelle conquête, trop voisine des quartiers que les Ennemis occupoient dans la haute-Alsace.

Toutes les routes que M. de Turenne avoit envoyées aux Troupes, finissoient vis-à-vis des passages par lesquels il vouloit rentrer en Alsace; ainsi toutes les Troupes, sans le sçavoir elles-mêmes, se trouverent en même tems aux deux rendez-vous généraux de Tannes & de Bedfort, d'où elles partirent pour entrer dans la haute-Alsace, & tomberent sur les différens quartiers des Ennemis, qui furent tous attaqués en même tems, sans avoir eu aucune connoissance du mouvement général de l'Armée de M. de Turenne.

Cet exemple servira à faire connoître, qu'il faut être toujours attentif sur les moindres mouvemens qu'un Général habile fait faire à ses

Troupes, parce que l'on doit être persuadé, qu'il n'en fait jamais faire d'inutiles, & qu'ils cachent toujours un dessein, & conviennent à son exécution.

En l'année 1676. M. le Maréchal de Schomberg fit une fort belle marche pour se retirer de devant M. le Prince d'Orange, après lui avoir fait lever le Siége de Mastrick. Il étoit fort inférieur à ce Prince, qui vouloit le combattre; cependant il sçut si bien ménager ses mouvemens, & se couvrir du Jaker, qu'il entra ensuite dans la Méhaigne, & gagna Charleroi, sans qu'il fût possible à M. le Prince d'Orange d'engager une affaire, quelque désir qu'il en eût.

En 1667. toutes les marches de M. le Maréchal de Créqui devant M. de Lorraine, furent belles & sçavantes. Ce Maréchal durant quatre mois ne perdit jamais son Ennemi de vûe, & s'opposa toujours de front à tous les mouvemens en avant qu'il voulut faire, soit pour entrer en Lorraine du côté de la Saare, soit pour passer la Meuse du

côté de Mouzon, sans que dans aucun des mouvemens hardis que M. le Maréchal de Créqui fit faire à son Armée, M. de Lorraine pût trouver l'occasion de le combattre, parce que M. de Créqui qui vouloit éviter un engagement général, compassa si sagement jusqu'à ses moindres mouvemens, qu'il ne donna jamais à ce Prince aucun tems, qui pût lui procurer la possibilité de connoître avec apparence d'un succès heureux.

Je n'ai point donné de préceptes dans mes maximes, pour régler la conduite d'un Général chargé d'un projet de cette nature, parce qu'il auroit été impossible de rien dire sur ce sujet, qui pût servir de maxime certaine.

Cependant tout ce qui a été fait par M. le Maréchal de Créqui dans le cours de cette Campagne, a trouvé sa régle dans la discution des différens objets, qu'une Armée peu avoir pour marcher.

Il est certain que les marches de M. le Maréchal de Créqui, ont toutes eues quelque partie des préceptes & des attentions qu'un Général doit

avoir, lorſqu'il fait marcher ſon Armée, différemment appliquée ſuivant la conſtitution particuliére des pays, où il s'eſt trouvé dans la néceſſité de s'oppoſer aux mouvemens de ſon Ennemi.

Je finirai mes réflexions ſur les marches par celle que fit M. de Luxembourg en 1694.

Il commandoit cette Campagne l'Armée du Roi en Flandres ſous M. le Dauphin. L'Armée étoit campée à Vignamont, Hui, & la Meuſe derriere elle. Celle des Ennemis étoit campée à Tavieres ; la droite appuyée à Méhaigne. Par ces deux poſitions il eſt aiſé de voir, qu'après tous les fourages de ce pays également conſommés par les Armées, l'Ennemi n'ayant plus rien à craindre pour Liége, ne pouvoit avoir d'autre parti à prendre, que de venir finir ſa Campagne en Flandres, en occupant Courtrai avant nous, & en s'aſſura par-là les fourages d'entre la Lys & l'Eſcault, & le poſte de Courtrai, pour y faire hiverner un Corps conſidérable de Troupes. M. le Prince d'Orange crut

qu'il feroit aiſément ce mouvement ; parce que pour l'éxécuter, il avoit au moins trois ou quatre marches ſur l'Armée du Roi.

Cependant M. de Luxembourg, qui étoit dans une attention continuelle ſur les mouvemens de l'Ennemi, ſe diſpoſa à une marche vive, dès que l'Ennemi commenceroit la ſienne.

Pour cet effet, quelque jour avant que l'Ennemi ſe mît en mouvement, il fit avancer ſur ſa marche des Brigades de Cavalerie juſqu'à la hauteur de Buſſiere ſur la Sambre, ſous prétexte de couvrir le pays d'entre Sambre & Meuſe contre les courſes de l'Ennemi, & fit faire une diligence ſi extraordinaire à toute l'Armée, dès qu'elle commença à marcher, que ſa tête arriva à Hauterive ſur l'Eſcault quelques heures ſeulement avant la tête de l'Armée ennemie. Cette avance lui ſuffit, pour empêcher M. le Prince d'Orange de faire des ponts ſur l'Eſcault, & l'obliger d'aller paſſer cette riviere à Oudenarde, & la Lys auprès de Gand, pour aller finir ſa Campagne

à Rousselaër, sans avoir pu empêcher M. de Luxembourg de faire subsister l'Armée le reste de la Campagne aux dépens de la Châtellenie de Courtrai & des Espagnols, & même au-delà de la Lys.

Tous ces exemples de belles marches, qui finissent à cette année, suffisent pour faire connoître l'utilité dont elles ont été, pour les succès avantageux qu'elles ont produits, & quelle a été la différence de la capacité des Généraux qui les ont faites, d'avec celle des Généraux dont le Roi s'est servi depuis ce tems-là, & dont aucun ne m'a fourni un seul exemple à citer sur cette matiere des marches, qui mérite d'être suivi.

CHAPITRE LVI.

Des Campemens.

* CE Chapitre contiendra deux parties. Dans la premiere je parlerai seulement de la maniere dont on marche au Campement, par qui, & comment le Camp se

fait, & quelles ſont les régles générales pour y marcher, pour faire ce Camp, & pour l'aſſurer. Dans la ſeconde partie j'examinerai toutes les manieres de camper une Armée, ſoit dans le commencement, ſoit dans le milieu, ſoit à la fin des Campagnes. *

C'eſt le Maréchal de Camp qui reçoit l'ordre du Général, & du Lieutenant Général entrant de jour, pour le Camp que l'on veut occuper le lendemain.

Lorſque l'Ennemi n'eſt point à portée d'empêcher que l'on ne campe à la fin de la marche, peu de tems avant que l'Armée ſe mette en mouvement, le Maréchal de Camp ſe met à la tête des nouvelles Gardes, & de l'Infanteterie deſtinée pour la Gardes des environs du Camp, ſuivi des Officiers deſtinés à faire le détail du Camp, qui ſont le Maréchal des Logis de l'Armée & ſes Fouriers, le Maréchal des Logis de la Cavalerie, les Majors de Brigades de ce Corps, le Major-Général de l'Infanterie, & les Majors de Brigades, le Major-Général de Dragons, &

les Majors de Brigades; du Major de l'Artillerie, du Préposé pour les Vivres, & des Brigades & Colonels de jour, & derriere les Gardes marchent tous les Fourriers, & gens qui vont au Campement.

Le Maréchal de Camp, en arrivant sur le terrain où il veut camper l'Armée, après avoir seulement marqué la droite & la gauche du Camp, & désigné le Quartier-Général, doit s'avancer avec les Gardes & les Brigadiers & Colonels de jour, aussi loin qu'il le jugera à propos; pour laisser entre les lieux où il placera lesdits Gardes, & le Camp, assez de distance, pour que l'Armée y trouve au moins pour la premiere nuit, du fourage, le bois, l'eau, & la paille, qui lui sont nécessaires.

Avant que de quitter les Officiers du détail, après avoir donné seulement l'alignement du Camp, il doit indispensablement observer de laisser à la tête de ce Camp un espace convenable pour y pouvoir mettre l'Armée en Bataille, en cas de besoin.

Il appuyera ses aîles, ou de Villa-

ges, ou de bois, ou de ruisseaux, ou de rivieres; enfin il les couvrira, & les assurera tout le plus qu'il lui sera possible, tant à l'aide de la situation naturelle, qu'à celle de la nature des Troupes qu'il y fera camper. Il marquera un terrain pour le parc de l'Artillerie, autant qu'il se pourra, au centre & à la tête de l'Infanterie, & dans le lieu le plus élevé; il placera les Vivres, s'il se peut, entre les deux lignes, & aussi vers le centre, afin que les Troupes ayent une égale commodité à aller au pain.

Le Quartier-Général sera aussi placé dans le centre, s'il est possible, soit entre les deux lignes, soit derriere la seconde; mais jamais à la tête* sans une nécessité indispensable, auquel cas il doit toujours être couvert d'un Corps. * S'il est derriere les deux lignes, il ne sera pas mal à propos de tirer quelques Bataillons de la seconde ligne pour le couvrir, ou même y camper la réserve, en cas qu'on n'en ait pas besoin ailleurs.

Autour du Quartier-Général doi-

vent être marqués des terrains commodes pour les boucheries, les Marchands de vin, & toutes les autres espéces de Marchands suivant l'Armée, séparés les uns des autres, pour éviter la confusion. Ce détail regarde le Prévôt.

Les Majors-Généraux de l'Infanterie, & les Maréchaux des Logis de Cavalerie, seront chargés de distribuer entr'eux le terrain qui leur aura été marqué pour le Campement, observant de donner plus ou moins de distance selon le terrain. Celle que l'on doit mettre entre les deux lignes, doit être de trois cens pas au moins ; & la distance d'une Troupe à l'autre de la même ligne, se réglera sur l'étendue du front marqué pour la droite & la gauche. Ces intervalles ne doivent pourtant jamais être plus grands qu'il ne faut pour passer entre deux Troupes campées avec une autre Troupe de pareille nature.

La réserve sera placée, selon ce qui sera jugé le plus utile, ou à la droite, ou à la gauche, ou derriere l'Armée, pour donner plus de sûreté à ceux

qui en détail apportent des ſubſiſtances à l'Armée, ou même quelquefois devant l'Armée, pour occuper un poſte dont on veut être maître, ou derriere le Quartier-Général. Mais en tous ces cas il faut toujours obſerver, que ce ſoit avec ſûreté pour ce Corps.

Lorſque les Gardes de Cavalerie ſont placées, le Maréchal de Camp, s'il le juge à propos, laiſſe au Brigadier & Colonel de Cavalerie de jour le ſoin de la découverte des environs, pour qu'il n'y ait point de gros ni de petits Partis ennemis embuſqués à la tête de l'Armée; & aux Brigadiers & Colonels d'Infanterie de jour, le ſoin de placer l'Infanterie deſtinée à couvrir le Camp, & à protéger les Gardes de Cavalerie avancées.

Comme à préſent les Armées ſont fort nombreuſes, & occupent un grand terrain, ordinairement les Officiers de jour dont je viens de parler, ſe partagent le ſoin des Gardes par droite & par gauche; après quoi ils viennent rendre compte de ce qu'ils ont fait au Maréchal de

Camp, du devoir duquel il eſt de viſiter tous les poſtes de l'Armée, & d'en rendre enſuite compte au Général, quand il eſt arrivé.

De toutes ces Gardes & poſtes, il en eſt fourni un état par écrit au Général, & aux Officiers Généraux qui entrent du jour, afin qu'ils puiſſent les aller vérifier le lendemain, & ordonner ce qu'ils jugeront néceſſaire pour leur ſûreté, en cas que cela n'ait pu être fait en arrivant.

Ce qui vient d'être dit ne regarde que les maximes générales du Campement. Il faut entrer dans les particulieres, & examiner toutes les manieres de camper une Armées, ſoit dans le commencement, ſoit dans le milieu, ſoit dans la fin des Campagnes.

Si le Général a trouvé trop de difficulté à exécuter une entrepriſe, n'ayant pu prévenir l'aſſemblée des Troupes ennemies, & qu'il n'ait à faire qu'une Guerre de Campagne, après les précautions priſes pour empêcher que l'Ennemi ne puiſſe rien entreprendre qui le déconcerte, il cherchera par les Camps qu'il pren-

dra, les occasions de combattre l'Ennemi avec avantage, en cas que cela convienne aux intérêts du Prince; ou seulement des Camps commodes pour la subsistance de son Armée.

Il doit dans ce commencement de Campagne, avoir pour objet principal la conservation & la santé des hommes & des chevaux.

Pour cela, ses Camps doivent être placés en lieux sains, commodes pour la fourniture des vivres, afin de n'en pas ruiner les équipages, voisins des prairies, où l'on puisse herber les jeunes chevaux, que le changement de nourriture abbat très-aisément; enfin ce Camp ne doit pas être d'une grande garde, afin de ne pas fatiguer l'Armée sans raison. Dans la suite il doit, autant qu'il lui est possible, suivre dans les Campemens le projet, qui aura été résolu avant l'ouverture de la Campagne, à moins qu'il n'en soit détourné par les mouvemens de l'Armée ennemie.

C'est presque toujours dans le choix des Camps & des postes, que

résident les succès de la Campagne. On y doit observer la communication libre & facile avec les Places, dont on doit tirer les subsistances & les commodités de l'Armée, la jalousie qu'ils donnent à l'Ennemi, le pays ennemi qu'ils ouvrent, le pays ami qu'ils couvrent, & les avantages qu'ils donnent, soit pour forcer l'Ennemi à combattre avec désavantage, en l'obligeant à nous venir chercher dans un Camp, où l'on se sera accommodé, soit pour se trouver à portée de le combattre dans un lieu désavantageux, où il aura été forcé de se placer.

Dans les Camps de séjour, il faut par des postes d'Infanterie, quelquefois même mêlés de Cavalerie ou de Dragons, entourer toute l'Armée, afin d'éviter que les petits Partis ennemis ne s'en approchent de trop près, & que les commodités des pâturages, du bois, de la paille, & de l'eau, ne soient ôtées à l'Armée, ou ne lui deviennent difficiles.

Dans les Camps de passage, ces précautions ne sont pas si étendues.

C'eſt à la ſageſſe de l'Officier Général de jour, que ce diſcernement doit être commis.

Lorſque la ſaiſon a fait ceſſer les grandes opérations de la Campagne, il reſte encore un tems qu'il faut paſſer dans des quartiers de fourages, pour éviter la dépenſe des quartiers d'hiver. La prévoyance du Général les lui doit fournir autant qu'il lui eſt poſſible ſur le pays ennemi, & à la décharge des Etats de ſon Prince. Les plus ſûrs ſont ceux, dans leſquels il peut ſe couvrir de défilés & de riviéres. En ce cas, il doit mettre ſon Infanterie en premiere ligne, près des lieux par où l'Ennemi pourroit pénétrer dans les quartiers, & mettre la Cavalerie en ſeconde ligne à commodité des fourages, & à portée de ſe joindre à l'Infanterie.

S'il ne peut prendre ſes quartiers de fourages avec toutes ces commodités, & qu'il ne les puiſſe pas couvrir, il faut du moins qu'il les prenne en bataille; c'eſt-à-dire, que toutes les Troupes de la premiere ligne ſoient dans les Villages de premiere ligne,

ligne, & ceux de la ſeconde dans ceux de la ſeconde ligne ; de maniere qu'il ſe ſoit choiſi un Champ de Bataille à la tête de ſes quartiers ; qu'il l'accommode diligemment, comme s'il y devoit recevoir l'Ennemi ; qu'il pourvoye à la communication de tous ſes quartiers au Champ de Bataille, & qu'il en ait inſtruit les Officiers Généraux & particuliers, afin qu'au ſignal convenu, chacun puiſſe ſe rendre ſur le terrain qui a été marqué,* & par le chemin qui lui aura été preſcrit, afin qu'il n'y ait point de confuſion dans la marche des Troupes de leur quartier au Champ de Bataille.

Le ſurplus des ſervices particuliers des Troupes dans le Camp, & la police qui doit y être obſervée, ſe trouvent dans les Ordonnances Militaires. Ainſi il eſt inutile de le répéter ici. *

REMARQUES.

Mes réflexions ſur ce Chapitre, qui eſt fort étendu dans mes maximes, ſeront cependant aſſez courtes, parce que la ſcience des Camps

eſt plus étendue pour la Guerre défenſive, ou celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, que pour l'offenſive, dans laquelle la ſupériorité donne ſouvent une audace, qui ſeroit hazardeuſe à l'Armée, qui auroit à ſoutenir une défenſive, ou une Guerre entre Puiſſances égales.

Ainſi je trouverai, au moins juſqu'au tems de la Guerre préſente, plus de Camps pris contre les régles par les Généraux ennemis, que par ceux que le Roi avoit juſqu'à ce dernier tems employés au commandement de ſes Armées, leſquels par leur capacité ſe ſont toujours conſervés dans les Camps qu'ils ont pris le maintien audacieux que donne la ſupériorité, lors même qu'ils ne l'avoient pas par l'inégalité de leurs forces, comparés à celles de l'Armée, qui leur étoit oppoſée.

Je diſtinguerai donc ces réflexions, pour marquer la différence qu'il y a entre un Camp mal pris par le terrain que l'on a fait occuper à l'Armée, ou par les inconvéniens qui ſont arrivés de s'être mal campé ; & j'en dirai les raiſons.

Le premier Camp hazardeux que j'ai vûs prendre aux Ennemis du Roi, présomptueux de leur supériorité, est celui de Seneff. M. le Prince sçut les en châtier lorsqu'ils le quitterent; & ce châtiment changea la constitution de la Guerre en Flandres à l'avantage du Roi.

Il faut faire une distinction de ce Camp aux autres mauvais que j'ai vû prendre, & qui l'étoient par la situation naturelle du terrain choisi pour les placer. C'est que ce n'étoit pas le terrain occupé par l'Armée Ennemie qui rendit ce Camp mauvais, mais sa sortie par la droite, pour prendre sa marche en prêtant le flanc à un Ennemi attentif, capable, & à portée raisonnable pour entreprendre.

Comme j'ai dit ailleurs quelles auroient dû être les précautions à prendre à l'Ennemi, pour ne pas tomber dans l'inconvénient qui lui arriva, je n'en parlerai point ici, où il me suffira de remarquer, qu'il faut toujours qu'un Camp soit placé de maniere, que l'Armée y trouve la liberté dans tous ses mouve-

mens, ſans quoi il peut être ſujet à de grands inconvéniens, principalement lorſqu'il a été pris à portée de l'Ennemi.

Dans cette même année 1674. je trouve à faire la comparaiſon de ce Camp de Seneff, avec celui de M. le Maréchal de Turenne à Marle.

Ce Général étoit infiniment inférieur à M. l'Electeur de Brandebourg, qui vouloit le forcer à abandonner l'Alſace, ou à combattre avec déſavantage: M. le Maréchal de Turenne ne vouloit ni l'un ni l'autre de ces deux partis.

Sa grande capacité lui ſuggéra le moyen de chicaner l'Alſace par des démonſtrations hardies, qui ne le commettoient pourtant pas; parce qu'il ſe plaça toujours de maniere, qu'ayant ſa retraite aſſurée pour reprendre un nouveau poſte, ſans crainte d'être attaqué dans ſa marche, il ſe tenoit avec tant de hardieſſe à portée apparente de combattre ce jour-là, que M. de Brandebourg remettoit au lendemain à entrer en action, lorſqu'il ſe trouvoit à portée de notre Armée.

C'étoit ce tems-là que M. le Maréchal de Turenne vouloit lui faire perdre, & dont il se servoit pour se retirer dès qu'il étoit nuit, & pour aller prendre un autre poste avantageux.

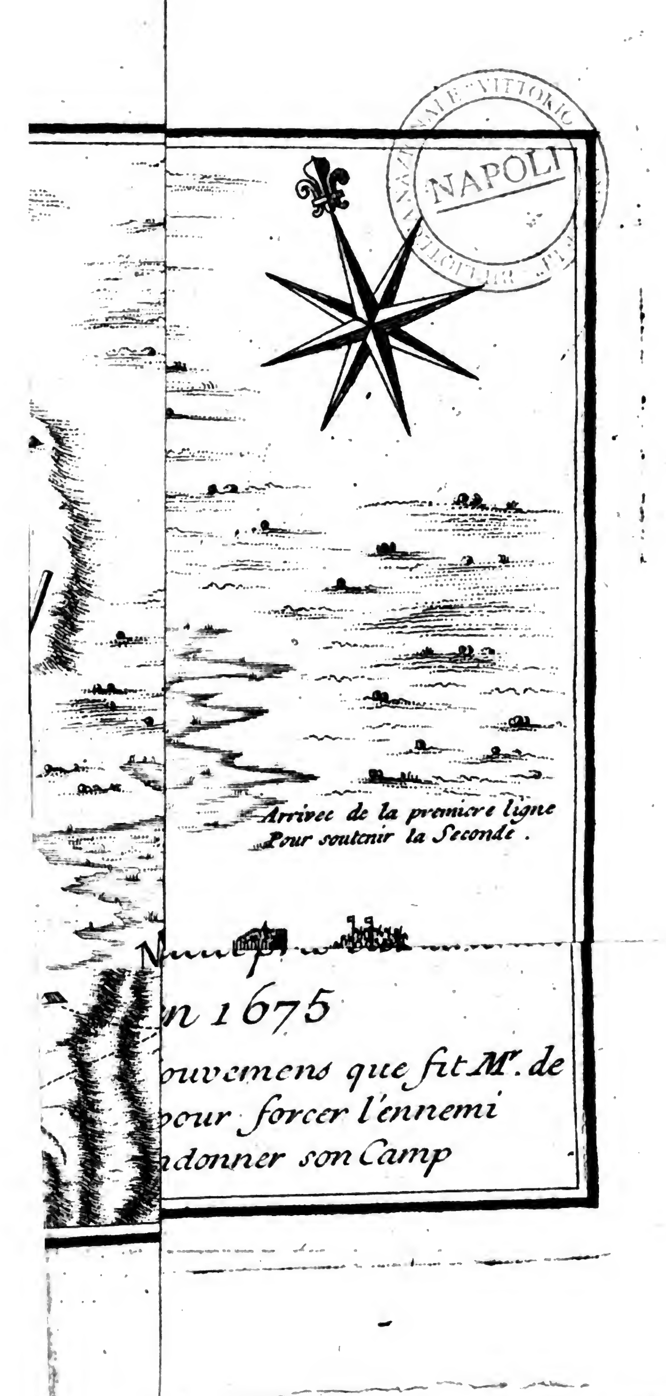
Ainsi il n'abandonna jamais à M. de Brandebourg qu'un pays consommé; & par cette maniere de lui disputer le plat pays de l'Alsace, quoique fort inférieur, il gagna le tems qui lui étoit nécessaire, pour mettre M. de Brandebourg dans l'impossibilité d'entreprendre sur les Places du Roi. Ce Prince ne l'auroit pas manqué si M. le Maréchal de Turenne ne l'avoit pas amusé, comme il le sçut faire, & ne lui avoit pas fait perdre le tems d'un reste de Campagne, dont il auroit pu profiter.

Cet exemple prouve qu'un Général habile sçait profiter des heures, & des momens que lui donne son Ennemi inférieur en capacité, & qu'à la longue ces heures & ces momens rassemblés lui donnent un tems, dont il tire un grand profit pour le service de son Maître.

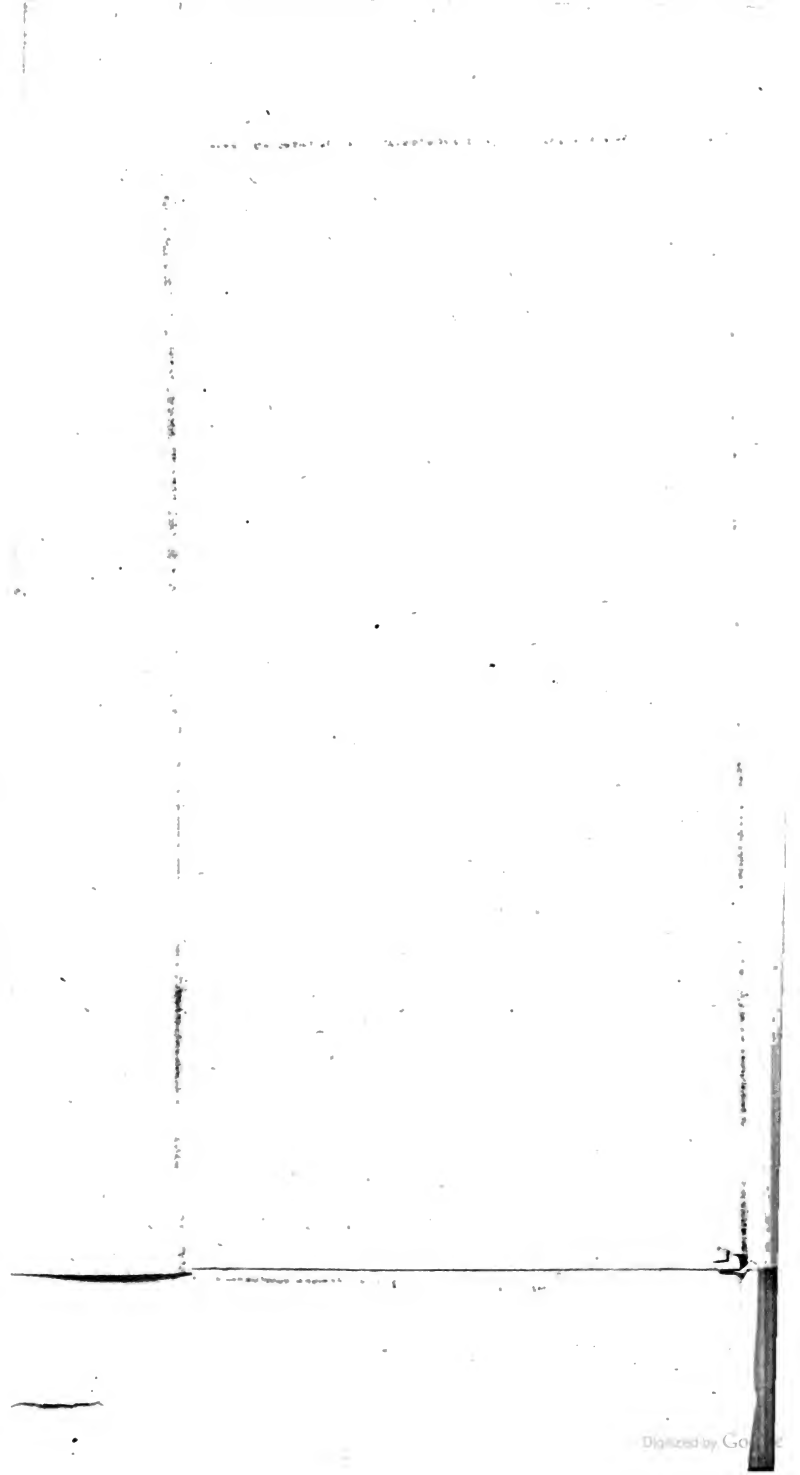
Le ſecond Camp qui paroiſſoit hazardeux, eſt celui que j'ai vû prendre à M. le Maréchal de Turenne en 1675.

Ce Général étoit campé près de la Renchen, qui le ſéparoit de l'Armée ennemie commandée par M. de Montecuculli; & il vouloit forcer l'Ennemi à abandonner le Pays, qui eſt enrre le Rhin & les montagnes du Wirtemberg. Il ne le pouvoit faire par un combat, de la maniere dont l'Ennemi étoit placé: il falloit trouver le moyen de lui faire quitter le Camp avantageux, où il étoit.

Si M. de Turenne avoit tenté ce déplacement, en remontant la Renchen avec toute ſon Armée, il auroit été côtoyé par M. de Montecuculli, qui étoit trop proche pour ignorer ce mouvement. Ainſi cette marche en remontant la Renchen, n'auroit rien opéré pour l'exécution de ſon projet. Il falloit donc ſurprendre une marche à M. de Montecuculli, qui mit au moins durant quelque peu de tems ce Général dans l'incertitude ſur ce mou-



Arrivee de la premiere ligne
Pour soutenir la Seconde .
n 1675
ouvemens que fit Mr. de
pour forcer l'ennemi
ndonner son Camp



vement. Voici ce que fit M. de Turenne.

Il détacha M. le Comte du Plessis avec toute la seconde ligne pour aller au travers des marais qui bordent la Renchen, passer cette petite riviere au-dessus du front qu'occupoit l'Armée Ennemie, & se camper à sa gauche.

Ce mouvement parut tout à fait hazardeux à toute l'Armée, & il l'auroit été en effet, si M. de Turenne, dont le Camp étoit à la vûe de l'Ennemi ne s'y étoit tenu, pour empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connue. En cette sorte l'arrivée de la seconde ligne au-delà de la Renchen, fut d'abord prise par M. de Montecuculli pour un gros parti sorti de l'Armée, dont il voyoit toutes les tentes tendues.

Mais comme M. de Turenne jugeoit bien aussi que l'incertitude où ce mouvement mottroit d'abord M. de Montecuculli, ne dureroit que quelques heures, après lesquelles cette seconde ligne couroit risque d'être accablée par toute l'Armée Ennemie, cet habile Général mar-

cha lui-même, dès que l'approche de la nuit put ôter à l'Ennemi la connoissance du décampement de toute sa premiere ligne, qu'il joignit à la seconde avec tant de justesse pour le tems de la marche, que ce second mouvement fut encore ignoré de l'Ennemi, & qu'il se trouva à la queue du Camp de M. le Comte du Plessis, dans le tems que M. de Lorraine avec une partie de l'Armée Ennemie commençoit à attaquer les Gardes. De sorte que dans le commencement du Combat; ce Prince ayant sçu par des Prisonniers que M. de Turenne étoit arrivé avec le reste de son Armée, il ne songea qu'à se retirer; ce qu'il ne put faire qu'avec perte.

Cet exemple fait connoître, que les Camps, qui aux yeux du commun paroissent le plus hazardeusement pris, ne laissent pas de devenir sûrs par la sage prévoyance & la capacité du Général qui les prend, même avec une partie de son Armée; parce qu'il aura bien jugé du tems qui lui est nécessaire pour y arriver avec le reste de ses Troupes,

&-

& de celui que son second mouvement peut raisonnablement demeurer ignoré de son Ennemi.

Dans l'année 1692. M. l'Administrateur de Wirtemberg crut pouvoir se tenir à portée de notre Armée qui étoit à Phortzheim. Ce Prince avoit mené un Corps de cinq mille chevaux pour couvrir le Wirtemberg, & il étoit campé la gauche près d'Entzwahinghen, tout le front couvert d'un ruisseau assez marécageux, & sa droite appuyée à un Village fermé, qui étoit sur le ruisseau où il avoit mis quelques Dragons.

Il se croyoit ainsi en sûreté, ou que tout au moins il auroit le tems de lever son Camp, & de se retirer sur Heilbron; ou de passer l'Entz, en cas que toute l'Armée du Roi marchât à lui. Il fut pourtant battu dans ce Camp, parce que le ruisseau se trouva pratiquable au-dessus de sa droite, ce qui donna le moyen à notre Cavalerie de le prendre en flanc.

Ce fait est rapporté pour faire connoître à tous les Officiers, qui seront chargés avec un Corps de

Cavalerie d'obſerver de près une Armée ennemie, qu'il ne faut jamais qu'ils faſſent tendre un Camp, à cauſe du tems qu'il faut employer à le lever, lorſqu'une Armée ſupérieure marche à ce Corps pour le combattre, & qu'il faut qu'ils ſe tiennent toujours en état de lever le piquet, lorſqu'un Corps ſupérieur marche à eux, parce que quelque ſûr que l'on croye le poſte, où l'on ſe ſera mis par le front, pour peu qu'il puiſſe être débordé, on le tourne, & l'on le prend en flanc; auquel cas il devient impoſſible de ſonger à une retraite honorable. Il ne reſte de parti à prendre, que celui d'une fuite honteuſe.

En 1693. M. le Prince d'Orange étant venu camper à Néerwinden, crut ce poſte ſi bon, qu'il y attendit M. de Luxembourg, qui venoit l'y combattre. Voici quel étoit ce poſte.

La Getthe en formoit la droite; le ruiſſeau de Landen la gauche; le front de la droite étoit couverte d'une groſſe haye, qui prenoit fort près de la Getthe, & continuoit juſqu'au

Heelen

Dormael

n

ise au

ATAILLE
DE
RWINDE

Bataillon
Escadron

François

Ennemi

Village de Néerwinden, qui étoit au centre du front de ce Camp.

Derriere le Village étoit une hauteur qui alloit en baissant jusqu'au Village de Romsdorff, qui étoit au bord du ruisseau de Landen. Il y avoit même une espéce de ravine, ou chemin creux, qui prenoit dès cette hauteur au Village de Romsdorff.

M. le Prince d'Orange crut que ce front pouvoit aisément être rendu inattaquable. Pour cela il fit pendant la nuit qui précéda la bataille, retrancher le Village de Néerwinden, où il plaça beaucoup d'Infanterie. Il mit beaucoup de canon sur la hauteur qui dominoit le Village, & la gauche de son Armée, & plaça le reste de sa premiére ligne d'Infanterie derriere, & le long de cette ravine, qui alloit de la hauteur au Village de Romsdorff, & dans ce Village il mit aussi de l'Infanterie.

La pésanteur de la marche de l'Infanterie de l'Armée du Roi, qui partoit d'auprès de Liége, fit présumer à M. le Prince d'Orange que M. de Luxembourg après l'arrivée de son

Infanterie, n'oseroit attaquer un front ainsi préparé.

La prudence ne vouloit pas que ce Prince dépourvû du Corps des Troupes qu'il avoit envoyé en Flandres sous les ordres de M. le Duc de Wirtemberg, & de celui qu'il avoit détaché de son Armée, pour renforcer le Camp retranché de Liége, s'exposât à une affaire générale, mais la sûreté apparente de ce poste l'emporta sur la prudence. M. le Prince d'Orange ne voulut pas se servir d'un tems plus que suffisant pour passer la Getthe derriére son Camp, & se mettre ainsi hors de portée d'un engagement général. Il crut qu'il feroit périr toute l'Infanterie de l'Armée de M. de Luxembourg dans l'attaque du Village de Néerwinden, & de son front retranché, qui fut pourtant forcé après une longue résistance, & lui coûta presque toute son Infanterie, beaucoup de Cavalerie, & toute son Artillerie.

Comme je ferai mes réfléxions particuliéres sur cette grande journée, lorsque je parlerai des *Batail-*

les, je me contenterai ici de ce qui regarde la ſcience des Camps.

Celui de Néerwinden étoit tel que je viens de dire par le front, & parut bon à un homme d'une médiocre capacité, qui crut que la sûreté du front & des aîles étoit plus que ſuffiſante, pour lui procurer l'avantage de détruire l'Infanterie de ſon Ennemi dans l'attaque de ce front: mais voici quels étoient les défauts de de poſte.

Il manquoit tellement de fond, à cauſe d'un marais qui bordoit un recoude, que faiſoit la Getthe derriére le Camp, que la Cavalerie de la droite y étoit en bataille ſur quatre ou cinq lignes ſi ſerrées, qu'elles ne ſe trouverent pas aſſez de terrain entre elles pour faire leurs mouvemens.

Ces lignes même de Cavalerie ne furent pas placées aſſez près de cette haye, que j'ai dit qui venoit de la Getthe au Village de Néerwinden, ni protégées de quelque Infanterie placée le long de la haye, pour empêcher la Cavalerie de l'Armée du Roi de s'en approcher, & de s'y faire des paſſages.

Comme le centre n'avoit pas plus de fond que la droite, on n'avoit pû y placer une ligne de Cavalerie, pour soûtenir l'Infanterie, en cas qu'elle fût chassée du Village de Néerwinden, & du front retranché.

L'aîle gauche de Cavalerie, qui n'avoit pas de front pour s'étendre, ni de fond pour se mettre en ligne derriére l'Infanterie, avoit été mise en potence, faisant inutilement tête au ruisseau de Landen, & ne tenant à l'Infanterie que par son flanc droit.

De maniére que dès que l'Infanterie de l'Armée du Roi se fut renduë maîtresse du Village de Néerwinden, & que la Cavalerie légere de la droite fut entrée dans le retranchement, par la partie où il n'y avoit que des chariots d'Artillerie, rangés pour en fermer l'entrée, soit parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'y élever un retranchement, soit parce que M. le Prince d'Orange avoit voulu se ménager cette ouverture assez étenduë, pour faire sortir sa Cavalerie sur l'Infanterie Françoise, lorsqu'elle auroit été mise en

désordre par le grand feu de son Artillerie, & de son Infanterie placée dans Néerwinden, & sur le front retranché, & que lorsqu'en même tems l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi attaqua le Village de Romsdorff, & le front de la gauche, la confusion & le désordre se trouva si général par tout le front de l'Ennemi, manque de fond comme je l'ai dit, qu'il ne fut pas possible à M. le Prince d'Orange de faire charger les Troupes du Roi, au moins avec un Corps assez considérable pour les renverser.

Ainsi ce Prince fut obligé de fuir avec tout ce qui lui restoit de Cavalerie, qui n'avoit point combattu, & qui étoit en potence à sa gauche; car pour celle de sa droite, qui comme je l'ai dit, étoit sur plusieurs lignes fort serrées, elle périt presque entiérement dans la Getthe, où elle fut renversée par la Cavalerie de l'aîle gauche: ainsi toute l'Infanterie ennemie de la premiére ligne fut ou tuée, ou prise.

Cet exemple fait voir qu'il ne suffit pas pour la bonté & la sûreté

d'un Camp, principalement lorſ-
qu'on veut y attendre un Ennemi
qui cherche à combattre, que ce
Camp ſoit bon, & retranché par
le front, & qu'il ait même ſes aîles
couvertes & protégées, qu'il faut
auſſi qu'il ait ſuffiſamment du fond
pour y pouvoir faire ſans embarras
& avec une aiſance entiére, tous les
mouvemens qu'il peut convenir d'y
faire pour la protection du front re-
tranché, que l'on veut défendre &
ſoûtenir; & qu'il faut même s'être
réſervé intérieurement un champ de
Bataille, & un terrain capable de
faire marcher toute la ligne de front
pour charger l'Ennemi, qui ne peut
avoir forcé le retranchement, ſans
être un peu en déſordre, afin qu'il
n'ait pas le tems de ſe former en
dedans du front forcé, & que ce
terrain intérieur ſoit ſuffiſant pour
ralier & former les Troupes, qui
auront été forcées d'abandonner le
retranchement.

J'ai vû prendre beaucoup d'au-
tres mauvais Camps à nos Enne-
mis, principalement dans la Cam-
pagne de 1695. mais comme il

n'en ont pas été châtiés, & que j'en ai parlé ailleurs par rapport à d'autres matiéres que celle de ce Chapitre, je n'en dirai rien ici.

Comme je n'ai point ſervi dans la guerre préſente qui a commencé en 1701. je ne pourrois parler ſur la matiére des Camps que parce que l'on m'en a dit; par où il m'a paru que nos Ennemis ont pris pluſieurs Camps, dont les Généraux ſous leſquels j'ai ſervi, & appris la guerre, les auroient fait repentir.

M. le Duc d'Orleans m'a pourtant fait voir le plan d'un Camp qu'il a pris en Catalogne, qui dans ſa premiere inſpection m'a paru fort hazardeux, & contre toutes les bonnes régles, mais que j'ai trouvé ſçavant & judicieux, quand il m'en a expliqué les raiſons.

Ce Prince étoit obligé de tirer ſon pain de Balaguer, avec la contrainte de ne pouvoir s'en éloigner hors de la portée de faire ſes convois en un jour, par le manque d'équipages pour les vivres. Il falloit auſſi qu'il ménageât aſſez de ſubſiſtance à ſa Cavalerie, pour de-

meurer dans cette ſituation plus long-tems que l'Ennemi ne pourroit reſter près de lui. M. de Staremberg étoit campé ſur le Scio à trois lieues au-deſſus du Camp, que M. le Duc d'Orléans avoit réſolu de prendre, pour les deux effets dont je viens de parler.

Il étoit donc queſtion d'avoir les eaux du Scio pour l'Armée, & les fourages des deux côtés de cette petite riviére, ou ruiſſeau, & de protéger les convois de Balaguer.

Pour ſe donner tous ces avantages, M. le Duc d'Orléans imagina de mettre le cours de Scio entre ſes deux lignes, & de faire tête aux deux plaines, d'un côté pour la commodité de ſes convois, & de l'autre pour celle de ſes fourages. Il porta pour cet effet la droite de la premiére ligne à un Village, qui étoit ſur une petite hauteur; & fit accommoder ce Village, où il mit une Brigade d'Infanterie, & la gauche de la ſeconde ligne vis-à-vis de ce Village, où il y avoit un pont de pierre, & du reſte fit faire tout le long du ruiſſeau deux ponts par

Bataillon, & autant par Escadron, pour que réciproquement les deux lignes pussent se communiquer par les derriéres de leur Camp.

Par cette position on voit que l'Armée ne paroissoit présenter à l'Ennemi que le flanc droit de sa premiére ligne, & le flanc gauche de la seconde.

Si M. le Duc d'Orléans avoit été obligé de recevoir l'Ennemi dans cette disposition, sans la pouvoir changer, elle auroit été très-mauvaise; mais il remédia sagement à cet inconvénient par le champ de Bataille, qu'il se procura également des deux côtés du ruisseau.

Il fit du Village de la droite comme le point de sa droite & de sa gauche, & trouva dans la disposition du pays, & par les communications qu'il se procura, le moyen de faire de ce Village la droite du front de son Armée, en cas que l'Ennemi marchât à lui par un côté de la petite riviére, ou la gauche du même front de l'Armée, en cas qu'il vint par l'autre côté.

Ainsi les deux flancs de la droite & de la gauche, de la premiére & de la seconde ligne étant également couverts & assûrés, il étoit évidemment vrai, que ce Prince ne pourroit manquer de tems, pour prendre son champ de Bataille, par une espéce de quart de conversion des extrémités éloignées de ce Village, qui en faisoit le point.

Ce Camp est pourtant si bizarre, que pour en prendre un pareil, il faut avoir toutes les raisons que M. le Duc d'Orleans avoit pour camper ainsi son Armée, & trouver même d'ailleurs un pays susceptible de l'avantage de pouvoir porter les Troupes à ce champ de Bataille, par un mouvement aussi grand, que paroît devoir être celui de cette espéce de quart de conversion du front entier d'une Armée. Cependant il faut convenir, que l'avantage de ce Camp bizarre bien reconnu, marque en ce Prince beaucoup de lumiére pour la Guerre, & un jugement solide.

En l'année 1709. les Camps pris en Flandres par M. le Maréchal

de Villars ont été fort judicieux jusqu'à celui de Malplaquet, où il a été forcé de combattre.

CHAPITRE LVII.

des Gardes.

IL y a deux espéces de Gardes. Les unes se montent pour la sûreté du dedans du Camp, les autres pour celle du dehors. Celles qui se montent pour la sûreté du dedans du Camp, sont les Gardes des Généraux, celles du Trésor, de l'Intendant, du Parc des Vivres, de celui de l'Artillerie, du Prévôt, du Capitaine des Guides, & celles qu'on appelle les Gardes du Camp. Toutes en général se doivent monter le matin de bonne heure, & s'assembler en lieu commode pour leur distribution. Toutes celles dont nous venons de parler, sont tirées du Corps de l'Infanterie seule.

Il y a encore une autre espéce de Garde, qui est celle que la Cavalerie & les Dragons fournissent aux Officiers Généraux nés de leurs Corps, lesquelles Gardes se four-

nissent par ces Corps, indépendemment de la Garde d'Infanterie qui est fournie à ces Officiers Généraux nés, lorsque d'ailleurs ils sont Officiers Généraux de l'Armée.

La seconde espéce de Garde se tire de l'Infanterie & de la Cavalerie. Elle est destinée pour garder les approches du Camp, & pour le tenir averti. Celles de Cavalerie se plaçent sur les grands chemins, autant qu'il se peut, en lieux ouverts & élevés, afin qu'elles découvrent de plus loin.

Elles doivent être disposées de maniére qu'elles se voyent entre-elles, & s'il se peut, qu'elles soient vûes de l'Armée; qu'elles couvrent le front, les flancs, & même les derriéres de l'Armée, selon les occasions. Leur distance de l'Armée doit être plus ou moins grande, selon le pays où l'on est.

Celles d'Infanterie sont destinées à plusieurs usages, & par conséquent se placent de différentes maniéres. Leurs usages sont de recevoir les Partis de Cavalerie, s'ils étoient poussés, même les Gardes de la Ca-

valerie, que ces différentes situations peuvent quelquefois avoir fait placer loin du Camp, ce qu'il faut éviter avec soin. Elles doivent encore protéger les gens qui vont au bois, à la paille & à l'eau; couvrir les pâturages, & empêcher les petits Partis ennemis d'approcher l'Armée.

Pour cet effet; on en met dans les Eglises & clochers des Villages voisins; dans les Châteaux & maisons fortes, s'il y en a; dans les avenues & passages, qui se trouvent dans les bois. On en place aussi sur les bords des ruisseaux; enfin dans les endroits où elles sont jugées nécessaires pour la sûreté, & la tranquillté du Camp.

Tous ces postes qui sont dans les Eglises, Clochers, Châteaux, ou maisons, doivent autant qu'il se peut être vûs de l'Armée, ou du moins de quelques Gardes; & les Officiers qui les commandent, seront chargés de faire les signaux dont on est convenu, pour avertir qu'ils sont attaqués par l'Ennemi, ou qu'ils le voyent.

Ceux que l'on place pour garder les avenues du Camp, ou les bords des ruisseaux, à couvert desquels les chevaux sont à la pâture, doivent avoir des sentinelles placées à vûe les unes des autres, pour que rien ne passe entr'elles.

Ceux qu'on place dans les bois, où on craint que l'Ennemi puisse embusquer la nuit des Partis pour enlever quelque chose de l'Armée, doivent faire quelques abbatis pour y être en sûreté contre les Partis ennemis, qui sans cette précaution pourroient tenter de les insulter; avoir de jour des sentinelles sur des arbres, d'où ils puissent découvrir de loin ce qui pourroit venir à eux, & la nuit être fort alertes, avoir autour d'eux des sentinelles aux écoutes, & de petites patrouilles qui visitent souvent ces sentinelles.

Toutes ces Gardes d'Infanterie sont fixes, & ne changent point la nuit de postes, pour se rapprocher de l'Armée; * Hors celles que l'on peut avoir jugé à propos d'avancer, pour protéger une Garde de Cavalerie, lesquelles se retirent à un

un poste de nuit, pour le lendemain matin reprendre leur poste de jour, & fouiller les environs de ce poste. Celles qui sont destinées à couvrir les Pâtureurs, se retirent aussi dès que la nuit vient. *

Celles de Cavalerie, à l'entrée de la nuit, quittent leurs postes de jour, & se rapprochent du front & des flancs, aussi-bien que des derriéres du Camp, & se rendent aux postes qui leurs ont été marqués pour la nuit; pendant lequel tems elles sont fort alertes, ont au moins un rang à cheval, & des vedettes en tête & sur leurs flancs, pour que rien ne puisse approcher du Camp entre deux Gardes, sans être reconnu & arrêté.

A la pointe du jour, ces Gardes marchent à leurs postes de jour, d'où elles envoyent à la découverte tout le plus loin qu'elles peuvent avec sûreté, & ce soin doit avoir été pris, avant que les nouvelles Gardes soient venues les relever. Alors l'Officier descendant la Garde, après avoir reçu la nouvelle, communique à l'Officier montant tout ce qui

lui a été consigné par son supérieur pour la sûreté du Camp. Cette régle se pratique pour toutes les Gardes, de quelque nature qu'elles soient.

CHAPITRE LVIII.

Des Fourages.

LE Général se campera toujours de maniére que l'Ennemi ne puisse ni lui ôter les fourages, ni les lui rendre trop difficiles.

Il n'en laissera point manquer à ses Troupes. Cependant il n'en laissera point faire de dégat, principalement lorsqu'il prévoira qu'il doit faire un séjour considérable dans son Camp. La consommation des fourages en verd est beaucoup plus grande que celle du sec, mais aussi la quantité en est plus abondante sur la terre, ne pouvant être diminué par l'Ennemi, au lieu que le sec peut être écarté, emporté & mis dans les Places, ou même brûlé.

Les fourages s'ordonnent, & se font de différentes maniéres, tant en verd qu'en sec. Lorsque nous

avons parlé des Campemens, nous avons déja dit que l'Officier Général de jour qui fait le Camp, doit toujours, autant qu'il lui est possible, disposer ses Gardes de maniére, que l'Armée, au moins pour le premier jour, trouve du fourage, du bois, de la paille, & de l'eau entre les Gardes & le Camp. Ainsi je ne parle ici que des fourages, qui se font les jours suivans.

Les fourages se font ou en avant, ou derriére l'Armée, ou sur les aîles. Ils se font en verd ou en sec; ou généraux ou particuliers. De quelque nature qu'ils soient, ils doivent avoir été précedemment reconnus, tant pour la disposition des escortes générales, pour l'étendue du pays qu'on croit devoir embrasser, que pour avoir assez de fourages dans l'enceinte, & pour la sûreté de la marche des Fourageurs.

Après que le pays que l'on veut faire fourager à l'Armée, aura été reconnu par les soins du Général, ou par l'Officier Général, qui doit faire le fourage, on formera l'escorte dudit fourage pour la qualité des

Troupes, ſuivant qu'il ſera convenable, tant par rapport au pays que l'on veut fourager, qu'aux inconvéniens à éviter dans ledit fourage.

Ces eſcortes ſeront aſſemblées en lieux convenables, & reçues par les Officiers deſtinés à faire ledit fourage, qui les feront marcher en Corps, ou en détail, ſelon qu'ils jugeront le pouvoir faire avec ſûreté, juſqu'au lieu où elles doivent être poſtées, pour la ſûreté du fourage.

Il eſt bon de faire partir avant ces eſcortes des Partis, ſoit de Cavalerie, ſoit d'Infanterie, ſuivant le pays. Ces Partis s'avanceront loin au-delà des lieux où les eſcortes doivent être placées, pour découvrir ſi l'Ennemi qui pourroit être averti du fourage ne viendroit pas s'embuſquer à portée d'enlever les Fourageurs, ou battre leur eſcorte. Les Officiers ſeuls commandans leſdits Partis, doivent être inſtruits des raiſons pour leſquelles on les fait ſortir des lieux, où ils pourront ſe retirer ſous la protection des eſcortes, en cas qu'ils ſoient pouſſés, & de l'endroit où ils pourront donner de

leurs nouvelles à l'Officier Général commandant le fourage.

Les Fourageurs doivent être assemblés à la tête de leurs Brigades; avoir des escortes particuliéres de leurs Corps, & au moins un Officier par Compagnie commandé. Ils ne partiront du Camp, que lorsque l'Officier Général envoyera dire * qu'il est posté, & qu'on peut faire avancer les Fourageurs; * ils ne viendront qu'au pas, en bon ordre, & conduits sur le lieu où ils doivent fourager, par celui qui aura été commandé pour les amener; lequel empêchera, autant qu'il le pourra, que les Fourageurs ne se débandent, & les fera asseoir sur le lieu du fourage; sans quoi la rage du Fourageur, qui n'est jamais content du fourage qu'il voit devant lui, en gâte plus qu'il n'en enleve, * force souvent l'enceinte, & s'expose à être pris par des Partis ennemis embusqués au-dehors, & au-delà du Pays que l'on aura fait visiter & fouiller pour la sûreté du fourage. *

Les fourages en avant sont ceux qui se font entre l'Armée & celle de

l'Ennemi, ou ses grosses Places. Si le pays est ouvert, il faut que l'escorte soit forte en Cavalerie ; que l'enceinte du fourage soit bien fermée par les escortes particuliéres, & par une chaîne de vedettes, afin que l'enceinte ne soit pas forcée par les Fourageurs libertins, qui veulent toujours courir au-delà du lieu qu'ils Fouragent ; que la plus grosse partie de l'escorte soit ensemble ; qu'elle ait plusieurs Partis loin devant elle, pour être informée de ce qui viendroit du côté des Ennemis, assez-tôt pour avoir le tems d'assembler toutes les escortes, afin de s'opposer aux Ennemis, & faire retirer les Fourageurs.

Si le pays est couvert, ou par des bois, ou par un ruisseau, il faut que l'escorte soit plus forte en Infanterie, & que les Partis de Cavalerie, soûtenus de ceux de l'Infanterie, s'avancent, s'il se peut, au-delà du pays couvert de bois, ou bordé du ruisseau ; que les Partis d'Infanterie ayant, la nuit qui précédera ce fourage, bien battu le pays ; & que toute l'escorte borde le bois, ou le

ruisseau, non seulement par des Corps séparés, mais par une chaîne de sentinelles, afin que les Fourageurs ne les passent pas.

Il y a encore une autre maniére de fourager en avant. C'est lorsque les deux Armées sont si proches l'une de l'autre, qu'elles respectent les fourages qui sont entr'elles. En ce cas, pour les dérober à l'Ennemi, on s'avance avec toute la Cavalerie, dont il n'y en aura que la moitié de sellée, & l'autre ne sera qu'armée de ses mousquetons; & lorsque la Cavalerie armée sera en bataille en avant, celle qui ne l'est pas fouragera diligemment derriere, & se retirera à mesure qu'elle aura fait son fourage. Quelquefois ces fourages sont * si * hazardeux, & pourtant si nécessaires, qu'on ne les fait qu'avec des faucilles, au lieu de faulx, que toute la Cavalerie est armée & sellée, & que tous les Cavaliers n'emportent que des balots au lieu de trousses.

Quelquefois aussi toute cette Cavalerie a un gros Corps d'Infanterie avec du canon posté derriére

elle pour la recevoir, en cas qu'elle fût poussée par un trop gros Corps des Ennemis, & lui donner le tems de se former pour combattre, si la nécessité l'y obligeoit. Quelquefois encore ces fourages-là ne se font que par aîles, ou d'un, ou de deux Cavaliers par chambrée, tout le reste étant en bataille.

Tout ceci ne se dit que pour les fourages, en avant pris en verd : ceux qui sont en sec se font d'une autre maniére. On fait précédemment reconnoître les Villages que l'on veut faire fourager ; on examine la nature du fourage qui y est, si ce sont des foins, ou des grains, ou s'ils sont remplis de l'un & de l'autre, & de la quantité qu'il peut y en avoir ; on en fait la distribution par aîle, par Brigade, & par Corps. Les escortes étant postées en de-là de ces Villages, les Fourageurs y viennent en ordre, chacun au canton qui lui est destiné, avec des cordes pour les trousses, des fleaux pour battre, & des sacs pour emporter les grains.

Souvent, & principalement lorsque les fourages en grains sont trop éloignés

éloignés de l'Armée, on les tire des lieux où ils sont, par des répartitions qui se font sur des Communautés, qu'on oblige de voiturer ces grains au Camp, ou même seulement de les tenir prêts dans les lieux destinés pour les aller enlever. Mais cette derniere maniere ne se doit pratiquer, qu'en cas qu'elle se doive bien sûrement faire; parce que l'Ennemi qui aura sans doute connoissance de cette repartition faite sur les lieux qui lui appartiennent, & de la maniere dont on doit enlever ces grains, y pourroit aisément mettre obstacle, ou en les enlevant lui-même, ou en enlevant les Fourageurs.

Les fourages derriere l'Armée doivent être fort ménagés, parce qu'ils doivent servir, ou pour derniere ressource, en cas que l'on doive faire un long séjour au Camp où l'on est, ou pour être donnés au quartier Général, aux Vivres, & à l'Artillerie; parce qu'à ces fourages derriere l'Armée, il faut des escortes bien moins considérables, & par conséquent ils fatiguent bien moins l'Armée.

Les fourages ſur les aîles ſont encore d'une autre nature. Il faut veiller à ce que l'Ennemi ne les dérobe pas, ou que les habitans des lieux ne les détournent point. Il en faut faire une reſſource pour les aîles, leſquelles ſe chargeront chacune en particulier de faire ledit fourage, lorſqu'elles en auront beſoin, & après l'avoir demandé au Général; car nul dans l'Armée ne doit fourager ſans la permiſſion du Chef.

On n'a juſqu'à préſent rien dit du fourage de l'Infanterie. On ne compte tout au plus un Bataillon que pour un Eſcadron. Cela ne va pas même à cette ſupputation. Tant que dure le fourage en verd, on ne l'épargne pas plus à ce Corps, qu'à la Cavalerie; & lorſque j'ai parlé des fourages par aîle, j'ai ſuppoſé qu'on l'entendroit par moitié de l'Armée. Lorſque les fourages ſont ſecs, on donne moins à l'Infanterie, parce qu'on ne veut pas qu'elle enleve les grains, dont la Cavalerie a un beſoin abſolu.

Lorſque l'on fait des diſtributions de grains, il eſt fort rare que l'on en

donne à l'Infanterie, n'ayant pas besoin de chevaux pour combattre. On ne se soucie pas tant, que les chevaux de l'Infanterie, qui ne sont que ceux des équipages & montures des Officiers, soient si bien nourris. Cependant, comme il faut qu'ils subsistent, dans les fourages généraux, ils y vont comme le reste de l'Armée; mais dans les particuliers, principalement en sec, & qui se font dans les villages, on commence toujours à faire emporter les grains par la Cavalerie; & quand l'abondance du pays fait qu'on en donne à l'Infanterie, c'est toujours en petite quantité, comme il vient d'être dit.

Après avoir parlé de toutes les maniéres de fourager, il ne reste qu'à ajoûter, que plus les fourages sont bien ménagés dans un pays, plus l'Armée y subsiste long-tems, moins aussi fait-elle de mouvemens inutiles, qui ruinent la Cavalerie & les équipages, & par conséquent elle est plus en état d'exécuter ce qui a été projetté.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent des fourages, ne regarde que ceux qui

doivent être consommés par l'Armée. Il me paroît nécessaire de dire ici un mot de l'attention que le Général doit avoir, pour ôter à son Ennemi ceux qu'il peut consommer avec facilité.

C'est un principe certain qu'il faut ôter à son Ennemi tout le plus de fourages qu'il est possible. Ces fourages sont en verd, ou en sec. Les fourages ne se peuvent ôter à l'Ennemi en total. On peut seulement se placer de maniere, qu'il n'ose sans de fort grandes précautions, faire ses fourages en avant; car ceux qu'il a derriere lui, on ne les lui peut ôter. La constitution du pays peut quelquefois faciliter les moyens aux petits Partis, de se couler dans les derrieres d'une Armée, & d'enlever en détail quelques Fourageurs, qui sortent sans escortes; parce qu'ils se croyent en sûreté.

Les fourages en sec ne se peuvent ôter que par leur enlevement, si on en a le tems, & qu'ils se trouvent à portée d'être mis dans les Places; ou par leur incendie.

CHAPITRE LIX.

De la Paille.

QUoique la paille soit comprise dans le général des fourages, puisqu'elle sert à la nourriture des chevaux, & que j'en aye déja parlé, lorsque j'ai traité des différentes natures de subsistances; je ne laisserai pas de dire ici un mot, sur la maniére dont elle doit être enlevée par les Troupes, lorsque son usage ne regarde que le coucher des hommes, ou la construction des baraques & écuries, dans le tems que les nuits commencent à être froides.

Après que l'Infanterie est arrivée au Camp, & qu'elle a posé les armes, il faut que le Soldat songe à se pourvoir de paille pour les choses ausquelles il en a besoin; mais pour cela, il ne le doit jamais faire en désordre. Il faut qu'il y ait par Bataillon des Officiers & des Sergens commandés, pour conduire les Soldats à la paille, & les ramener ensemble au Camp. Ces Officiers ne doivent jamais souffrir, sans une nécessité absoluë,

que le Soldat, toujours porté au désordre & à la destruction, découvre les maisons, parce que les maisons découvertes & rendues inhabitables, restent abandonnées, même après que l'Armée s'est éloignée ; d'où suit par conséquent le manque de culture, qui ruine le pays dans la suite de la guerre, & cause la disette des fourages pour les années suivantes. Ce soin mérite une attention sérieuse de la part du Général.

CHAPITRE LX.

Du Bois.

JE voudrois prendre le même soin pour la conservation des bois de charpente, & obliger le Soldat & le Cavalier, à s'abstenir de la destruction des édifices, en les faisant conduire pour aller faire du bois, de la même maniere que je viens de dire, pour aller à la paille, & en les obligeant de se contenter du bois sec de chauffage, qui se peut trouver dans un pays, pour aider à

faire brûler le bois qu'ils coupe-roient.

Je ſçai bien qu'on me dira, que l'obſervation de cette diſcipline eſt d'une grande application ; j'en conviens : mais auſſi produit-elle de grands avantages pour une Armée dans les ſuites d'une Guerre, puiſqu'elle empêche l'abandon du pays, & de la culture des terres.

L'habitant de la campagne ne croit pas être malheureux tous les ans ; & revoir l'Armée dans ſon champ & dans ſa maiſon l'année ſuivante. Quand il la trouve encore habitable, il cultive & croit recueillir ; ce qu'il ne ſçauroit certainement plus faire, quand il trouve ſa maiſon détruite.

REMARQUES

Sur ces trois Chapitres.

Mes Reflexions ne s'étendront que ſur ce qui regarde les fourages, parce qu'il eſt aiſé d'entendre, que le Général qui ſe procure leur facilité pour les enlever, ou leur économie dans leur conſommation, ſe donne

aussi la facilité d'avoir les autres choses, qui peuvent regarder autant la subsistance des hommes, que celle des chevaux.

Je dirai donc en général, que quoique nos Armées ayent à leur suite beaucoup moins d'équipages que celles des Allemands, elles ne laissent pas de consommer infiniment plus de fourages & d'aisances.

Il y a plusieurs raisons de cette consommation inutile de nos Armées, & de la bonne économie de celle des Allemands. Ils font presque toujours leurs fourages en arriére, & suivant même les besoins que chaque particulier en a. Ainsi la marche des Escortes & des Fourageurs ne gâte pas un grand pays, comme cela arrive parmi nous.

Les Allemands ont encore une autre maniére de prendre les fourages en avant en détail, & je l'estime fort, à cause de tous les bons effets qu'elle produit.

Ils avancent souvent un gros Corps de Cavalerie assez loin de leur Armée, suivant la constitution du pays dans lequel ils font la Guerre.

Ce Corps pousse de petits Partis devant lui pour sa sûreté, lesquels ne peuvent être poussés bien loin par les nôtres, parce qu'ils se retirent à leur gros Corps.

Ce Corps avancé facilite, & assure même l'enlevement en détail, & sans dégât, des fourages qui sont entre l'Armée, & ce Corps de Cavalerie, qui subsiste même pendant qu'il est dehors, des fourages trop éloignés de l'Armée, pour être enlevés, & en rapporte en balots, lorsqu'il revient au Camp.

L'usage que les Allemands font de la paille hachée, lorsque les Armées fouragent en sec, est encore d'une grande économie pour la consommation. Pour peu que le Cavalier y mêle de grain, son cheval est bien nourri, & le Pays dure bien plus long tems, parce que tout ce qu'il a produit, est tourné à profit pour l'Armée, qui fait moins de mouvemens pour se donner des subsistances, & par conséquent ruine moins les chevaux de sa Cavalerie & de ses équipages.

Le premier usage de prendre les

fourages en détail, & de consommer ceux qui sont en arriere, avant ceux de la tête ou des aîles, les fait durer plus long-tems en verd, parce qu'il n'y en a point de gâtés par la marche des Escortes & des Fourageurs, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le second de se servir de la paille hachée, les fait durer plus long-tems en sec. Aussi avons nous toujours vû par expérience, que nos Ennemis subsistent plus long-tems que nous dans un pays, & qu'ils y subsistent même sans incommodité, quand ils y entrent après nous, & que nous le quittons, après avoir crû l'avoir entiérement épuisé.

CHAPITRE LXI.

Des Convois.

LES Armées ne pouvant subsister long-tems par elles-mêmes, & devant être continuellement pourvûës de tout ce qui se consomme journellement, il est de la prudence du Général, de faire assembler les Convois dans la Place la

plus voisine de l'Armée, afin de pouvoir aisément les rendre fréquens.

Il doit ordonner au Gouverneur de veiller continuellement à rendre les chemins sûrs contre les petits Partis ennemis, qui à la faveur des bois, se peuvent tenir cachés, & enlever en détail les Marchands qui viennent à l'Armée. Ces sortes de petits Partis doivent plutôt être regardés comme des voleurs qui se rassemblent, que comme des Partis de Guerre; aussi doivent-ils être traités avec toute sorte de rigueur lorsqu'on les charge, & avant qu'ils ayent pû faire voir, qu'ils sont munis de passeports.

Lorsque le convoi est prêt, il est du soin du Général de le faire arriver dans son Camp avec sûreté. La situation du pays, ou son éloignement de la Ville, d'où part le Convoi, & même la portée de l'Armée ennemie, sont les différences de la qualité, & de la force des Escortes, qui peuvent être en certain cas assez considérables, pour mériter d'être commandées par un Officier Gé-

néral, comme ſont ceux d'argent.

Des autres Convois, il y en a de pluſieurs Eſpéces. Ceux des Vivres ſont preſque continuels pour l'allée & le retour, parce que le pain ſe fournit aux Troupes tous les quatre jours; & à ceux-ci ſe joint tout ce qui vient à l'Armée pour ſon beſoin particulier.

Les autres ſont des Convois de munitions de Guerre pour les beſoins journaliers de l'Armée, & ceux qui ſe font pour conduire devant une Place aſſiégée la groſſe Artillerie.

En général, de quelque eſpéce que ce ſoit un Cônvoi, il faut toujours pourvoir à ce qu'il arrive ſûrement à l'Armée, afin de ne point rebuter les gens que le gain attire à la ſuite de l'Armée, & qu'elle ne manque jamais de rien.

REMARQUES.

Je n'ai qu'une réfléxion à faire ſur les Convois qui ſe font pour les Vivres, qui eſt que les Armées Allemandes ſçavent mieux ſe paſſer de la régularité dans la fourniture du

pain que les nôtres, qui tombent dans un grand besoin, dès que la fourniture, même en avance, n'est pas réguliére.

Le Soldat Allemand qu'on a accoutumé à cette irrégularité dans la fourniture du pain, le ménage continuellement ; au lieu que fort souvent le François, qui est accoutumé à cette régularité, en vend une partie, ou par libertinage, ou par la paresse de le porter dans les marches.

Ainsi je ne crois pas qu'il y eût un grand inconvénient de se relâcher un peu petit à petit sur cette régularité, pour accoutumer insensiblement le Soldat François à être plus prévoyant. Mais comme la solde des Campagnes en argent est trop excessivement petite en France, je voudrois que quand on a manqué à fournir le pain en nature, on le payât en argent aux Soldats, sur le même pied que le Roi le retient au Soldat sur sa solde.

Cette attention produiroit à mon sens un bon effet, qui seroit celui de ne pas tant gêner le Général pour

des mouvemens, quelquesfois absolument néceſſaires, & qu'il n'oſeroit faire par la crainte où il eſt du manque de régularité dans la diſtribution du pain de l'Armée.

Les Allemands ont des petits moulins par Compagnie, & lorſque les grains ſont mûrs, ils font de la farine & cuiſent du pain. Les François au contraire amaſſent bien du grain, mais il en fait un mauvais uſage. Le Cavalier en donne trop à ſon cheval, & tous les vendent aux Vivandiers, ou même aux Munitionnaires qui en chargent les caiſſons, lorſqu'ils s'en retournent à vuide de l'Armée au lieu où ſe fait la cuiſſon du pain.

Ainſi je ſuis perſuadé, que ſi le Roi faiſoit payer en argent le prix entier du pain, qu'il ne conſommeroit pas en nature, preſque toute la Cavalerie au moins ſubſiſteroit du pain qu'elle feroit; & ne ſeroit-ce pas toujours un grand avantage, d'épargner les Eſcortes des convois qui ne ſeroient, ni ſi grands, ni ſi fréquens dans des ſaiſons, que les chemins deviennent mauvais?

L'on ne peut oppoſer à cet uſage qu'une raiſon, qui devroit le faire établir. C'eſt le gain que le Munitionnaire fait ſur le non complet des fournitures qu'il eſt obligé de faire, & ſur le payement en argent qu'il fait du pain, qu'il devroit fournir en nature, dont il ne donne tout au plus aux Généraux, lorſqu'ils font le décompte de leur pain, que les deux tiers du prix qu'il en reçoit du Roi, & aux Troupes que la moitié. Abus qui eſt d'autant plus grand, que ce profit eſt entier pour le Munitionnaire, qui gagne aſſez d'ailleurs ſur ſon traité général.

La néceſſité des convois de munitions de Guerre pour les Armées qui font des Siéges, eſt indiſpenſable. Les meſures pour les faire avec ſûreté, ont été ſi bien priſes par les Miniſtres de la Guerre, & par les Généraux que le Roi a employés pour l'exécution de ſes projets, que juſqu'en l'année 1706. je ne trouve aucune occaſion de réfléchir ſur cette matiére.

Mais la conduite qu'on a tenue pendant le Siége de Lille, me don-

ne une funeste occasion de réfléchir sur le peu d'attention qu'on a eûe à former des obstacles, qui auroient facilement interrompu les convois des Ennemis, & leur auroient rendus impossible la réussite de cette téméraire entreprise. Pour le mieux comprendre il faut commencer par dire quel étoit l'état & la disposition des Armées, lorsque les Ennemis ont entrepris le Siége de cette Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derriére le canal de Bruges à Gand, pour la protection de ces deux grandes Villes, & M. le Comte de la Motthe commandoit un Corps détaché du côté de la mer, pour favoriser les convois, qui ne pouvoient plus venir à notre Armée que par le canal de Nieuport à Bruges.

M. le Maréchal de Berwick, qui comme je l'ai dit ailleurs, n'avoit pû arriver en Flandre qu'après M. le Prince Eugéne, avoit fait entrer toute son Infanterie dans les Places du Hainault, de l'Escault, & de l'Artois;

tois, & il étoit avec sa Cavalerie derriere la Scarpe. L'Armée principale des Ennemis commandée par M. de Malboorough, s'étoit avancée jusqu'auprès de Menin. Celle de M. le Prince Eugéne étoit vers la Dendre, pour couvrir les Places du Brabant. Voilà quelle étoit la position des deux Armées, depuis le tems du Combat d'Oudenarde, jusqu'au jour de l'investiture de Lille.

L'on pouvoit bien penser, que l'Ennemi ne pouvoit former & exécuter uue aussi grande entreprise, avec les seules munitions de Guerre & l'Artillerie qu'il avoit dans Menin; & l'on a vû pendant un tems considérable, qu'il faisoit venir de Hollande par le grand Escault, jusqu'à Bruxelle, une prodigieuse quantité de munitions de Guerre & d'Artillerie.

De Bruxelles cet amas ne pouvoit être conduit devant Lille, que par terre. La distance de ces deux Villes est de vingt-deux à vingt-trois lieues; & l'on voyoit que nos Ennemis assembloient sept à huit mille chariots pour le transport de leurs

munitions, ſans qu'il ſoit entré dans l'eſprit d'interrompre cette aſſemblée de voitures. Ce qui a été une premiére faute. Ces voitures aſſemblées & chargées ſe ſont miſes en marche, & devoient au moins faire une file de cinq lieues, qui n'étoit protégée depuis Bruxelles juſqu'à la Dendre, que d'un Corps de quatorze à quinze mille hommes.

Comment peut-on comprendre, que l'Ennemi dans une ſi grande étendue ait pû ſi bien couvrir cette longue file, que ni l'Armée de M. de Berwick, ni celle de M. le Duc de Bourgogne, n'ayent rien entrepris ſur ce convoi ? c'eſt ce que perſonne de bon ſens ne comprendra jamais. De la Dendre à l'Eſcault l'eſcorte du convoi fut fortifiée d'un Corps de Cavalerie détaché de l'Armée de M. de Malboorough; ainſi ce convoi arriva ſur l'Eſcault ſans aucun inconvenient, & donna le moyen à l'Ennemi de commencer le Siége de Lille.

Le convoi, quelque grand qu'il fût, ne pouvoit pas avoir porté à l'Ennemi, ni aſſez de quoi vivre,

ni assez de quoi finir un Siége de cette conséquence ; & il auroit été forcé d'abandonner son entreprise, si nous n'avions encore trouvé le moyen de faire assez d'autres fautes, pour lui rendre l'exécution de son projet possible. Voici ce qui a été fait de notre part.

Notre Armée principale quitta le Camp de Lovendeghein, ne laissant qu'un Corps d'Infanterie dans Gand, & marcha à la Dendre, où elle joignit l'Armée de M. de Berwick. De-là ces deux Armées marcherent à Tournai, où elles passerent l'Escault, à dessein de faire lever le Siége de Lille par un combat.

Pendant ce tems là, on ne veilla point sur les convois qui pouvoient sortir de Bruxelles ; de sorte qu'il en passa encore plusieurs petits, qui arriverent tous au Camp devant Lille, sans qu'il y ait jamais eu un seul chariot enlevé ; ce qui a été un manque d'attention bien considérable de notre part.

Enfin lorsque l'Armée du Roi se fut retiré de la Margne, sans avoir combattu les Ennemis, & qu'on

eut pris la résolution de les forcer à abandonner le Siége de Lille, faute de munitions pour l'achever, on forma ce grand ceintre, dont j'ai parlé ailleurs.

M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme occupoient avec l'Armée principale l'Artois, la Scarpe, & le pays depuis Tournai jusqu'à Gand; M. le Comte de la Motthe eut le soin du ceintre depuis Nieuport, jusqu'à Gand; & au centre de ce ceintre étoient toutes les forces de nos Ennemis, bien occupées des moyens de se procurer des vivres & des munitions de Guerre.

Par cette nouvelle position des Armées, on voit que les Ennemis ne pouvoient plus rien tirer de Bruxelles; aussi n'y pensoient-ils plus. Ils ne songeoient qu'à vivre de l'Artois & de nos Châtellenies, en quoi on ne leur fit jamais trouver aucune difficulté. Ils imaginerent de faire venir par Ostende ce qui leur manquoit de munitions de Guerre, pour achever le Siége de Lille, où plusieurs fois ils ont été un nombre de jours considérables, sans tirer un seul

coup de canon faute de poudre.

Il ne suffisoit pas à nos Ennemis de faire entrer dans Ostende leurs munitions de Guerre. Ils étoient les maîtres de la mer ; & les Armateurs de Dunkerque n'interrompoient en rien leurs transports de Hollande & d'Angleterre. La difficulté qui paroissoit devoir être insurmontable, étoit de tirer ces munitions d'Ostende, pour les conduire par des charois jusqu'à Leffinghen, que M. le Comte de la Motthe leur avoit laissé occuper, ou jusqu'au bord de l'inondation formée des eaux du canal de Nieuport ; de passer l'inondation & le canal sans bateaux, & d'avoir sur le bord de l'inondation des voitures pour charger les munitions, & ensuire les conduire à Lille.

M. le Comte de la Motthe, qui depuis quinze ou seize ans avoit toujours été employé à Ypres & à Bruges, & qui par conséquent devoit connoître le pays, ne s'est jamais opposé a tout ce que les Ennemis ont imaginé, pour tirer leurs convois d'Ostende. Il lui auroit pourtant été

bien aisé, de se servir plus utilement, qu'il n'a fait, des Fots de Plassendaël & de Nieuvendan, & même de Nieuport, pour empêcher que les Ennemis ne tirassent continuellement des convois d'Ostende, avec toutes les difficultés naturelles qu'ils avoient. Il ne se seroit pas fait battre à Winendall par un Corps infiniment inférieur à celui qu'il avoit, & il auroit détruit, & le convoi, & l'escorte, s'il avoit été un peu plus attentif qu'il ne l'a été.

Il sçavoit que les ennemis étoient dans la nécessité absolue de tirer leurs munitions de guerre d'Ostende, pour achever le Siége de Lille; pourquoi à l'aide de Plassendaël, ne s'est-il pas placé avec un Corps considérable plus près d'Ostende; & pourquoi n'a t-il pas été continuellement en attention depuis Plassendaël jusqu'à Nieuport? pourquoi a-t-il souffert que les Ennemis s'établissent à Leffinghen? pourquoi n'en a-t-il pas détruit le pont d'avance; & puisqu'il avoit des barques armées à Nieuport, pourquoi a-t-il souffert sur le canal, & sur l'inon-

dation, un ſeul bateau de quelque conſtruction qu'il pût être ?

La ſuite de tout ce manque d'attention a été précédée de celle du combat de Winendall, qui en ayant été une des principales cauſes, m'engage a en rapporter ici quelques ſingularités.

Les ennemis à la faveur de toutes ces négligences, avant la ſortie du grand convoi d'Oſtende, qu'on auroit pû détruire entre Oſtende & le canal, parvinrent à Winendall malgré bien des difficultés. M. de la Motthe étoit parti de Bruges avec trente-ſix Bataillons & ſoixante-deux Eſcadrons, dans le deſſein d'attaquer leur convoi.

On a peine à comprendre, pourquoi il a préféré de prendre ſa marche par Oudembourg & le long du canal juſques près de Ghiſtel, qui eſt un pays fort ſerré & coupé, plutôt que par le grand chemin de Bruges à Winendall, qui eſt un pays plus ouvert ; pourquoi quand il eſt enfin arrivé à la vûe des Ennemis, placés dans les bois de Winendall, ayant de groſſes haïes en avant ſur

leurs flancs garnies d'Infanterie, il les a attaqués.

Comme son principal objet étoit celui de détruire le convoi, il n'avoit qu'à tourner le bois qui étoit fort petit. Il seroit tombé sur ce convoi, & l'auroit facilement détruit; après quoi il seroit revenu sur l'escorte, en cas qu'il l'eût encore retrouvée, & si elle lui étoit échapée, ce n'auroit pas été un grand inconvénient, puisqu'il auroit réussi dans son principal objet, dont les conséquences auroient été la levée du Siége de Lille, manque de munitions pour le continuer.

CHAPITRE LXII.

Des Partis de Guerre.

On fait sortir de l'Armée presque toutes les nuits des Partis d'Infanterie & de Cavalerie. Leur objet général est d'être informé par eux de ce qui se passe dans le pays, & d'empêcher que ceux des Ennemis n'en approchent.

Ceux qui sortent pour aller aux nouvelles,

nouvelles, ſont, ſuivant le pays où l'on eſt, ou d'un Corps particulier, ou mêlés de Cavalerie, de Dragons, & même d'Infanterie, & s'éloignant de l'Armée, plus ou moins, ſuivant les vûes du Général.

Ceux qui ſont deſtinés à éloigner les Partis de l'Armée, s'embuſquent & ſe cachent ſoigneuſement pour ſurprendre ceux des Ennemis, & les battre. Outre ces Partis d'Infanterie, ou de Cavalerie, ſuivant le pays, pour lequel on les deſtine, il ſort auſſi d'autres Partis des Armées, deſtinés pour couvrir les flancs des convois, pour empêcher que l'Ennemi n'interrompe les fourages qu'on veut faire le lendemain, & pour faciliter au Général la connoiſſance qu'il veut prendre, ou d'un Camp avantageux, ou d'une marche, ou même de la ſituation du Camp ennemi. Ces Partis doivent être beaucoup plus forts que les autres, & poſés ſuivant la nature du pays.

Ce ſont là toutes les eſpéces différentes de Partis que l'on fait ſortir d'une Armée, qui ont la guerre pour objet, & que l'on dit en général

être des Partis qui vont à la guerre. Tous ceux-ci ſont commandés à l'ordre par le Général ; & ceux qui les conduiſent, reçoivent leurs inſtructions ſur ce que l'on veut qu'ils exécutent, & qu'ils tâchent d'apprendre dans le pays où on les envoye.

Souvent ils ſont commandés à tour du rôle, tant pour les Officiers, que pour les Soldats & Cavaliers. Souvent auſſi le Général choiſit, pour commander ces Partis, des Officiers de bonne volonté, qui connoiſſent le pays dans lequel on les envoye, & qui ayent aſſez de capacité, pour bien voir & connoître ce dont le Général veut être inſtruit.

Il y a d'autres Partis qui ſortent de l'Armée, que l'on nomme volontaires. Comme ils n'ont preſque toujours pour objet, que le gain particulier, ſoit ſur les Convois, ſoit ſur les Fourageurs & Pâtureurs de l'Armée ennemie, ceux qui les commandent & les compoſent, ſe choiſiſſent entr'eux, ſe propoſant au Major-Général de l'Infanterie, quand ils ſont de ce Corps, (ce qui eſt

presque toujours) lequel après s'être informé, premiérement de la capacité du Commandant de ce Parti, & ensuite de la nature de son dessein, lui donne un passeport, afin qu'en cas qu'il soit pris, il se trouve avoué Parti de guerre, & puisse être, ou racheté, ou échangé, s'il y a un Cartel de guerre entre les Princes.

Quand ces sortes de Partisans sont hardis & capables, & que le pays est un peu mêlé de bois, ils désolent une Armée, qui ne prend pas toutes les précautions pour s'en garantir; qui sont celles dont j'ai parlé dans le Chapitre des convois, des Fourages, & des Pâtures.

Il y a encore une autre espéce de Partis, tant de guerre, que volontaires. Ce sont ceux qui sortent des Places. Leurs objets sont en grand nombre. Voici les principaux.

Un Gouverneur craint d'être assiégé, & veut sçavoir précisément les mouvemens des Ennemis, pour en donner avis au Prince & à son Général. L'Armée ennemie marche près de sa place? il veut, pour sçavoir où & comment elle campera,

faire des priſonniers, pour en apprendre quelque choſe de particulier, & le faire ſçavoir.

Il a ordre de faire ſortir un convoi de ſa place, pour joindre l'Armée? Comme l'aſſemblée de ce convoi ne peut être inconnue à l'Ennemi, il faut qu'il en aſſûre le chemin juſqu'à portée de l'Armée; & pour cela, il fait ſortir pluſieurs Partis, qui fouillent le pays par lequel le convoi doit paſſer, qui s'informent des habitans du pays, & qui après avoir donné avis de tout ce qu'ils ont appris, s'embuſquent en quelque lieu marqué pour protéger le convoi.

Si le Gouverneur a ordre d'établir des contributions, il faut pour cela qu'il faſſe craindre ſa garniſon, & faſſe pénétrer tout le pays par de gros partis, pour l'établiſſement de la contribution. Enſuite, ſuivant qu'il ſe trouve craint, il fait ſortir de petits Partis ſeulement, pour l'exactitude des payemens, & pour ſçavoir ce qui ſe paſſe dans le pays ennemi. Les Partis volontaires qui ſortent des Places, étant de même

nature que ceux des Armées, & ayant le même objet, il est inutile d'en parler.

La hardiesse du Partisan qui attaque, décide presque toujours du succès entre Partis à peu près égaux en pleine campagne; & sa conduite pour être bien embusqué, & pour surprendre l'Ennemi, qui s'engage dans l'embuscade sans précaution, en assûre la réussite dans un pays couvert & rempli de défilés.

Un jeune homme, de quelque qualité qu'il soit, qui veut sçavoir à fond le métier de la Guerre, ne doit point tenir au-dessous de lui d'aller en Parti, soit à pied, soit à cheval, avec les bons Partisans de l'Armée, & de s'en faire aimer, afin d'apprendre d'eux cette espéce de Guerre, pour se rendre dans la suite capable de l'ordonner à propos lorsqu'il sera parvenu au commandement.

REMARQUES.

La seule réfléxion que j'ai à faire sur ce Chapitre, est qu'une Armée ne peut être avertie des mouve-

mens de celle des Ennemis de trop de maniéres différentes, & qu'ainsi quelque quantité d'Espions qu'elle ait dehors, comme les uns pourroient avoir été découverts, & les autres empêchés de revenir donner des avis, à cause que l'Ennemi auroit avancé un Corps pour couvrir son mouvement, il est toujours très-utile d'avoir continuellement des Partis dehors, composés suivant la nature du pays qu'il faut qu'ils pénétrent, & par lesquels Partis le Général soit averti de ce qui se passe, à une distance raisonnable de son Camp.

La methode des Allemands, pour la sûreté de leurs Partis, me paroît plus judicieuse que la nôtre. Ils font sortir de gros Corps de Cavalerie, lorsque l'Armée se trouve dans un pays ouvert. Ces Corps par leur force peuvent s'avancer sans risque. Ils poussent ensuite de petits Partis devant eux, que les nôtres ne peuvent guéres pousser, parce qu'ils se trouvent soutenus.

Je trouve cette maniere beaucoup meilleure que celle que nous

pratiquons, en n'envoyant à la Guerre que de trop petits Partis.

CHAPITRE LXIII.

Des Combats particuliers.

LE hazard, & une infinité de vûes différentes, engagent des affaires particuliéres. Ainsi on ne peut donner de régles précises sur ce sujet.

En général on peut dire, que le dessein de combattre doit toujours être pris librement. On ne s'y doit jamais laisser forcer par sa faute, & un Général prudent dans la conduite de sa Campagne, toujours attentif aux démarches de l'Ennemi, doit régler les siennes de sorte qu'il ne prenne jamais la leçon de lui, & que ses démarches & ses campemens le conduisent toujours à l'exécution de son dessein de combattre avec avantage, ou de subsister avec commodité, de maniére, que dans les fautes que pourra faire l'Ennemi, il en trouve enfin l'occasion favorable, du moins autant que la prudence & les précautions la peuvent

présumer telle, ou qu'il fasse commodément & aisement subsister son Armée pendant la Campagne, en cas qu'il n'ait pas d'autres vûes.

C'est en cette occasion qu'un génie supérieur l'emporte à la longue sur l'inférieur ; sur lequel, dans le cours d'une Campagne, il prend plusieurs tems avantageux, qui multipliés valent bien le fruit d'une bataille, dont après tout, l'événement est tojours incertain. La pénétration du Général à démêler quels peuvent être les mouvemens que l'Ennemi peut faire, & quels sont les petits avantages qu'il en peut tirer, & son activité dans l'exécution, sont les fondemens, qui assûrent l'événement de cette espéce d'opération de Guerre dans le cas où elle est préméditée par le Général, qui aura crû nécessaire au bien du Service, d'engager un combat particulier. Ce qu'il ne doit jamais faire, sans sçavoir bien précisément qu'elle est, ou peut être la force du Corps ennemi qu'il veut combattre, afin de le faire attaquer par un Corps si supérieur, que l'é-

vénement n'en puiſſe point être balancé. Car je ne trouverois pas prudent à un Général, d'engager une affaire particuliére ſans cette attention, que je crois indiſpenſable à avoir, & ſans laquelle il ne peut s'aſſurer d'un événement heureux, parce que ſa réputation & la confiance des Troupes en ſa conduite; dépend toujours de la maniére dont il les engage dans des affaires particuliéres, qui coûtent ſouvent beaucoup, quand elles ne ſont pas entrepriſes avec prudence & connoiſſance.

Je ne juge pas devoir rien dire ici des actions particulieres qui ſe paſſent entre les Partis; j'en ai parlé plus haut.

REMARQUES.

J'AI dit qu'un Général pouvoit avoir différentes vûes pour engager ces ſortes de combats; mais que ſa grande attention devoit être, à ne le jamais faire malgré lui, à cauſe des ſuites fâcheuſes qui en peuvent arriver.

Cette maxime eſt toujours cer-

taine. Pour la prouver, je rapporte ici quatre exemples de combats particuliers donnés par des Armées entiéres, à dessein d'engager des affaires générales.

En l'année 1674. ce fut l'imprudence de M. le Prince d'Orange, dans la disposition de sa marche en décampant de Seneff, qui d'un simple combat particulier contre une arriere-Garde séparée du Corps de l'Armée par deux défilés, en fit une action générale.

Comme j'ai déja parlé ailleurs de cette mauvaise disposition de l'Ennemi, & que j'aurai même encore occasion d'en parler, ce que j'en dis ici, n'est que pour servir d'exemple sur la matiére de ce Chapitre, & pour prouver ma maxime.

Je dirai que M. le Prince vouloit engager une affaire particuliére, sans aucune vûe ni avantage pour lui; puisqu'il n'avoit pris aucune mesure, pour être le maître de faire cesser ce combat, qu'il n'avoit point intention de donner, dès qu'il jugeroit à propos de le faire cesser.

Ainsi donc ce Prince, par son im-

prudence, tomba dans l'inconvenient, que je dis qu'un Général doit éviter avec soin, qui est celui de combattre malgré lui, & de se trouver engagé dans une affaire générale par une particuliere.

L'année 1676. dans le commencement de la Campagne en Allemagne, me fournit un exemple d'un combat particulier, qui ne put devenir général par la sage attention d'un Général, qui vouloit l'éviter.

M. de Luxembourg marchoit pour occuper le poste de Saint Jean-des-Choux proche de Saverne, afin d'y recevoir un Corps de Troupes qui lui venoit de Flandres. M. de Lorraine vouloit le combattre avant la jonction de ce Corps, & pour cela marchoit avec son Armée, pour occuper lui-même le poste de Saint Jean-des-Choux avant M. de Luxembourg, ou pour le combattre, lorsque son Armée passeroit un petit ruisseau, qu'elle avoit à traverser pour entrer dans ce Camp.

L'avant-Garde de M. de Lorraine joignit l'arriere-Garde de M. de Luxembourg, comme elle passoit

le ruisseau. L'Ennemi, qui, comme je l'ai dit, vouloit engager une affaire générale, chargea notre arriere-Garde avec beaucoup de vivacité ; mais la diligence avec laquelle M. de Luxembourg plaça de l'Infanterie à ce ruisseau, retint la Cavalerie Ennemie, qui n'étoit point soûtenue de son Infanterie. De sorte que M. de Lorraine ne put faire passer le ruisseau à sa Cavalerie, devant de l'Infanterie postée.

Ainsi dans cette occasion, M. de Luxembourg, à qui il ne convenoit pas de se laisser engager dans une affaire générale par un commencement de combat particulier, réussit dans son dessein, en faisant cesser le combat dès qu'il fut commencé.

Du récit du combat de Saint Jean-des-Choux, je tirerai cette réfléxion, que les Armées qui marchent proche les unes des autres, pouvant dans un moment se trouver engagées à combattre, ne doivent se négliger sur aucune des attentions, pour faire sûrement la marche, qu'elles se sont proposées de

faire,

faire, & pour en cas de nécessité, combattre avec avantage l'Ennemi, qui auroit manqué à rendre sa marche sûre.

M. de Luxembourg ne vouloit point combattre, & son objet étoit de prendre le camp de S. Jean-des-Choux avant M. de Lorraine. Il y réussit par la diligence & la bonne disposition de sa marche. Il prévoyoit que son arriere-Garde de Cavalerie pourroit souffrir au passage du ruisseau, en cas que M. de Lorraine eût fait de son côté la diligence qu'il pouvoit faire avec sa Cavalerie entiere, avec laquelle il auroit pû accabler l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, ou engager une affaire générale, si l'on eût voulu la soutenir en-dehors du ruisseau. M. de Luxembourg pour éviter tout engagement avoit placé des deux côtés du passage du ruisseau, de l'Infanterie, dont le feu retint la colonne de Cavalerie des Ennemis, lorsqu'elle s'y présenta pour le passer, à la suite de notre arriere-Garde de Cavalerie.

M. de Lorraine au contraire, qui

vouloit combattre, devoit avoir pensé, ou qu'il joindroit l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, avant que l'avant-Garde fût entrée dans le ruisseau, ou qu'il joindroit cette arriere-Garde dans le tems qu'une partie de l'Armée auroit passé le ruisseau.

S'il avoit pû joindre l'arriere-Garde, avant que l'avant-Garde eût commencé à passer, il étoit sûr d'engager une affaire générale; & par conséquent il falloit que son Infanterie eût marché avec assez de diligence, & fut assez près de la Cavalerie, pour pouvoir être promtement mise en disposition de combattre.

Que s'il ne pouvoit joindre l'Armée du Roi, que dans le tems qu'il y en auroit une partie qui auroit passé le ruisseau, ce Prince devoit encore juger qu'il lui seroit impossible de parvenir à son dessein d'engager une affaire générale par une particuliere, s'il n'avoit avec lui un Corps assez considérable d'Infanterie pour qu'il pût chasser du ruisseau celle de l'Armée du Roi,

qu'il y trouveroit vrai-ſemblablement placée.

Dans cette même année 1676. M. de Luxembourg à ſon tour, ne put engager M. de Lorraine à ſortir de ſes lignes de Philisbourg. Elles étoient inattaquables par leur front. Lorſque M. de Luxembourg s'en approcha, il trouva devant l'Armée Ennemie un Corps de deux mille chevaux, apparemment avancé pour ſçavoir des nouvelles de l'Armée du Roi.

Il crut qu'en faiſant pouſſer avec vivacité ce Corps de Cavalerie juſques ſur le Camp des Ennemis, il pourroit les engager à ſortir pour recevoir ce Corps, & qu'ainſi il parviendroit à engager une affaire générale. Mais M. de Lorraine, qui ne vouloit que prendre Philisbourg, ne fit faire aucun mouvement aux Troupes qui étoient reſtées dans le Camp, & laiſſa battre ſes deux mille chevaux, qui s'étoient trop témérairement expoſés à l'être, pour avoir voulu attendre de près la tête des colonnes de l'Armée.

Ma réflexion ſur ce combat eſt

qu'un Corps peu considérable, quoiqu'il se croye à portée de l'Armée de laquelle il a été détaché, ne doit jamais s'opiniâtrer à se tenir trop près de l'Ennemi, qui est en plaine, & qui marche avec toute son Armée, à moins que ce Corps n'ait un bon défilé devant lui, sans quoi cette présomption le fait toujours battre.

En l'année 1677. l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut sur le point d'entrer en engagement avec celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine.

L'Armée de l'Empereur étoit venuë camper fort près de celle du Roi, dont la grande Garde de Cavalerie étoit sur la montagne de Kokersberg. L'Officier Général Almand, qui plaçoit les Gardes de Cavalerie de l'Armée Ennemie, voulut aussi établir les siennes sur cette montagne. Elle y vit celle de l'Armée du Roi, & voulut la charger.

Cette Garde en reployant sagement, avertit le Camp, dont

quelques Piquets monterent à cheval pour soutenir la Garde. Les Impériaux furent aussi fortifiés. Enfin insensiblement les Corps marchérent de part & d'autre, de sorte qu'il y eût durant deux heures plusieurs charges de Cavalerie ; & toutes les deux Armées qui avoient pris les armes, seroient entrées en action sur cette montagne, qui pourtant ne pouvoit les contenir de front, si la nuit n'avoit séparé les Combattans, dans le tems que les deux pentes de la montagne se garnissoient d'Infanterie, qui venoit des deux Camps.

Cet exemple est tout différent des autres combats particuliers, dont j'ai parlé, qui dans leur commencement avoient en vûë d'engager une affaire générale. Non seulement celui-ci n'avoit eu d'objet que de déplacer une Garde de Cavalerie, ce qui dans la circonstance présente n'étoit d'aucune utilité ; mais le terrain même, où se passa ce combat, ne pouvoit contenir un front capable d'une affaire générale.

Si cependant cette action avoit commencé le matin, au lieu qu'elle ne commença qu'aſſez tard, il eſt preſque certain que les deux Armées auroient combattu ſur un terrain qui ne pouvoit les contenir.

Fin du Second Volume.

